



#02

MAI 2009

P.A.F.:1€

MAZOUT

LE ZINE AU POIL



PRINCE RINGARD - FRIGO - BADCASH - MON AUTOMATIQUE
BILLY BULLOCK AND THE BROKEN TEETH - NICOLAS CRUEL
POTEMKIN 73 - KIM FOWLEY - EUGENE CHADBOURNE
ELECTRIC BAZAR CIE - ARCH WOODMANN - ROTULE ...



Du Mardi au
Samedi
De 11h à 19h

www.myspace.com/tabarnak_brest

**Tabarnak
Piercing Tattoo**

44 rue Traverse
Angle rue Pasteur
29200 Brest

Tél : 02.98.46.18.45
tabarnak-piercing@hotmail.fr

**CORNOUAILLE
LOISIRS**

IMPORTATEUR
BILLARDS TOUS GENRES
BABY-FOOT
FLECHETTES ELECTRONIQUES
...

02 98 95 71 99

G-STAR RAW
EST OUVERT

Operated by SA SSK

**5, RUE JEAN JAURÈS
À BREST**
(ancien cinéma le SWM)



SOMMAIRE

FAIS TOURNER !

05 • LES NEWS

LES BONNES ADRESSES D'EMMA ZOOT

09 • MOD ALL, LE CABARET VERT, LE SOUL FOOD, LE COMIX

RENCONTRES

10 • PRINCE RINGARD

11 • FRIGO

12 • BADCASH

13 • MON AUTOMATIQUE

14 • ELECTRIC BAZAR COMPAGNIE

15 • ARCH WOODMANN

16 • ROTULE

17 • BILLY BULLOCK AND THE BROKEN TEETH

DOSSIER : AVENTURES UNDERGROUNDS

20 • QU'EST-CE QUE L'UNDERGROUND ?

21 • AUX CLANDESTINS DU ROCK

21 • LA PISTE AGRICOLE

22 • VIVONS UNDERGROUND

22 • LA WIN OU LA LOOSE

23 • UNDERGROUND IS DEAD

24 • VIVRE LA RUE

25 • LE TROU

25 • TRIP À LA MODE DE BRETAGNE

26 • DU WOOD BAR À TERRE VIVANTE

27 • NICOLAS CRUEL NOUS ETIONS DES HOMMES LIBRES

29 • POTEMKIN 73

30 • MORLAIX OFF

31 • LE CAS ÉTRANGE DU DOCTEUR CHADBOURNE

32 • ILS SONT DANS L'UNDERGROUND

34 • KIM FOWLEY L'ÉTRNEL HUSTLER

35 • QU'EST-CE QU'UN DISQUE UNDERGROUND ?

35 • ET QU'EST-CE QU'UN LIVRE UNDERGROUND ALORS ?

36 • L'ARTISTE INCONNU

37 • UNDERGROUNDORAMA

38 • UNDERGROUNDOPHONIE

38 • UNDERGROUNDOGLIPHE

RAPORTAGE

40 • BEATLES FOR EVER : FROM PONT-L'ABBEY ROAD TO

LIVERPOOL

41 • CUMBIA ROCK

KRONICKES GAULETTES

42 • POUR LES ESGOURDES

KRONICKES CONCERTS

44 • POUR LES ABSENTS

NOIR MAZOUT

45 • CRIMES & FEMMES FATALES

FICTION

46 • GOULE & LICHE

47 • PEAUMÉE

BD

48 • CATCH ATTACK

FICTION

49 • A L'ABATTOIR

STORIES

50 • TELLING LIES

FEUILLETON

50 • MONPARNASSE BLUES # 3

**ZINE RÉALISÉ SANS AUCUNE
SUBVENTION NI AIDE PUBLIQUE
OU CLÉRICALE
ÉDITÉ ET FABRIQUÉ AU PAYS**

Retrouvez MAZOUT au format pdf sur
<http://mazoutlezine.free.fr>

MAZOUT # 02 Mai 2009

La Blanche Production : 1, rue des 3 frères Vienne, 29200 BREST

Rack'Tuff : Prat-Allan, 29260 LESNEVEN

mazoutlezine.free.fr

www.myspace.com/mazoutlezine

www.lablanche.net

www.myspace.com/lablancheprod

Directeur artistique Tibou (tibou@ajt.fr)

Rédacteur en chef Olivier Polard (o.polard@voila.fr)

Secrétaire de rédaction Franco (francobrest@gmail.com)

Directeur de conscience Philippe Mosser (cornouaille.loisirs@wanadoo.fr)

Rédacteurs Boof / Lucas Brasi / Gilbert Cariou / Cat The Cat / Pablo Duggan / Gomina / Aourell Guivarc'h / Yvan Haleine / Velux Interior / Jackson 4 / Cathy Le Gall / Le Scribe / Arnaud Le Gouëfflec / KallmerO / Philippe Monœuvre / E. Monot / Marc Nédélec / Radis Noir / F.P. / Iggy Popo / Chris Speedé / Stourm / Tous au Ciné / Rémy Talec / Julien Zirelli / Emma Zoot

Illustrations Carq / Chino / Freaky Coco / Katell Mériadec / Hubert Polard / Tibou

Photographies Michel Apriou / Jacques Balcon / Jean-Yves Brelivet / Erwan Dimay / Simon Grossi / Raymond Le Menn / Caribou Lugubre / Michel Passe / Michel Poulain / X ...

Webmaster Nicolas Denis (nicolas@lablanche.net)

Impression Imprimédia à Montaigne (85) N° d'imprimeur 41661

Imprimé sur papier recyclé par un imprimeur respectueux de l'environnement et certifié Imprim' Vert et PEFC.



EDITO



L'underground, c'est nous, dans une piste agricole en fourgon tchèque, aménagé bar fumeurs...

L'underground, c'est des groupes improbables, des disques passionnants, des bouquins inouïs, des films incroyables...

Underground aussi, la mort de Lux Interior et Ron Asheton, partis dans l'indifférence quasi générale. Ils vont retrouver Betty Page, les veinards!

P.S. : après le carnet noir, le carnet rose... on vous annonce la naissance du supplément Mazout sur le net, plein de textes et de dessins inédits !

Numéro dédié à Thierry Vigouroux et Patrick Moal.



"Fabuleux ! La vie qu'on ne paye qu'une fois."

(Happening JEAN MOUL - 1975)

Photo : JEAN-YVES BRELIVET



FAIS TOURNER !...

DIDIER WAMPAS

Lu dans Volume : "Brest, 1986, il avait neigé sur la route et on était tombés en panne : on a commencé avec deux heures de retard... On était tellement défoncés qu'on n'arrivait pas à jouer nos morceaux en entier : les skins dans la salle nous regardaient bizarrement. Un type s'est vengé en écrivant dans les toilettes : 'Les Wampas assurent comme des BITES VOLANTES'. On en a fait un slogan et des T-shirts..." Pour info, les chiottes étaient ceux du Pelforth, ancien bar (très rock) de Quévervan !

LAZHAR

Débuté en janvier, l'enregistrement du premier album de Lazhar, enregistré au Studio Tymix par Scott Greiner (Daisybox, Matmatah) assisté de Joël Cebe, est bientôt achevé. Une poignée de titres sont déjà en écoute sur leur myspace et laissent augurer une sacrée bonne surprise. L'album devrait être dans les bacs avant l'été. On en reparlera.

CHAPI CHAPO

Le quatrième album (eh oui, déjà !) de Chapi Chapo & les Petites Musiques de Pluie, intitulé "Chuchumuchu", sortira au printemps 2009 sur le label américain Acidsoxx. Toujours inspiré par les mélodies entêtantes et la légèreté de sons tirés de jouets pour enfants, ce nouveau disque pressé à 1000 exemplaires comporte 17 titres tous plus charmants les uns que les autres. Plusieurs chanteurs et musiciens ont participé à cet album parmi lesquels John Trap (solo), Kate Fletcher (La Corda), Christophe Petchanatz (Klimperrei), ooTiskulf, G.W. Sok (The Ex), David Cadoret (Los Chidos) et plein d'autres... Il est disponible sur www.petitesmusiquesdepluie.com

BACKSTAGE

Une fois par mois sur la TGB (Télévision Générale Brestoise), Xavier Madec épaulé par Gabriel Corre, fait la part belle aux musiciens locaux, nationaux voire internationaux de passage à Brest. Des interviews d'artistes ou d'acteurs locaux impliqués dans la vie musicale brestoise, des clips, des extraits de concert, des sessions acoustiques, Backstage fait le tour du propriétaire. Ici, pas de prosélytisme musical ! Backstage est une émission populaire ouverte à tous ! Depuis sa création voici un an, Xavier a rencontré des artistes aussi divers qu'Arno, Siam, Emily Loizeau, Colin Chloé, The do, Ke-

ziah Jones, Manu Chao, Ayo, Alister ou Miossec. Backstage c'est sur www.television-generale.net (26mn) et sur Télébrest (13mn) : canal 8-108-408 ou 808 en fonction de votre décodeur.



ROTOR JAMBREKS

Rotor ne cessera jamais de nous étonner ! Après un premier album épatant, des concerts détonants, voici que Mister Jambreks s'attaque aujourd'hui au court métrage avec "The Real Rock'n'roll", traduit et commenté par François-Jean Breugeant (un pseudo peut-être ?), filmé par la star elle-même, épaulée de G.O. Mina et Octavian R Lupus. Sous de faux airs de reportage, l'as du Tennessee breton nous raconte le quotidien de sa première tournée dans le Sud de la France. Bien loin des clichés sur les rock-stars, Rotor sait ouvrir son cœur en toute simplicité et nous parler de sa vie haletante, sans chichi... Quel homme ! Vivement ses prochaines aventures... peut-être celles de sa tournée au Canada ?

www.myspace.com/rotorjambreks

CRAFTMEN CLUB

C'est fin mai que Craftmen Club s'envolera pour une série de quatre dates à Tokyo au Japon avant d'enchaîner sur une série de festivals cet été pour défendre leur excellent album "Thirty Six Minutes" encensé par la presse hexagonale, des Inrocks à Rock'n'folk !

INOPHIS

Inophis est encore peu connu en nos terres. C'est pourtant un enfant du cru, guitariste de rock instrumental, touche-à-tout ayant fait ses armes à Brest au sein de Van Guard avant de tâter du Black Metal avec Funeral Orchestra et In Memorium, du métal symphonique avec Equinox, tout en se produisant avec Merzhin ou la Kevrenn Saint-Marc ! C'est un "self-made guitar man" éclectique, ce qu'il prouve dans son album, chaque titre explorant un style bien particu-

lier, du métal aux musiques celtiques. Il travaille aujourd'hui pour la marque de guitare "Farida" et s'est produit voici quelques mois au salon international de la musique de Pékin et de Shanghai. Alors ceux pour qui Satriani, Steve Morse et consorts veulent encore dire quelque chose, Inophis est fait pour vous et c'est tout près d'ici... www.myspace.com/inophis

POLICE TRUCK & C°

Captain T (matraquage en règle), Lieutenant J (touchers rectaux), Sergeant F (agressions verbales) et Officer M (gazages lacrymo), c'est sous ces sobriquets bien débiles qu'officent Fab, Jackie et Timmy des Thrashington DC sous le doux nom de Police Truck. Lorgnant sans vergogne vers des influences Dead Kennedysiennes, nos trois gaziers repartent de plus belle vers un rock couillu à l'humour potache. Et les autres me direz-vous ? Curtis a intégré le groupe rennais Héliport qui produit un excellent pop-punk mélodique à conseiller à tous les amateurs du genre. Gouz, quand à lui, s'amuse comme un fou avec Nevrotic Explosion...

UV JETS

A l'honneur dans la rubrique "Qualité France" de Rock & folk, H.M. parle ainsi de leur album "Playground" : "Le résultat est classique et l'on s'immerge en compagnie des six musiciens dans des compositions et instrumentations soignées au service d'un rock anglophone moelleux, aussi classique qu'intemporel." ... pas mal !

CVANTEZ

Derrière ce nom se cache le brestois Olivier Salaün, émigré depuis quelques années à Paris. Le premier album, "Yvettela Musipontaine", en grande partie instrumentale et d'inspiration pop, est sorti l'année dernière sur le label parisien Drunkdog Records. Un deuxième opus, "Tigers", est déjà sur les rails. Plus rock, les titres instrumentaux ont quasiment disparu. Le chant anglophone assuré par Cyrielle Martin, est plein de grâce et de douceur abîmée. A découvrir sur www.myspace.com/cvantez-music

THRASHINGTON DC

Nos fougereux représentants du hardcore made in Brest vont effectuer une virée aux... Etats-Unis, s'envolant vers New York pour une série de concerts du 7 au 23 août en compagnie de Killin' It du New

Jersey ! Wow, c'est trop la classe !! BMO in NYC ! Nos joyeux drilles vont donc se balader sur toute la côte est, de Montréal à la Floride. Ils défendront ainsi leur dernier né "Let Your Body Talk" dont la sortie est prévue avant l'été. A noter que deux split-45 tours sont également en préparation, l'un avec les rivaux de Killin' It, l'autre avec The Patrons du Havre.



KREIZ BREIZH BLUES

Deux groupes reprennent les choses là où Rory Gallagher et Johnny Winter les ont laissées voici bien des années. Buddy Blues porte haut les couleurs d'un blues rock tout en rythmique boogie et guitares slide ravageuses. La voix est excellente, les compos aussi, du très bon cru ! Même chose pour les Dusty Dogs dont le rock blues n'a que peu de choses à envier au précité avec des influences west-coat un peu plus senties (on pense parfois à Quicksilver ou Hot Tuna). Pour tous les fans de bon blues ! www.myspace.com/zebuddyblueset www.myspace.com/dustydogs

QUITTER KOBE

On en parlait déjà dans le numéro 1. Quitter Kobé, toujours sous la houlette de Sébastien Roué, sort son deuxième album chez Océan Music intitulé "Un Monde Parfait". Comme le précédent opus, on reste dans un univers très doux et mélancolique, sombre et cristallin, réchauffé sur certains titres par la voix de Valérie Marrec. www.myspace.com/quittekkobe

ARNAUD LE GOUÉFFLEC ET L'ORCHESTRE PRÉHISTORIQUE

"Le Disque Vert", dernier né d'Arnaud Le Gouéfflec et de l'Orchestre Préhistorique, sortira en septembre toujours sur Last Exit Records. Structuré autour d'une basse, d'une guitare, d'une "batterie quincailleurie" et de "claviers glauques au son baveux", l'Orchestre Préhistorique guide la trajectoire incertaine du vaisseau, au



ESPACE
Léo Ferré

Maison de Quartier
de Bellevue
1 rue du Quercy
Brest 29

Salle : <http://www.myspace.com/espaceloferre>
Studio : <http://www.myspace.com/espaceloferstudio>
Festival BD : <http://www.myspace.com/mixartsfestival>

La Carène
STUDIOS Port de commerce **BREST**

6 STUDIOS
DE RÉPÉTITION 6 à 9€
l'heure

SONORISÉS ET ÉQUIPÉS
D'AMPLIS ET DE BATTERIES
+ BOX DE RANGEMENT GRATUIT

STUDIO D'ENREGISTREMENT
(maquette : 140€ la journée)

La Carène
Port de commerce · BREST
Tél. 02 98 46 61 00 · www.lacarene.fr
www.myspace.com/lacarenestudio
david.schreib@lacarene.fr ou bruno.morvan@lacarene.fr

horaires
Lundi, mardi, jeudi et vendredi de 17h à 00h
Mercredi et samedi de 14h à 23h

Chaque trimestre, retrouvez les groupes des studios sur scène à la soirée **Les Caréneurs**. Et tous les mois, découvrez les plus jeunes groupes de la région en showcase aux studios : c'est **La Brigade Démineurs** !

LE LOCAL
12 RUE LOUIS PASTEUR
BREST

ALTERNATIVESHOP-LELOCAL.COM

LONGDALE
TAGA
KING KEROSEN
EMILY THE STRANGE
BOOLIGAN
QUEEN OF DARKNESS
DICKENS
HARDCORE UNITED
SPIRIT OF 66
TIGER OF LONDON
ACCESSOIRES
AND MORE...

TRISKELL Bihan



PLACE GUÉRIN - BREST

LE BORENE FATOUAGE
25 AN. DE LA GARE CONCERNERU



0
2
9
3
5
0
5
8
4
3

LE FATOUAGE
ÇA COÛTE CHER,
ÇA SEAT À RIEN
ET ÇA FAIT MAL!

Au Cabaret Vert
Café Librairie



9, rue de St Martin
29200 BREST

NICOLAS CRUEL · COYOTE PASS



FELIX BAGHEERA
NICOLAS CRUEL · COYOTE PASS

**CD ENFIN
DISPONIBLE**

www.lablanche.net
www.myspace.com/lablancheprod



La Blanche Production :
1, rue des 3 Frères Vienne
29200 BREST

**LA BLANCHE
PRODUCTION**



FAIS TOURNER !...

son du jazz, de l'indus et des musiques improvisées. Une démarche empirique, presque organique. En cours de route, six artistes ont été conviés à embarquer pour apposer leur patte atypique : le génial Noël Akchoté, guitariste expérimental, stakhanoviste de l'ombre, Eugene Chadbourne, le professeur Tournesol du country-punk américain, Christophe Rocher et Nicolas Pointard, deux pointures du jazz made in Brest, Chapi Chapi et les Petites Musiques de Pluie, génie consciencieux de la toy music, enfin Moregeometrico, musicien electro à l'ancienne qui "soude lui-même ses claviers" ! L'album sera double, contenant une première galette composée de chansons et une seconde totalement expérimentale. Toujours très prolifique, Arnaud travaille actuellement sur un nouveau projet avec les morlaisiens John Trap (solo) et ootiskulf.



SIAM

Les bretons s'exportent décidément bien en ce moment ! Le plus charmant duo brestois dont on faisait l'éloge dans notre précédent numéro sera en concert à Kiel en Allemagne le 15 mai prochain.

NAAB

Après avoir assuré la première partie d'Asian Dub Foundation sur l'ensemble de la tournée française des Anglais en novembre dernier, "Democrisis", l'excellent deuxième album de Naab, sort enfin en national distribué par Anticraft. Il ne contiendra que dix titres au lieu des seize présents sur le premier tirage, Naab privilégiant les morceaux chantés aux instrumentaux electro.

YANN TIERSEN ET MIOSSEC

Après une série de dates à guichet fermé, le premier disque issu de la collaboration de Yann Tiersen et Christophe Miossec, enregistré à quatre mains entre Le Conquet

et Ouessant, devrait voir le jour d'ici peu. Par ailleurs, Christophe Miossec a réalisé la préface d'un livre consacré à Léo Ferré intitulé "Poète Et Rebelle" de Jean-Eric Perrin et fait l'acteur dans le court métrage "Le Genou Blessé Et L'homme Debout" réalisé par Yann Chayia et diffusé sur Canal + le 4 février dernier. Ce court fait partie de la collection 2009 "Ecrire pour... un chanteur" de Canal +.

WARKCORPSE

Le fameux groupe brestois prépare au studio La Voix Sans Maître son premier véritable album qui s'annonce déjà comme une tuerie, ce qui, pour du death metal, est la moindre des choses ! L'album devrait comporter douze titres, tous aussi brutaux les uns que les autres.

GAËLLE KERRIEN

L'ancienne chanteuse de Beth est décidément très occupée. Après avoir collaboré à l'album "Appeaux" de Colin Chloé, participé à la série de dates effectuées par Miossec et Yann Tiersen au début de l'année, elle s'est embarquée avec ce dernier pour une tournée mondiale de New York à Los Angeles, d'Edimbourg à Londres pour finir le 6 juillet à Lisbonne ! On devrait entendre son joli brin de voix sur le prochain album de Yann Tiersen dont la sortie est prévue après l'été.

MERZHIN MOON ORCHESTRA

Merzhin Moon Orchestra est né de la rencontre du groupe landerneen Merzhin et de l'Orchestra De La Luna auxquels s'est ajouté l'accordéoniste Baptiste Moalic. Cette nouvelle création est un partage musical entre la puissance d'un rock mélodique à consonance bretonne, la couleur d'un accordéon diatonique et la chaleur vibrante d'une section de cuivres, rappelant ici le meilleur de Red Cardell. www.myspace.com/merzhinmoonorchestra

Cru

Nouvelle formation initiée sur les cendres d'Amzerzo et de Matmatah, Cru comprend Benoît "Sholl" Fournier à la batterie, Matthias Guillois au chant et "El Vinz" Rouaud à la guitare. Les maquettes sont très prometteuses. On en reparlera. A écouter d'urgence sur www.myspace.com/crumusique

L'EGLISE DE LA PETITE FOLIE

Le label brestois emmené par Arnaud Le Goufflec a publié plusieurs disques depuis le début de l'année : tout d'abord les "Sessions Crustacées", une série de disques de musique invertébrée : "Rencontre Du Premier Type", "Les Sessions Englouties", et "La Vie Passionnée Des Crustacées". Il a aussi publié des disques de chansons inédites : "Les Dinosaures" et "Chansons Pour Les Soeurs André", un disque de dub, "Logé Dans La Dent Creuse Du Studio Préhistorique", et un disque de collages, "Vaches Sacrées". Récemment, L'Eglise de la Petite Folie a publié un Cd 8cm, "Crustacello" (une opérette subaquatique) avec le musicien électronique Moregeometrico et la chanteuse Zalie Bellacico. Ainsi que le très beau premier album de Julien Weber, "Brouilles", une fantasmagorie unique qui fait un peu penser à un Pascal Comelade ébréché. <http://www.eglisedelapetitefolie.com>

STEELKRAFT STEELWORK

Steelkraft Manufactory vient de publier "Nord" de Service Spécial, un projet belge officiant dans une veine électronique très froide et minimale, Irrumatorium avec "Also Sprach My Ass", projet de l'ex-47 Ashes, quelque part entre musique électronique improvisée, indus old-school et noise radical. Enfin Hikikomori, projet basé à Tours qui fait plus dans un dark ambient extrêmement glauque. Dans un futur proche sortira sur Steelwork en double CD le nouvel album de Westwind, projet du Brestois Christophe Galès après quasiment cinq ans de silence, intitulé "Ravage", concept album sur la fin du monde faisant partie d'une trilogie apocalyptique et survivaliste dont la deuxième partie suivra très peu de temps après sur Steelkraft, "Eliminate! Exterminate! Eradicate!", la dernière, "Survivalisme", étant prévue pour 2010. <http://www.steelwork-maschine.com>

MON NUMERO 13

Nouvelle asso dans le canton de Lesneven : Mon NUMERO 13. Après un premier concert le 7 mai au bar Chez Tom à Lesneven (The Odd Bods & Facile), ils récidivent le 27 juin aux Hespérides à Plouneour-13 avec Potemkin 73, Jorge Bernstein & The Pioupioufuckers, The Odd Bods et Facile. A noter que Facile (qui aiment bien changer de nom, pour le meilleur et pour le pire ?), sont les anciens "Futur Vieux" (vainqueurs du

tremplin Gainsbourg en 2007 à Ploudaniel) et les anciens "Velcro" (vainqueurs des Challenges musicaux 2008 à Brest). On les reverra peut-être au tremplin Neil Young du 13 juin à Brasparts ? Contact : bar Chez Tom.

THE SHELTON'S BROTHERS

Les Frères Sheltons sont en deuil suite au décès de leur jeune batteur. On pense bien sûr au groupe et à la famille. RIP.

TOO SOFT

Mini album six titres pour Too Soft suite à leur victoire au tremplin Keolis. Réalisé sous la houlette de Tahiti Boy, enregistré avec l'aide du batteur de Fugu, le chanteur de Domingo à la mandoline ou encore le trompettiste d'Olivia Ruiz et la tromboniste de Bootsy Collins, le résultat de cette fructueuse collaboration est un premier maxi enchanteur : de Eskimo (bien paré pour séduire les radios) à Sexy Plastic Girl agrémentés de cuivres en pagaille, les refrains côtoient des arrangements soignés, le tout réalisé avec un naturel qui rappelle par instants les premières œuvres de Turin Brakes, c'est dire ! On espère que leur musique connaîtra le succès qu'il mérite. www.myspace.com/toosoftmusic



COMPLÈTEMENT À L'OUEST

Cela fait maintenant trois ans que le collectif Complètement A l'Ouest propose régulièrement des escalas musicales dans les hauts lieux de la culture brestoise, avec toujours un souci de qualité et d'éclectisme musical. La famille s'est agrandie, de nouvelles formations et de nouveaux amis se sont ancrés dans le sillon déjà tracé par une bande de musiciens désireux de pouvoir s'exprimer sans avoir à surfer sur la vague du commercial et du préfabriqué... La nouvelle compilation (double) est désormais disponible pour la modique somme de 10 euros. Evidemment conseillée par Mazout !



CHEZ MÉMÉ
20 RUE ARISTIDE BRIAND 02 98 10 52 38
QUIMPER
OUVERT TOUTS LES JOURS SAUF LE DIMANCHE
DE 11H À 1H
CONCERTS



TABAC
LA CONTENTA BAR
CONCERTS
7, rue de la Mairie
29710
GOURLIZON
02 98 91 05 24



Le Breizh
Bar - Concerts - Tapas - Pte resto
3, avenue du Port • 29730 Léchiatagat • 02 98 58 14 83



Café des Halles
3, place des Halles - D7
02 98 92 02 75
www.myspace.com/lecafedeshalles



Le Bon Beau Amoureux
RESTAURANT
plage des Dames
29100 BZ
Tél. : 02.98.92.35.55



Depuis 1975
Pub - Crêperie
CHEZ TOM
18, Rue Notre-Dame - LESNEVEN
02 98 83 15 14

Le Café de la Plage
PLACE GUÉRIN !...
...BREST



Le Daniel's
BAR DE NUIT
CONCERT



River de 18h à 3h du matin
Eté de 18h à 4h du matin
Fermé le Lundi
Route de St Jean 02 98 82 66 75
PLONEOUR-LANVERN



BAR PUB
RESTAURATION RAPIDE
CONCERTS MUSIQUES DU MONDE
Ouvert tous les jours de 17H00 à 1H00
Vendredi et Samedi de 16H00 à 1H00
MANOIR DES SALLES
4 place Pierre de Ronsard
29000 QUIMPER
02 98 95 05 72

LESKOBAR
BAR CONCERTS/TAPAS
Tél. 02 98 87 84 76
1, RUE DU PORT
29740 LESCONIL



Le Réveil du Matin
BAR
LANDEMEAU



Le Victor Hugo
Bar • Tabac • Presse • Loto
Grand Ecran • Restauration Rapide • Boire Wi-Fi
Terrasse Intérieure
48, rue Victor Hugo 29200 BREST
02 98 44 35 23 • 06 86 46 99 29
levictorhugo063a.orange.fr




AN POITIN STILL



IRISH SESSION VENDREDI 22H
EN FACE DE LA GARE
QUIMPER 02 98 90 02 77



FAIS TOURNER !...

MISTER DOLLAR

Le beat de James Brown, le sample de Dj Shadow, le flow des Beastie, la rage de RATM et les couilles d'Henry Rollins !! Voilà comment se définissent les quatre brestois de Mister Dollar qui ont déjà remporté plusieurs tremplins (dont les Nuits Soniques d'Auray, Roc'h An Feu) et ouvert pour La Phaze et Dj Zebra. L'album ne saurait tarder... www.myspace.com/misterdollar

MICKAËL GUERRAND

Mick sort "La Complainte Du Diable" soit onze titres acoustiques enregistrés en live à la maison, à Kerlouan, entre novembre et décembre 2008. Un disque brut et sans fioritures, une guitare sèche, une voix, 3 ou 4 micros devant et une bonne bouteille. Quelques titres sont déjà en playlist sur les radios bretonnes. L'album sortira

au printemps 2009. Un concert à l'espace Léo Ferré est prévu le 20 mai pour fêter ça !! www.mickaelguerrand.com

SPEEDBALL

Evoluant dans un style punk-rock/hardcore sous forte influence NOFX, Speedball nous gratifie d'un nouvel EP "Three Seconds" produit par Christian Carvin. Et c'est sur la route que le groupe originaire de Douarnenez va défendre son nouveau brulot. Ils reviennent tout juste d'une tournée dans l'est de la France. Ne les rater pas s'ils passent par chez vous ! www.myspace.com/speedballhxc

LES ETOILES VOLANTES

Mathieu et Adrien ont commencé par faire des films chacun de leur côté avant de regrouper leurs compétences pour tenter quelque

chose... C'est chose faite avec les Etoiles Volantes, des plumes dans le sac à dos, et la tête en haut de l'arbre ! Les plumes, ils s'en servent au faite de l'ascension, ils les prendront bien en mains avant le grand saut. Même pas peur ! Le saut, ils le filmeront bien sûr, et en HD évidemment (les camions de St-Ouen sont si vulnérables...), car c'est leur job à ces branleurs enluminés ! Déjà, ils ont sauté du haut des remparts de Dinan, du Quartz National, du théâtre Bastille et d'une petite scène en bois aussi. Mais c'est pas assez haut, ça donne pas le vertige bordel ! Du frisson et du grandiose en boîte qu'y veulent ! (spéciale dédicace à Mémowax, "pardonnez les, ils ne savent pas ce qu'ils font !"). Donc, pour ceux qui n'auraient pas compris l'idée, si vous avez besoin de clips, de bandes annonces, de

reportages, ou quelqu'autre frastique imagée, et même si c'est pas super haut et peu frissonnant, le pain beurre c'est meilleur avec du beurre et quelques deniers pour en acheter... www.myspace.com/etoilesvolantes

BREST BY...

"Ici, tous les noms sont donnés à la pluie. Mais quand il pleut des cordes, le béton trempé est désarmé, la citée rincée... de fond en comble. Les flaques collent aux pieds des rockers maussades. Underground, rouillent les bombes... Tonnerre de feu, que la pluie cesse nom de Dieu" : texte extrait de l'installation "Underground" visible à l'exposition de dessins, peintures, textes et sculptures "Brest by..." d'Olivier Trebaol actuellement à la Médiathèque Saint-Marc à Brest.



LES BONNES ADRESSES D'EMMA ZOOT

MOD ALL

Bourg de Carhaix

Un petit café librairie en centre-ville de Carhaix (derrière l'église, juste à côté des halles) qui s'appelle "MOD ALL" ("Autrement" en breton) et dedans tout y est "mod all" : les boissons sont bio équitables...et sans alcool aussi..., le petit restaurant est bio, le plat du jour est cuisiné par Fred (compagnon de Laure, la patronne, et, accessoirement, ingénieur du son), les bouquins sont d'occasions et en plusieurs langues : français, breton, anglais, langue des signes. Pour le reste, à vous de voir, à découvrir sur place de midi à 20 h, du mardi au samedi...

www.mod-all.com

LE COMIX

16, Place Maurice Gillet à Brest

Soyons clairs : Saint-Martin, Brest n'existent pas sans le Comix. De la cave au plafond, Georges et Armelle ont la pêche, du goût, et le sens de la fête. Et du melting pot, en toute nonchalance. Ici, on trouve de tout, et pour tout le monde, de l'étudiant(e) au docker, du musicien (pas mal) au lecteur de BD (pas mal aussi). Tout ce beau monde évolue comme il l'entend, en bonne intelligence et en ouvrant bien grand les oreilles, parce que la musique aussi est comme ça, comme le reste, toujours à la hauteur.

LE CABARET VERT

9, rue Saint-Martin à Brest

A deux pas du Comix (deux-cent-vingt-trois mètres exactement), on trouve LE café littéraire brestois, le Cabaret Vert, repaire de lecteurs studieux et de redoutables débatteurs. Valérie et Arnaud insufflent à l'endroit ce qu'il faut de fantaisie et de compétence, conseils, discussions, fanzines, expos. Trouver un Truman Capote à minuit trente un jeudi alors que dehors souffle la bise, c'est faisable, Mazout l'a fait. Pourquoi un café littéraire ?

Il n'y avait rien de ce genre à Brest, on voulait créer un lieu de rencontres, avec l'idée de pouvoir trouver un livre à minuit ou une heure du mat. Les insomniaques sont donc les bienvenus ! En plus on peut se réchauffer dans l'ambiance, selon les moments faire la fête ou siroter un thé en amoureux.

Conseils de lecture ?

Pour Arnaud, "Les Naufragés de La Batavia" de Simon Leys, pour Valérie, la relecture (ou la découverte) des œuvres de Virginia Woolf, qui peut être la compagne d'une vie...

LE SOUL FOOD CAFE

77, Rue Auguste Kervenn à Brest

C'est aujourd'hui l'un des plus anciens bar-concert de la ville puisque le Soul Food Café a ouvert ses portes voici une dizaine d'années sous l'impulsion de Dan, cheville ouvrière de ce lieu atypique. Il a

tout fait pour développer l'idée d'un endroit ouvert à tous les musiciens (donc à tous les publics), du jeune blanc-bec pré pubère au vieux briscard buriné. Les conditions d'accueil sont excellentes avec

sono, batterie et amplis à disposition. Presque tous les musiciens locaux se sont donc fait les dents dans ce bar à qui l'on se doit de tirer son chapeau. Ce que l'on fait.





PRINCE RINGARD

MERCI LES MECS ! MERCI LES GONZESSES !

Jean-Claude LALANNE, alias Prince Ringard, personnage attachant, plein de contrastes et de contradictions, mais aussi plein de vie(s).

Brest, P'tit Montmartre, 18H00 pétantes, le fourgon de Jean-Claude se gare devant le bistrot. Juste le temps de faire les présentations et je file un coup de paluche pour descendre le matos (ça me rappelle le temps où je faisais "pousseur de caisses" sur les concerts brestois). Pas mal de monde attendu ce soir, dans ce p'tit troquet de Kérinou. A force de tourner partout et ailleurs, Prince Ringard "fils spirituel des Ramones et de Paul Préboist" s'est fait un nom et beaucoup n'hésitent pas à venir le voir ou revoir. Plutôt qu'une interview formatée, on fait connaissance autour d'un verre. Comme beaucoup de sensibles et d'écorchés vifs, Prince Ringard joue les cyniques :

"Y'a tellement de gros cons dans le rock que je me suis dit que j'avais ma place."

Sur le circuit punk, qui l'accueille à bras ouverts ("le seul endroit où encore on gagne un peu d'argent"), il peut se montrer critique :

"Il y a parfois trop de crêtes mais pas assez d'indiens !"

Il s'autoproclame quand même "idole des punks à chiens" ou "punk libertaire", et François, qui l'accompagne à la basse, joue dans les Sarkofiottes. En clin d'œil à Jacques Séguela (triste bouffon), il ajoute :

"J'avais une Rolex à 22 ans, je m'en suis séparé, mais donc je peux pas dire que je suis punk."

Suite à un court passage sur France 5 ("En campagne", reportage foireux où les auteurs ont l'air d'avoir le cerveau aussi vide d'idées que les rues du village qu'ils visitent), il vient de recevoir un coup de fil de Daniel Mermet (là-bas si j'y suis – France Inter) avec promesse d'interview et Siné (Siné-hebdo, Groland) lui a promis de lui envoyer quelques bonnes boutanches de rouge !

Quand le concert commence, la grande carcasse oublie qu'elle s'aidait d'une canne tout à l'heure. Point levé, arborant fièrement son tee-shirt "J'aime pas Sarkozy !", l'animal retrouve tout son allant sur scène et peut exprimer toute sa générosité. *"Merci les mecs, merci les gonesses !"*

FRANCO

Photo MICHEL PASSE

Nantes, 1972, L'Araignée.

- Il est où Vince ?

- Dans le bahut, Patrick le surveille.

- Il a bu ?

- Non mais il est perché.

- Perché comment ?

- Bien haut...

- Merde ! Il est quelle heure ?

- 21 heures passées

- Merde ! C'est baisé, je le savais...

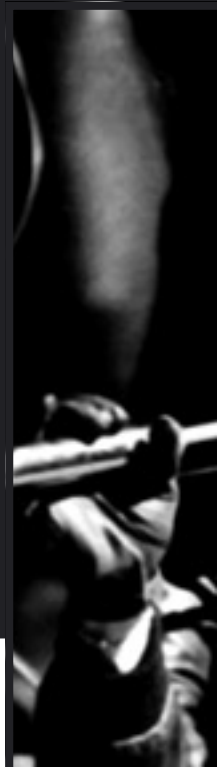
Je monte dans le bahut, Vince est là, couché sur un matelas, le regard dans le vague, camé jusqu'à la raie du cul. Patrick s'écarte un peu, je me mets à genoux et je parle fort pour qu'il m'entende bien : "Vince, émerge ! Ressuscite ou je t'arrache la gueule !" Ma main atterrit sur sa tronche avec la douceur qui me caractérise. Vince se redresse, il m'embrasse. "C'est toi John-Clôd ?" Il ne prononce pas Jean-Claude mais John-Clôd, l'enfoiré. Patrick m'implore : "Le frappe pas, il redescend..." Effectivement, Vince revient vers la lucidité et la grande déprime. "Il a bu ?

Pas une goutte depuis avant-hier."

Manu le batteur rapplique avec son cocktail explosif. "Avec ça il peut tenir vingt minutes, trente maxi. Dès qu'il commence à débloquer on attaque avec Jean-Claude pour une plombe non-stop. Le solo de batterie c'est le signal, tu grimpes sur scène et on envoie le cimetière des cons, ok ?" Je hoche la tête, c'est bon. Vince débute à 23 heu-

res. Dix minutes avant il s'envoie le cocktail et une petite inhalation. Il sera à bloc pour un petit moment. "il va crever ce con, il va crever !" Je n'ai rien d'autre à cracher que mes insultes et ma colère et à l'intérieur de la colère il y a le désespoir. A 23 h 10 il embraye sur Say mama. Dans la salle les trois cents pèlerins gueulent leur joie. Brian Maurice Holden redevient Vince Taylor. Il tient presque une heure, on se fait Brand new Cadillac en duo, on se la joue rock'n'roll. Il ne quitte pas les planches.

Il est derrière le batteur, s'agenouille un instant, se relève en s'essuyant les narines. La sueur a collé quelques petites taches blanches au-dessus des lèvres. Il s'allonge sur le côté de la scène à l'abri des regards. Manu lève le pouce pour me dire que ça va. Je m'enfonce dans la dé-



BLACK + EL LOBO

Jean-Claude LALANNE

2008, distribution Mass Prod

BLACK

Chroniques de vie d'un mec pas ordinaire : on passe en vrac de la rue Mouffetard en 62 à Vince TAYLOR en 72. On croise des flics du Mans (un peu froissés), du Pradet (bien emmerdés), de Toulon (sévères mais généreux). L'auteur nous parle de trésors pas toujours publics et de vacances en Corse, avec toujours en filigrane la route et les concerts (et les concerts et la route). Ces tranches de vie sont franches d'envie (et donc parfois de désespoir), c'est parfois anecdotique, mais toujours généreux et donc important. Le vieux punk a en plus de l'humour et le sens de la formule.

EL LOBO

Deuxième partie tout autre : Pierre Marrant (le héros, qui a de nombreux points communs avec le Jean-Claude de la première partie) semble protégé des mafias (corse et marseillaise !), côtoie Albert Spaggiari (du Casse de Nice), Jacques Médecin (du Casse de la ville de Nice), et "récupère" des millions à des méchants qui en ont trop, pour les refiler au fisc ou à ses frères africains ! Alors, roman-fiction ? Autobiographie ? L'auteur répond : "Les faits sont prescrits, j'ai pu dire la vérité".

John FORD (dans L'homme qui tua Liberty Valance) fait dire au reporter : "Quand la légende est plus belle que la réalité, imprime la légende". Notre Lalanne préféré s'en est peut-être un peu inspiré, mais au Jean-Claude Lalanne vrai-faux chevalier blanc, je préfère le Prince Ringard vrai-faux punk.

Jusqu'ici éditée à compte d'auteur, toute la collec ressort dorénavant chez Mass Prod (cds, vinyles, dvds, bouquins).

FRANCO

P.S. : A l'heure où vous lisez ces lignes, un nouveau tome est à se mettre sous les yeux : "J'habite chez les gravos", et une nouvelle galette entre les oreilles : "Liberté égalité mon cul !".

www.princeringard.lautre.net



SOUS LA GLACE, UN FEU ARDENT

Je me souviens des premières rencontres avec le groupe. Rencontres musicales doublées de moments splendidement festifs. Ces gars-là n'ont jamais fait semblant. La rock-attitude dans toute sa splendeur. Capables très candidelement de déclencher un maximum de remue-ménage dans la vie de tous les jours et de foutre un joyeux bordel sur la scène et dans le public. Des nouvelles compositions que l'on se languit d'entendre sur un disque sont prêtes. On les attend de pied ferme sur la scène.

Créé, c'est sur le mspace du groupe, j'invente rien, "au début du nouveau millénaire", Frigo est (que se serait-il passé s'ils avaient habité Brest ?) originaire de Quimper. MaxB, à la gratte et au chant (et au sampler), Yannick, son frangin à la basse et au synthé, Brendan à la batterie. A les voir comme ça, on leur donnerait le bon dieu sans confession. Je passerai sur les anecdotes diverses et variées sur les fêtes de la musique, sur les éditions du festival du chachal à poil, ou bien lors de rencontres organisées à l'époque au Centre de création musicale entre musiciens brestois, quimpérois et berlinois de peur de les griller à vie. Et moi aussi par la même occasion, ça tombe bien.

Frigo s'est toujours positionné sur une musique post-rock electro. Frigo serait le trait d'union entre l'univers de Radiohead et celui de Kraftwerk. Les premières traces discographiques du groupe, Hot Songs et XYZ témoignent de ce lien. Le chant acide de Max B ajoute un côté écorché aux compositions. C'est surtout avec "Teleportation" (2003), signé sur le label de Rodolphe Burger, Dernière bande, que le groupe obtient une reconnaissance amplement méritée. En 2006, c'est sur leur propre label Big Trip, qu'ils sortent "Funambul". Dans la foulée sort le dvd (agrémenté d'un skeud) live.

Et aujourd'hui ? L'album est prêt. Comme pour toutes les dernières productions du groupe, le mixage est confié à des producteurs qui ont fait leurs preuves : Mario Thaler (Notwist, Lali Puna) pour "Funambul", David Husser pour "Teleportation". Cette fois-ci, c'est Scott Greiner connu pour avoir bossé avec Steve Albini qui s'y est collé. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que l'Américain travaille sur un groupe breton : Matmatah, pour "la cerise" et les Craftmen Club pour "Thirty-six minutes". L'album se voudra plus proche de leur rendu scénique, c'est dire si ça sera bon et rock'n'roll. Il paraîtrait même que certains titres pourraient être en français. A quand la sortie ? Et sur quel label ? Réponse dans quelques mois.

Chez Mazout, on aime bien créer du buzz.

Mais au fait d'où vient leur nom ? D'une marque de glace bien connue en France dont le nom espagnol est différent ? Info ou intox ? Envoyez vos réponses à l'adresse du rédacteur en chef de Mazout. Il n'y aura rien à gagner c'est promis.



mence, l'équivoque et la décadence jusqu'à la fin du spectacle. Je termine en douceur avec Shakin'all over. Vince trouve la force de se relever et chante avec moi cette ultime complainte. On se regarde comme des cons avec le sourire des anges au coin des lèvres. On traverse la salle jusqu'au bar. Les zicos ne sont pas loin. Yves Berthot, le patron de la boîte est satisfait. "Pas d'alcool pour Vince, non, merci, pas d'alcool." On partage les biffe-tons. Les deux bahuts nous atten-

dent sur le parking, Vince et Manu s'affalent sur leur matelas. Patrick, Papillon et moi on dort dans l'autre fourgon. Demain on joue à Rennes et tous les soirs on défie la mort. C'est elle qui gagne, la salope, à chaque fois. Ziggy Stardust/Vince Taylor est mort en 1991.

JEAN-CLAUDE LALANNE
extrait de **BLACK** (Mass Prod)





CHIENS DE RACE

Badcash est un trio de rock-punk quimpérois. Quimpérois ? Eh oui, tout arrive. Ce chef-lieu de département, plus connu pour être le siège de l'évêché que pour sa scène musicale pourtant active, vient d'engendrer un power-trio qui pourrait bien changer la donne. La force de Badcash réside dans ce mélange subtil entre rythmique irréprochable et sens mélodique hérité des groupes punk indés américains, le tout filtré à la sauce Pistols. Bref, du punk tout sauf lourdingue et bougrement efficace. On attend donc avec impatience la sortie de leur premier brûlot annoncé avant l'été...

Quand le groupe s'est-il formé ?

Nico : A l'automne 2006. On a tous les trois écumé pas mal de scènes avant de débiter Badcash. Alex, le batteur, est venu me voir après le split de mon ancien groupe sur Rennes, Relax Procop, me demandant si je ne voulais pas fonder un groupe à la Ramones, genre "one, two, three, four..."!

Alex : Il nous manquait un guitariste et on a trouvé Stef, ex-Tri Bleiz Die de Nantes, par l'intermédiaire d'Yvan Le Berre, régisseur aux Polarités à Quimper. Yvan a par ailleurs enregistré notre premier cinq titres.

Nico : On a fonctionné les premiers mois en trio, avec moi au chant et à la basse, jusqu'à l'arrivée de Mike au printemps 2007 qui m'a remplacé au chant. Un vrai twisteur ! C'est à ce moment que Badcash est vraiment né, et là, on a commencé à faire pas mal de dates à travers toute la Bretagne et la Loire-Atlantique. On a aussi bien joué dans des troquets, des cafés-concerts, que sur des scènes comme le Run Ar Puns, le Théâtre Max Jacob à Quimper pour la tournée des Trans, le Vauban à Brest, le Manège à Lorient, etc. On a également remporté le tremplin Take Off à Guilers.

Quelles sont les principales références du groupe ?

David : Nous sommes surtout influencés par la scène rock indie anglo-saxonne. On aime beaucoup les groupes comme The Thermals (trio de Portland hyper énergique, je suis fan de leur album "Fuckin' A"), The Constantines, Guided By Voices, Pixies, etc. Il y en a tant ! Cela dit, on ne se limite pas à ce genre, on peut très bien écouter Neil Young comme The Cure.

Alex : Personnellement, j'aime beaucoup des groupes électro comme M83 ou Soulwax. Il y en a un en ce moment que j'aime particulièrement, c'est Does It Offend You Yeah. J'ai été bluffé par leur prestation aux Vieilles Charrues l'été passé !

David : Le chant en anglais part d'un choix réfléchi. Pour nous, ça va de soi de chanter dans cette langue, celle qui colle le mieux à notre musique. Je trouve que le chant en français donne invariablement une autre couleur à un morceau. On entre tout de suite dans un autre registre. Et puis on préfère chanter en anglais plutôt que de chanter de la merde en français. On n'a pas cette poésie directe et sublime que peuvent avoir Miossec, Noir Désir ou les Rita.

Pourquoi être revenu à une formule trio ?

Nico : C'est comme ça, c'est la vie. On est à nouveau en trio, c'est super efficace. Cela dit, on envisage de prendre un quatrième larron (ou larronne !) pour assurer une deuxième guitare, voire des parties de clavier.

Mais on préfère prendre le temps de bien choisir cette personne...

Est-il compliqué d'être un groupe de rock à Quimper ?

Nico : C'est vrai que Quimper n'est pas une ville très rock, surtout quand tu la compares à des villes comme Brest ou Rennes, que ce soit en terme de musique ou d'ambiance. Les cafés concerts ferment à tour de rôle, d'autres s'y essaient, puis échouent un an plus tard, enfin ces bars sont remplacés par une banque... Lorsqu'on traîne dans des concerts, on retrouve souvent les mêmes personnes, les quelques irréductibles ! Il y a tout de même une nouvelle génération qui débarque, mais ces jeunes sont loin d'être majoritaires. Pour une ville de 70 000 habitants, c'est vraiment dommage. J'ai toujours eu cette impression que les politiques, quel que soit leur bord, ont peur des débordements. Cela fait maintenant plus de dix ans qu'on pleure pour avoir une salle de concert, une vraie ! Et si l'on compare les Polarités aux locaux de la Carène, c'est le jour et la nuit. On dispose de deux pauvres salles de répétitions et un ancien chiotte en guise de régie, c'est du grand n'importe quoi ! Depuis des années, Christophe Dagorne, le directeur des Polarités, monte et remonte des tonnes de dossiers pour qu'on puisse s'offrir un complexe culturel. On nous fait des promesses mais ça n'aboutit jamais concrètement. Il y a cinq ans, on nous promettait une salle de concert pour 2010, maintenant, c'est pour 2014 ! Beaucoup de nos potes, Frigo par exemple, sont partis s'installer à Rennes... Ici, j'ai l'impression que les jeunes ne restent pas. Dès qu'ils ont fini leurs études, ils dégagent. Il n'y a même pas un bar de nuit correct, ça craint ! Des petites villes comme Douarnenez sont dix fois plus rock and roll, et là-bas, on leur donne plus de moyens, c'est comme ça que ça marche ! A Quimper, on est bridé.

Comment s'est déroulé l'enregistrement de l'album ?

Alex : Il n'est pas tout à fait fini. On a enregistré au studio 13, un studio laissé vacant pendant des années et mis à disposition par la ville, comme quoi ! On a mis en boîte onze titres en cinq jours en enregistrant d'abord la basse-batterie, puis Stef a fait ses parties guitare par dessus. C'est Philippe Gloaguen qui nous a enregistrés. Ça n'a pas été une mince affaire, on a eu pas mal de galères avec les amplis, du genre acheter onze lampes dans la même journée !! On a joué au Vauban avec Stourm et Mon Automatique la veille de notre dernière journée d'enregistrement, par moment le studio avait des airs de dortoir !

Nico : Pour ce qui est de l'enregistrement des voix et du mix, on a fait ça chez Valentin Goy, tout là-haut, à Kerlouan, à cinq dans la même galère !

Alex : On n'a pas encore défini de titre pour ce premier album, on verra ça plus tard. Tout comme la date de sortie, on ne sait pas encore. Il nous reste le mixage, le mastering, le pressage et la pochette à finir. Ce serait bien qu'il sorte avant cet été.

Vous sentez-vous proche d'une certaine scène rock européenne ?

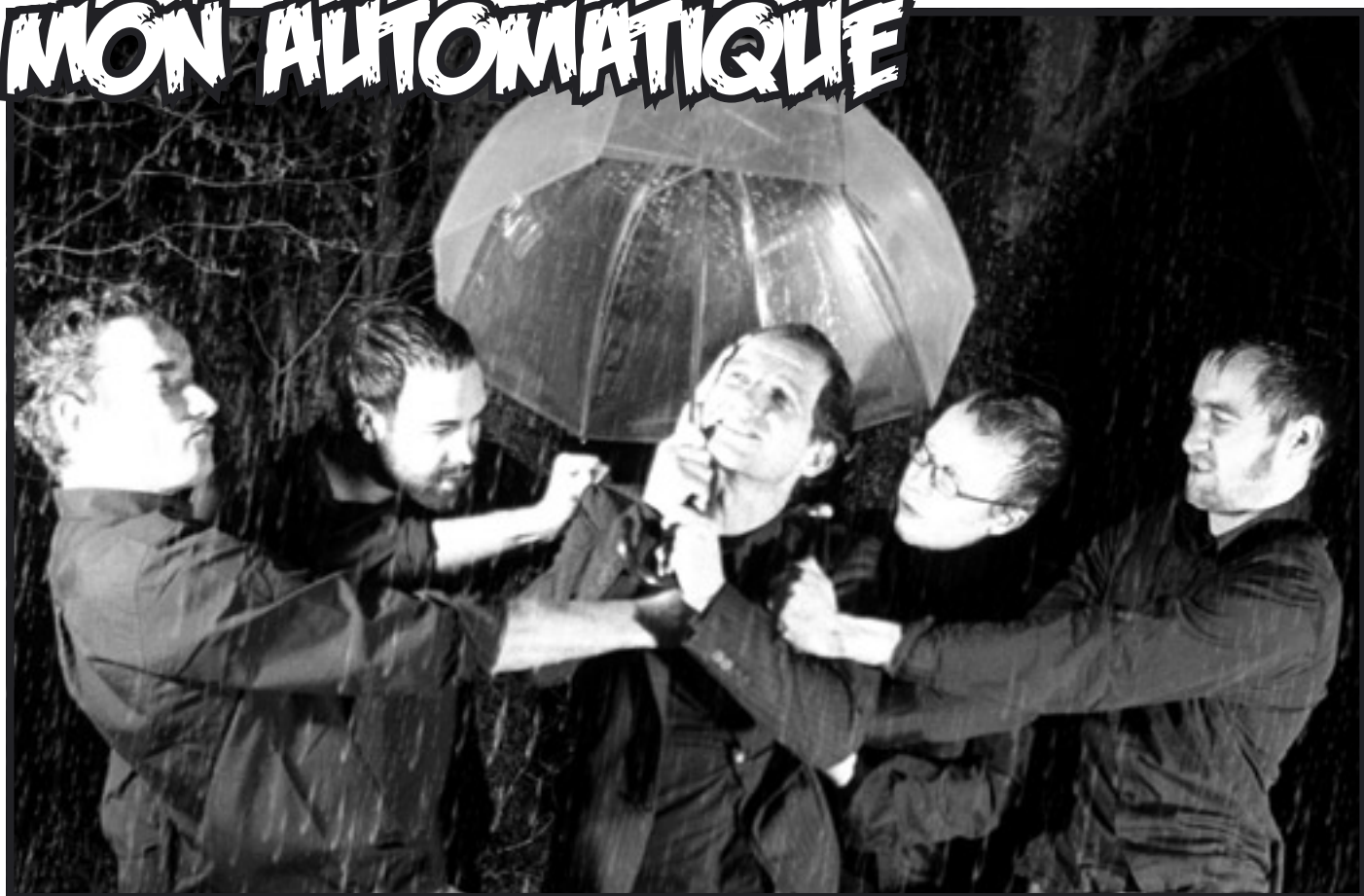
Nico : On aimerait bien par la suite jouer un peu partout en Europe, on n'a aucune envie de rester cloisonné en Bretagne ! Il serait bon pour nous de trouver un distributeur et un tourneur. On va tenter les bons trempins, ça peut servir. Même si je n'aime pas trop cet esprit de compétition que l'on retrouve souvent, il faut dire ce qui est, beaucoup de groupes ont tiré leur épingle du jeu grâce à des trempins !

Et quels sont vos projets à la sortie de l'album ?

Alex : Pour commencer, c'est champagne pour tout le monde !! Hahaha

Propos recueillis par YVAN HALEINE

MON AUTOMATIQUE



MON AUTOMATIQUE S'ETOFFE

Fini le duo brestois de Mon Automatique ! Si Jean-Marc Le Droff et David Jestin sont toujours aux commandes, l'arrivée d'Anthony Affary (batterie), Xavier Guillaumin (basse), Ludovic Le Gall (piano) et Benoît Corre (lights) donne une autre dimension au répertoire de ce combo brestois bien déjanté. Rencontre avec les deux têtes pensantes du groupe.

David et Jean-Marc, tous deux déjà musiciens, se sont "toisés" de nombreuses fois avant de se lancer dans une collaboration active en 2002. "Lors d'un concert au Chacal à Poil, j'ai proposé à David de monter sur scène pour improviser sur un morceau et il est finalement resté pour la fin du set", souligne Jean-Marc. "J'ai fini en slip après avoir cassé ma carte bancaire et mon téléphone portable. C'était le signe annonciateur d'une nouvelle vie", ajoute David. Pour David, ce sont effectivement les débuts de la scène, un apprentissage de l'angoisse qui monte avant la confrontation avec le public. Dans des cafés concerts d'abord (Soul Food, Ayer's Rock, Les 3 Chats, Le Malt en Patience), avant la scène du mythique Vauban. "On avait tendance à axer le show sur la performance, plus ou moins alcoolisée, selon les endroits. Du coup, aux Challenges Musicaux en 2004 (catégorie débutant), on s'est fait tauler... On a vraiment tout remis à plat à partir du Tremplin Objectif Scène du Run Ar Puns à Châteaulin. Les pros nous avaient fait remarquer que musicalement ça tenait la route, que les textes étaient bons mais qu'il restait encore du travail". Nos deux gaziers retroussent alors leurs manches. Et le résultat s'avère payant. Sélectionnés pour les Challenges Musicaux de 2006, ils décrochent la timbale et gagnent le droit de se produire sur la petite scène des Jeudis du Port l'été suivant. En parallèle, ils préparent leur 1er album, Un Autre Cortège, enregistré à la maison et mixé par Christophe Gallès. "En 2007, tout a commencé à bouger. Après la sortie de l'album, nous avons remporté le prix du public au Tremplin Beatles à Lesneven, nous avons été sélectionnés pour les Vieilles Charrues (Tremplin Jeunes Charrues du Finistère). Nous avons pu préparer cet événement en pré-prod au Run Ar Puns et à La Carène à Brest. Nous avons rencontré les bonnes personnes qui nous ont aidés à formater notre côté déjanté sans pour autant le gommer. C'est aussi à partir de là que nous sommes devenus un trio, avec un batteur. Et pour parler technique, on s'est rendu compte

qu'en épurant correctement les sons, on n'avait pas besoin d'autant de nappes".

À l'issue des Vieilles Charrues, ils étoffent leur réseau et leur groupe avec l'arrivée de la vidéo qui habille désormais leurs prestations. Ils revisitent leur set et composent de nouveaux morceaux avant de "lancer une OPA" sur le groupe brestois Savate. "C'est juste une compensation. Savate est à l'origine d'un accident au cours duquel David s'est cassé une vertèbre et n'a pas pu jouer au Festival Panoramas. Depuis, ils sont donc obligés de nous prêter leur section rythmique". Ils s'entourent désormais de Xavier Guillaumin à la basse, Anthony Affary à la batterie et Ludovic Le Gall au piano. Ces nouveaux venus leur donnent l'envie de se lancer dans la composition d'un nouvel album. Jean-Marc et David se sont donc enfermés dans leur repère. Pendant que le premier y trace la trame des morceaux, le deuxième appose les textes qu'il a écrits, avant de proposer le tout aux autres. "C'est une nouvelle époque qui commence. Aujourd'hui tout le monde ajoute son grain de sel. C'est une véritable collaboration" indique Jean-Marc.

Leur style ? Euh... "E, pour exempt from classification". Du rock avec un soupçon d'électro mais pas que... Un mélange de pas mal de choses. "On ne rentre pas vraiment dans un cadre, du coup c'est difficile aussi de nous programmer. On est soit trop, soit pas assez déjanté. On est capable de jouer après des rappeurs comme à une teuf techno, tout en ayant des influences rock ou pop. Moi, je suis fan des Tindersticks par exemple", annonce David. Ce qui ne les empêche pas de se retrouver à l'affiche du prochain festival Art Rock à Saint-Brieuc en tant que dignes représentants de la scène brestoise. "On est en résidence secondaire à La Carène. Ils mettent à disposition tous les moyens dont nous avons besoin, avant de nous accueillir pour une pré-prod en mai. Ils nous aident aussi pour une envie démesurée car nous sommes à la recherche d'un quatuor à cordes pour enregistrer le prochain album, voire pour faire de la scène...".

Bref, des projets parmi les plus fous germent encore dans la tête des "Mon Automatique" qui n'ont pas fini de nous surprendre avec des trouvailles acoustiques décalées.

CATHY LE GALL

P.S. : Mon Automatique sera en concert au Festival Art Rock à la fin du mois de mai à Saint-Brieuc. Vous pouvez retrouver toute l'actualité du groupe, commander leur premier album et leur nouveau maxi sur le site : www.monautomatique.com.

ELECTRIC BAZAR CIE



ELECTRIC BAZAR ET COMPAGNIE EN LIVE

Electric Bazar Cie sillonne les routes et enchaîne les dates en Europe depuis près de dix ans, distillant au hasard des rencontres leurs mélodies rock-bastringues. Retour avec Etienne (chanteur) et Rowen (batter) sur l'histoire de ce groupe brestois atypique pour la sortie de leur album live.

Comment vous êtes-vous rencontrés ? Comment est né Electric Bazar Cie ?

Rowen : Au départ, on était en colocation à Rennes avec Etienne...

Etienne : On s'est dit : "tiens si on faisait un groupe ?" Après, on a dû faire un choix entre la musique et le baby-foot. Vu que Rowen avait beaucoup de retard en baby-foot, on a gardé la musique. Pierre (violin, mandoline, clarinette) nous a rejoints à ce moment-là. Il avait senti le filon.

Rowen : Ensuite, on a lancé un appel d'offre pour recruter un contrebassiste. François est arrivé et on l'a gardé dix ans. Il est parti vers d'autres horizons aujourd'hui. Et c'est comme ça qu'a commencé l'aventure de Retire Tes Doigts (nda : premier nom du groupe).

A l'époque, vous jouiez où ?

Rowen : Dans les rues de Rennes. En fait, on s'installait comme ça dans la rue et on jouait en faisant la manche, en formule légère et acoustique.

Etienne : Il fallait trouver un moyen pour que le public s'arrête et reste nous écouter.

Rowen : On a commencé à vouloir bouger en Bretagne, dans le Sud de la France, en Espagne. On était super libre avec cette formule. On vendait déjà nos compositions sur des disques gravés avec des pochettes photocopiées.

Votre univers musical à cette époque-là était-il proche de celui qu'on connaît aujourd'hui ?

Etienne : Il était plus acoustique, contraintes de la rue obligent. On misait tout sur l'énergie pour accrocher les gens. On était moins virtuoses aussi. Pierrot à l'époque jouait de l'accordéon, du violon et de la clarinette. Notre style était un mélange de chanson française et de musiques tziganes avec un côté rock. On était influencés par des artistes comme Arno, les Rageous Gratoons ou les Georgette Michaux.

Des anecdotes sur votre premier voyage dans les pays de l'Est ?

Rowen : On a traversé l'Europe en camion pour passer 15 jours en Tchéquie et en Pologne. On a rencontré plein de monde. C'était une sorte de voyage initiatique. Ça a confirmé notre choix : faire de la musique et sillonner les scènes pour vivre. C'est là qu'on a su que tout nous plaisait vraiment.

Etienne : Pour le groupe aussi... Ce voyage nous a permis de sentir qu'on était bien ensemble malgré la promiscuité. On a découvert quelques astuces aussi comme l'acide borique (antiseptique en poudre à mettre dans certaines chaussettes contre les odeurs). Ça nous a tellement plu qu'on a passé à peu près un an comme ça, sur la route, en liberté totale avec un point d'ancrage à Rennes.

Comment vous êtes arrivés à Brest ?

Etienne : D'abord, on s'est étoffé. En revenant de Tchéquie, on jouait sur un marché à Quimper en face d'un accordéoniste et d'un violoniste. On a réussi à revendre un accordéon qu'on avait acheté là-bas à l'accordéoniste et de là est née l'amitié. Jérôme a rejoint le groupe.

Rowen : L'arrivée à Brest date de 2001-2002. Ça vient d'une rencontre avec le groupe brestois Yog Sothoth. C'est vrai qu'on s'est senti bien dans ce creuset brestois avec les copains du Fourneau et le collectif Tapaj. Ça a été une période importante pour nous.

En 2005, vous sortez un premier album baptisé "Retire Tes Doigts"...

Etienne : Le premier album était une sorte de compilation de tous les morceaux qu'on jouait depuis cinq ans et quelques nouveaux morceaux. Il est sorti chez Irfan.

Rowen : On avait déjà joué plusieurs fois avec Les Ogres de Barback. C'est le label qui est venu vers nous donc cette expérience était relativement simple. Ils ont créé leur truc avec une éthique particulière. J'étais super fier de sortir un album chez eux.

Après un deuxième album studio, vous avez choisi le live. L'album est sorti le 9 mars dernier en exemplaires limités...

Rowen : Il s'appelle tout simplement "Electric Bazar Cie En Concert". Il s'agit d'une prise live enregistrée au Festival des Expressifs à Poitiers en Octobre dernier et le son a été retravaillé et mixé par Julien Le Vu, notre sonorisateur et membre à part entière du groupe.

Etienne : Le tirage est limité à 750 exemplaires sérigraphiés à la main. Le format est original, sous pochettes plastiques zippées. Chaque exemplaire contient des photos de concert différentes. Que des collectors.

Rowen : On n'a pas eu le temps d'enregistrer un nouvel album et on n'a jamais sorti de live alors qu'on est essentiellement un groupe de scène. Le set était bon donc pourquoi pas ? Ça permet aussi de montrer l'évolution du groupe. Des débuts en acoustique à aujourd'hui, y'a eu une véritable évolution.

Des projets dans la besace des Electric Bazar Cie ?

Etienne : François, notre contrebassiste, nous a quitté récemment et ça nous a fait gamberger. On essaye de trouver de nouveaux objectifs pour avancer. On souhaiterait enregistrer un album l'hiver prochain mais il faut qu'on travaille sur un nouveau répertoire avant. Qu'on trouve du temps pour le faire.

Rowen : On aimerait monter une tournée sous chapiteau. On envisage de travailler avec les Machins à Coudre (ancien chapiteau Latcho Drom) pour monter une création construite un peu comme au cirque avec un Monsieur Loyal. On a aussi des contacts avec un trio parisien, Gallina La Lupa qui serait intéressé par le projet. Et tous les musiciens locaux qu'on a pu croiser seront invités à nous rejoindre aux dates les plus proches de chez eux.

Etienne : En France, il y a de moins en moins d'espace de liberté pour le rock. Les bistrotts comme les squatts ferment les uns après les autres. Tout devient aseptisé. Le chapiteau peut devenir cet espace de liberté qu'on ne trouvera nulle part ailleurs.

Propos recueillis par CATHY LE GALL

Photos : Michel Poulain

www.electric-bazar.net

ARCH WOODMANN



PAS LÀ POUR SCIER DU BOIS !

“Archibald Le Bûcheron”, c’est sous ce nom surprenant qu’Antoine Pasqualini, l’ancien chanteur de Silence Radio, s’est lancé dans un projet solo mêlant giclées électriques et apaisements acoustiques. Epaulé par Romain Drogoul, il a concocté un album riche, équilibré, entre folk et influences noise. Aujourd’hui installé à Paris, il continue de défendre l’idée d’une pop anglophone aventureuse.

Depuis ses années Silence Radio entre Morlaix et Brest, Antoine a gardé son air de jeune chien fou et ses lunettes à montures épaisses. A 23 ans, il possède désormais une maturité qui lui permet d’envisager une autre manière de travailler. C’est la rencontre avec Romain Drogoul, étudiant à l’ISB (Image et Son de Brest), qui a déterminé l’avancée de son projet solo entamé peu avant le split de Silence Radio. Clarinettiste, arrangeur et ingé-son, Romain concocte l’album d’Arch Woodmann avec une maîtrise étonnante. Enregistré à partir de juin 2007 entre Brest et Avranches, un premier EP cinq titres, “Knife Paper”, est remarqué par la presse. Il annonce la sortie de “Draped Horse Blue Licorne Argentée Feather Blue” quelques mois plus tard chez Black Shoes Records, dont la promotion est assurée par Take Care, un label parisien.

Réunissant au total une quinzaine de musiciens, enregistré à droite à gauche au gré des possibilités, ce premier album tire sa force d’un riche panel d’influences où se côtoient Silver Mount Zion, Sun Kil Moon ou Broken Social Scene, des influences post-rock et aussi d’autres sources plus folk comme Nick Drake. Mais plus que le folk, c’est l’acoustique qui

l’intéresse, l’envie de travailler les ambiances, les chœurs, les arrangements éthérés et malins.

Beaucoup de tranquillité donc sur cet album, même s’il débute et se termine par des titres bruitistes rigides. “Hunter !” et “Horse Trapper” sont tous deux inspirés par des premiers amours d’Antoine, résolument noise. Les autres titres s’articulent autour de mélodies simples et subtiles, délaissant le néo-folk en vogue pour une approche originale mélangeant sonorités paisibles et arrangements soignés au son d’une clarinette, d’un accordéon ou d’une trompette.

Sur scène, Antoine se fait accompagner par Hope + Belief, un groupe créé pour l’occasion dans lequel on retrouve Thomas, le bassiste de Silence Radio. Les premiers concerts permettent de découvrir un chanteur conscient de son charme, plaisantant entre les morceaux, heureux d’être là en si bonne compagnie. Et il a raison ! Ses titres prennent pour le coup une forme beaucoup plus rageuse et expérimentale, rendant ses concerts passionnants, particulièrement quand on connaît l’album. Se produisant régulièrement sur Paris (Nouveau Casino, Divan Du Monde, Le Réservoir...) et en province, son nom circule aussi sur le net grâce à une série de papiers élogieux. Son tourneur Summery Agency prévoit de les emmener jusqu’en Belgique, Allemagne et Suisse. Plus qu’à une scène française, c’est bien à la scène européenne qu’Archie rêve de se voir associé, à juste titre. Le parti pris anglophone va dans ce sens.

Antoine planche déjà sur le prochain album dont l’orientation devrait être plus électro. Les guitares resteront néanmoins au cœur du projet, le bonhomme les aime trop pour oser les trahir. Il suffira donc de patienter quelques mois avant d’écouter la suite des passionnantes aventures d’Arch Woodmann...

OLIVIER POLARD
Photo : SIMON GROSSI

ROTULE



PROG NOT FROG ?

Que nenni, depuis quelques temps des groupes sortis de nulle part font parler les armes... Qu'ils se nomment Savate, Néron ou Rotule, chacun à leur façon réactualisent la musique progressive. Intéressons-nous plus particulièrement à ROTULE, leur premier album éponyme sorti chez Offoron Records et leur distribution encore un peu DIY. Un p'tit plongeon donc dans le monde mystérieux de ces quatre garçons dans l'embarras (voir photo ci-contre).

Pouvez-vous nous présenter brièvement les différents musiciens de Rotule ?

Jérémy : M. Fantaisie est chargé des ambiances et des voix. Il met en œuvre les différents sens de son patronyme : il est "anti-banal, inutile et libre". Il aime la musique douce interprétée "à sa façon". Alex est notre nouvelle recrue à la basse. Il a collaboré, entre autres, avec Rodolphe Burger et opère aujourd'hui au sein de Rah-Slup et Oko. Quant à moi et Denis, respectivement guitariste et batteur, nous avons joué au sein de Chivan (2002-2004) puis de Dispute (2004-2008).

Pourquoi faire de la musique ?

Mr Fantaisie : Certes, argent, femmes, égocentrisme et ennui y sont pour quelque chose. Mais avant tout, c'est pour nous un moyen d'expression libre dont nous pouvons définir les règles et les contraintes. Mais honnêtement, ce ne sont pas des choses dont on parle. Nous faisons de la musique parce qu'on aime bien ça. On frappe un truc, ça crée un choc qui diffuse une onde. Cette onde entre en collision avec d'autres ondes et cela génère, non seulement des sons et des harmonies, mais aussi des formes, des couleurs, des textures. Ces formes, nous les façonnons ensemble, nous les regardons évoluer, grandir, vivre leur vie.

Jérémy : On danse, on se raconte comment c'était, et on recommence. C'est pas du tout intellectuel, mais on apprend quand même des trucs : la collision, l'accident est un formidable point de départ. Bien entendu, pour cela nous avons dû abandonner nos rêves de succès, top modèles, li-mousine et grande tournée avec Cali !

Est-ce un choix délibéré de ne pas avoir de chanteur au sein de Rotule ?

Jérémy : Nous avons désormais un chanteur en la personne de M. Fantaisie ! C'est une histoire très simple : au début nous n'avions pas de sono mais M. Fantaisie avait un micro. Nous avons donc composé nos premiers morceaux dans le but d'acheter une sono et des câbles pour se brancher. Notre premier disque a été enregistré avec des voix mais nous avons eu un problème au mixage... Tout ça n'est pas très intéressant,

nous ne préférons pas en parler.

Vous citez comme influence The Residents, groupe fondateur de la musique industrielle. Quelles sont justement les courants musicaux ou les groupes qui vous ont donné envie de faire de la musique ?

Denis : Certainement beaucoup de rock et de noise. Ce qui nous plaît avant tout c'est l'authenticité d'un morceau, d'un auteur ou d'un groupe. Peu importe le style ou le courant musical. Au contraire, nous avons assez peu de barrières de style. C'est une notion que nous avons abandonnée. On fait ce qu'on fait, et tant pis si ça ne ressemble à rien ou à tout à la fois. Théoriquement, ça devrait ressembler à ce que nous sommes, c'est déjà pas si mal !

A l'écoute de votre premier album peut-on dire que votre disque est empreint de hardcore, métal, musique progressive et industrielle ? On a l'impression que chaque morceau est une pièce divisée en thèmes dans lesquels on retrouve un peu de ces influences...

Jérémy : Nous abordons les morceaux par thèmes et pas par couplet/

refrain. On trouve un thème qui nous plaît et on le travaille, on apprend à le connaître, on le contemple, on le bouscule... Comme nous disions tout à l'heure, nous exploitons la perspective, les couleurs, les matières.

M. Fantaisie : C'est comme un jeu d'éveil, mais pour adultes. On exploite les collisions sonores, les fractales, les volumes (sphères, triangles, ellipses), les formes que nous apprivoisons dans l'espace. C'est la géométrie spatiale à la portée de n'importe quel Brestois, finalement !

Ne trouvez-vous pas que ces derniers temps d'autres groupes comme Savate ou Néron viennent enrichir le créneau musical qui est le votre ?

Jérémy : Savate et Néron sont des groupes avec lesquels nous nous entendons très bien, mais je ne pense pas que nous jouions la même musique. C'est peut être le nom en français qui fait que les gens nous mettent dans le même sac. Ils n'ont pas dû écouter. Mais concernant les susnommés, on se voit tous les week-ends, on boit des bières ensemble et on se fait des bisous dans le cou jusqu'à plus soif !

Vous avez sorti votre premier album sur Offoron Recs...

Denis : Offoron c'est notre label perso. Nous l'avons créé dans le but d'éditer le premier album de Rotule. Pour le moment, Offoron est un label Cdr, ce qui implique une distribution limitée (internet/Oreille KC*) et un fonctionnement simple : DIY ! Le catalogue risque de s'étoffer assez rapidement cette année avec Rah-Slup, Mein Sohn William, L'Idiot Du Village, Rotule, Czskaaarù...

Je crois savoir qu'un nouvel album est en préparation, pouvez-vous nous en parler ?

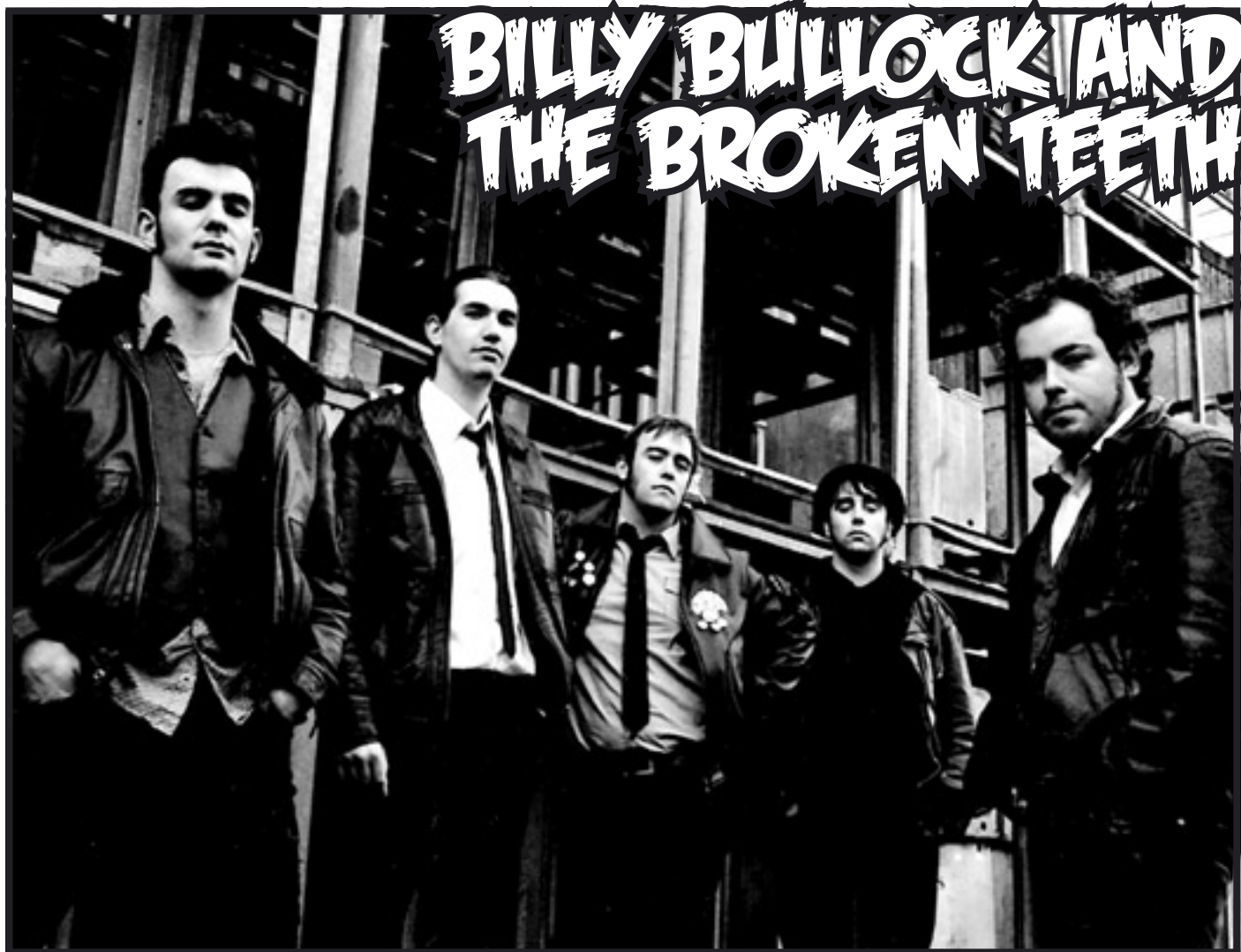
Jérémy : Les morceaux du nouvel album sont composés depuis l'été dernier. Ils sont assez différents des précédents : plus sombres, plus posés, plus vocaux... Malheureusement nous n'avons pas encore pu les enregistrer. C'est pour bientôt, vivement le printemps !

Denis : Pour ce qui est des évolutions, on a pas mal donné ces derniers temps. Nous allons donc tenter une stabilisation avec atterrissage sur un troisième album en 2010 suivi d'une tournée en Andorre avec Cali ! Que du bonheur...

Propos recueillis par F.P.

* L'oreille KC : 124 rue Jean Jaurès Brest.

www.myspace.com/rotule
www.myspace.com/offoronrecords
www.myspace.com/okoslup
www.myspace.com/rahslup
www.myspace.com/idiotduvillage



SOLIDARITE

Le Galion, port de pêche, Lorient. Rempli, rempli, rempli. Je suis grimpée sur une chaise, devant : je ne veux pas en rater une miette.

A mes pieds, un parterre douarneniste dont 4 Billy sur cinq. Des filles, qui ont l'air concernées, pas des potiches à garçons. Un Taxi Brousse et un ou deux It was Coco. Je pense qu'il y a au moins 220 personnes, tous là pour ça. L'affiche ? Les Datsuns et les Good Old Boys (rebaptisés Octopus), en 1ère partie. Qui vont être diaboliques et enchaîner à leur furie les drogués que nous sommes.

Mais, MAIS ?! Oui, je sais, je suis en charge des Billy. Mais ce soir, j'ai une révélation : la scène douarneniste, représentée par Billy Bullock and the Broken Teeth et les Good Old Boys est ... importante, essentielle, vitale.

Retour à Douarnenez, il flotte, il y a du vent, il est 14 heures et c'est mardi. Je me rends au Q.G. des Billy : le Bistrot des Halles. Lieutenant Nütz arrive. Il sort de son boulot, les 3-8 dans une usine de boîtes de conserve. Billy nous rejoint, j'ai donc les deux gratteurs à ma merci. Il va falloir parler de leur second album dont la sortie est prévue fin mai. Le premier date de trois ans et je sais, pour les avoir vus régulièrement depuis (je vous conseille les concerts à domicile), qu'ils ont évolué. Jeunes et Flamboyants Rockers, cet article est pour vous.

Le premier album s'est-il bien vendu ?

Oui, pas mal, le millier d'exemplaires est parti.

Avez-vous tiré des leçons de cette première expérience ?

On a pris plus de temps pour le studio : pour le 1er, la prise de son s'était faite en une semaine et nous n'étions pas là pour le mix. Alors nous avons décidé de prendre 15 jours qui se sont révélés un peu longs : pendant le mix, une fois que tu as demandé ce que tu veux, le mec bidouille ses trucs, et puis voilà. On avait amené avec nous Calzone (des Taxi Brousse) qui est intéressé par le studio et qui est doué pour ça. Il nous a prêté ses guitares, ses amplis, ses pédales et c'est de manière diplomate qu'il nous a aidés à créer différents sons. C'était la 6ème paire d'oreilles du groupe.

Au 1er album, notre énergie est passée à chercher le son que nous voulions, pour le second, on savait ce que nous désirions. On s'est quand même pris la tronche pour pondre un truc moins bordélique, on a chiadé les guitares, on a mis du cuivre, du clavier. Le résultat est plus riche, plus cohérent. Par contre, l'ambiance a été un peu dure : un bled de 200 habitants, pas de rade, donc pas de décompression... 15 jours les uns sur les autres... ça sentait la testostérone là-dedans ! Et puis on a été plus sérieux qu'à Annecy (lieu d'enregistrement du 1er), où on était bourrés tout le temps. Pas là, sauf Tsunam (batter du groupe); il a fait ses prises et il a été bourré pendant 14 jours !

Quel sera le titre de cet album ?

"Back to business". Au départ, on ne voulait pas mettre de titre du tout, on voulait juste mettre le logo. On voulait faire 20 morceaux, pas de titre, pas de nom, rien, un bon truc de branleurs, et un soir de beuverie, Steph (de Turborock Records, label de Caen sur lequel les Billy sortent le CD), nous a dit qu'il en était hors de question ! C'est le titre d'un morceau. Nous nous sommes dit qu'après trois ans, c'était marrant, un retour aux affaires.

Mais c'est 20 titres de combien de temps ??! (je suis un peu affolée, là)

Au final, il y en a 13. On s'est battus comme d'habitude pour choisir.

Vous me dites qu'il y a du cuivre. Il y en a beaucoup ? (j'y suis ALLERGIQUE, n'accordant mes faveurs qu'aux Specials, ce qui hisse la barre très haut).

Il y a juste un morceau. En fait, c'est un disque de Ska-Punk. Festif. Billy a de vieux disques des Caméléons et des Celtas Cortos, ça a changé notre vie (une poussière de poussière de seconde, j'ai osé penser qu'ils parlaient sérieusement, la honte).

Pourquoi cette envie de cuivres ?

Nous avons un morceau franchement soul. C'est un Taxi Brousse qui les joue. Le résultat est réussi !

Avez-vous galéré pour trouver ce label ?

C'est lui qui nous a trouvés en fait. On s'est croisés plein de fois avec Steph. (ce dernier avait vu les jeunes lionceaux en 1ère partie des Bellrays, au Vauban et les a fait jouer depuis) Ça a collé assez vite. (Nütz prend un drôle d'air, je sens qu'il va vanner). Il est venu me voir, en faisant sa fille (quand on connaît le mec, c'est improbable), "Oh, je me disais, ce serait bien, Turborock pour l'album..." et du coup, moi, j'ai fait ma putaine, "Oh, je sais pas, faut que j'en parle aux autres, on va réfléchir...", genre on a plein de labels qui nous courent après, tu parles, je me suis jeté dehors voir les autres, les bras en l'air, "Ça y est, victoire !!!". Quand tu penses qu'en plus, on est trop brelles pour démarcher...

Ah oui, vous n'avez plus de manager...

En fait, il y a Steph qui nous trouve quelques dates, et puis avec Internet, ça va assez vite. Surtout que maintenant, on fait du Ska-Punk...

Que pensez-vous avoir changé par rapport à vos débuts ?

Dans le 1er album, la moitié des morceaux datait de notre 1er groupe, R[e]d (une partie des Billy était dans R[e]d, l'autre dans Chod). Là, maintenant, c'est le 1er vrai Broken Teeth, on l'a fait tous les 5, cet album est beaucoup plus riche que le 1er.

Avez-vous toujours les mêmes influences ?

Dr Feelgood, toujours.

En ce moment, qu'écoutez-vous ?

Dr Feelgood !

Grrr! En groupes de maintenant ?

Peut-être Cage and the Elephant. Sinon, il y a un mec du Tennessee breton qui a sorti un album qu'on écoute vachement, Rotor Jambreks !

Comment se fait-il qu'il y ait autant de groupes à Douarnenez ?

En fait, ça se calme, on voit ça avec le Millésime (concerts exclusivement douarnenistes organisés sur deux jours à leur MJC, par leur association). Il faut savoir que quand j'ai commencé, à 11 ans (si, si, c'était il y a 16 ans...), il y avait déjà plein de groupes, même si on en parlait moins. Le Millésime existait par le passé. Les jeunes pouvaient aller voir plein de groupes pas chers, des mecs qu'ils allaient croiser par la suite dans leur quartier. C'est peut-être pour ça, ils avaient eux aussi envie de monter un groupe... En plus, pour les petits groupes, ça fait au moins une date par an.

Parlez-moi des autres groupes dans lesquels vous jouez ?

Nous sommes 3 Billy à jouer avec 1 Taxi Brousse et 1 Good Old Boy, dans Mojo Factory. Notre chanteur joue avec 2 Good Old Boys, sa copine, et 1 Action Fire, dans Hillbillies and the Toothpicks. Ce qu'ils font est vachement bien, c'est dans la vague punk-garage, nous c'est du blues, pas pur, hein, sinon, ça ferait chier !

Y aurait-il d'autres groupes qui émergeraient de façon aussi forte que vous et les Good Old Boys ?

Il y en a un, que je trouve génial, mais qui n'émergera pas, parce que ce sont de grosses feignasses. Ce sont les Action Fire Wednesday.

Les Billy ont beau dire que la relève tarde à se faire sentir, ils me balancent quelques noms : Taxi Brousse, It was Coco, Dizzy Town Blues, Christ is Cheese, Rockin Chair...

Et tous ces jeunes sont solidaires entre eux : je ne trouve pas que Taxi Brousse ait grand chose en commun avec les Billy, mais j'ai vu les uns assister aux concerts des autres. Ils sont ENSEMBLE. Sans chercher l'événement, oui, un phénomène se crée à Douarnenez. Les Datsuns ne se sont pas trompés quand ils ont pris leur claque au show des Good Old Boys. Le gars du Galion ne s'est pas trompé en les programmant en 1ère partie. Et il ne se trompe pas en programmant les Billy Bullock and the Broken Teeth en 1ère partie des Américains de Radio Moscow le 27 mai. A suivre, VRAIMENT.

Propos recueillis par CAT THE CAT

Photos : Erwan Dimay

CD "Sonic Distortion in a Social Context" enregistré par Rock on Studio, produit par BEAST RECORDS

CD "Back to Business", sortie prévue fin mai, sur Turborock Records



LADIES

Caution!





QU'EST-CE QUE L'UNDERGROUND ?

Qu'est-ce que l'underground ?

Qui est underground ?

L'underground est au mainstream ce que l'inconscient est au conscient. Une marmite occulte, dans le secret de laquelle bouillonnent toutes sortes de choses menaçantes et merveilleuses, comme les poissons fascinants qui vivent dans les abysses. Si la lumière les touchait, ils brilleraient comme des lustres baroques et s'éteindraient à jamais.

Certains considèrent l'underground comme l'antichambre du show business. Un interminable bouillonnement où se presseraient des milliers d'individus pas encore dégrossis, pas encore désenglués de leur gangue de plasma, qui nourrirait un rêve un seul : pénétrer dans la grande salle et danser avec la reine. Mais l'underground n'est ni le petit conservatoire de Mireille, ni une salle d'attente. Car il est, je le répète, rempli de choses que la lumière tuerait net. L'underground vit sa vie dans l'ombre du show business sans nécessairement vouloir y pénétrer – ce sont des choses qui arrivent, mais alors le poisson mute et devient autre chose. L'underground inquiète le monde d'en haut, le menace, et l'irrigue mystérieusement. S'il disparaissait d'un coup, le reste s'effondrerait dans la semaine.

Dans sa chanson *Underground*, Tom Waits nous fait entrer à coups de botte dans les méandres intérieurs du ventre de la ville. Il explique qu'il a découvert un monde caché sous le bitume, où pullulent des gens très actifs. *They're alive, they're awake, while the rest of the world is asleep*: l'underground est réveillé, tandis que le reste du monde dort comme une brute, dans le cercle étroit du quotidien. C'est connu, dans les cavernes, on trouve des cyclopes à l'oeil écarquillé, comme les Residents. Des gens bricolent quelque chose dans les ténèbres, ce qui ne peut que susciter la curiosité. Pourquoi se cachent-ils de nous ? Pourquoi sont-ils ainsi dérobés à nos yeux ? Sûrement, il doit exister des concierges qui ont vue, de leur loge, sur l'underground, et qui croient discerner dans l'obscurité peuplée de formes fugaces les contours de leurs propres fantasmes. L'underground est un miroir obscur. Comme toutes les chambres noires, il a pour but de révéler par la négative.

L'underground est volatil. Quand on croit l'avoir circonscrit, il s'évapore. C'est un rêve. Celui d'un monde enfoui, où se seraient retirés des individus trop vertueux qui n'auraient pas pu se compromettre avec les micmacs de la surface, avec le Grand Cirque du show business et tout le tintouin à paillettes. Ils auraient formé une fraternité dans les ténèbres. Je me souviens d'un film que j'ai vu quand j'étais petit : des types vivaient dans les catacombes. Ils avaient élu une sorte de roi, qui gouvernait ses sujets saltimbanques, freaks, et autres marginaux, sortes de hippies absolus. La cave des miracles. Les catacombes sont une image du labyrinthe originel, de ce gros tas de circonvolutions où nos représentations s'égarent. C'est l'image d'une virginité obscure et inquiétante.

L'underground, c'est les catacombes de la musique.

Je me souviens aussi d'une émission de télé sur les gens qui vivaient vraiment dans les catacombes: il y avait de tout, du spéléologue amateur aux sectes apocalyptiques, des théâtres pornos crades aux milices fascistes, des camés qui achevaient de se perdre totalement, des anarchistes en rupture de ban avec le monde de la surface, et même des élèves d'HEC qui s'organisaient des petites raves parties dans une carrière désaffectée. C'était le patchwork absolu. Il y a vraiment du monde dans les entrailles de la Terre, et pas juste dans les romans de Jules Verne. Mais où sont les musiciens ?

Quand j'ai visité la partie des catacombes ouverte au public, dont l'entrée se situe place Denfert-Rochereau, je croyais que j'allais plonger dans un rêve constellé de crânes humains, une sorte de crypte d'épouvante de pacotille, un repaire de Fantômas ou de Docteur Cornélius, une aiguille creuse en plein sous-sol parisien. En fait, les montagnes de crânes m'ont presque fait tourner de l'oeil. Le couloir préliminaire était interminable, et

j'ai senti la claustrophobie s'emparer de moi. A l'entrée de la crypte, l'inscription que je connaissais déjà, "Arrête, c'est ici l'Empire de la Mort", me vida le sang dans les chaussettes, comme si je comprenais d'un coup

ce que ça signifiait. J'ai marché en cherchant la sortie, livide, entre les murs empilés, saisi d'effroi à chaque fois que je découvrais une perspective et que je voyais, immensément, les tas d'os s'enfoncer dans les ténèbres.

Tout était mort là-dedans. Où sont passés les sujets du roi des catacombes ?

Dans un article sur le "Paris bizarre", j'ai lu qu'un concert avait été organisé au début du siècle (le vingtième), dans l'une des cryptes principales, où le plafond est soutenu par des piliers de tibias. Des hommes en haut-de-forme, des hydropathes, des zutistes, des lycanthropes, tous ces hommes étranges qui appartenaient à des confréries tout aussi étranges, s'étaient donné rendez-vous pour écouter des musiciens interpréter la Marche Funèbre de Saint-Saëns, des trucs de Schubert, et d'autres pièces funèbres. On ne peut pas leur en vouloir.

Ils ne connaissaient pas le rock'n'roll, la musique bizarre, le free jazz, et les Residents.

La musique classique est une aventure, mais il n'y a pas de Daniel Johnston, et encore moins de Sun Ra dans la musique classique. On ne s'enregistre pas soi-même, on ne porte pas des masques d'yeux, on ne prétend pas venir de Saturne. C'est d'un ennui mortel, quoi. Combien différente aurait été cette soirée dans les profondeurs si c'avait été Moondog qui avait joué de son tambour en peau de bison.

Moondog, Daniel Johnston, Sun Ra, les Residents : je parle là des gros poissons de l'underground, qui ont bâti un empire à demi enfoui dans les ténèbres, mais qui affleure à la surface. Ce qui me rassure, quand je découvre un groupe underground, c'est qu'il y a toujours forcément plus underground : il y a toujours quelque chose de plus enfoui, de plus caché, de plus secret, de plus essentiel.

Arnaud Le Gouëfflec

AUX CLANDESTINS DU ROCK

Je vais dire d'immondes conneries sur l'underground. Rien que le mot : il sonne déjà comme réservé à l'élite, à une Élite. Ces lignes seront des âneries par manque de connaissance de la culture underground.

Je me souviens du moment exact où j'ai eu ma première définition personnelle du mot. C'était à propos du Velvet, l'action se situe en 1980. Autant dire que ça faisait un siècle de quatre ans que je connaissais le groupe et que je l'écoutais en toute innocence : je ne savais pas que c'était BRANCHÉ.

Les premiers autres mecs rencontrés et écoutant le Velvet possédaient aussi les disques de la clique du CBGB, ce qui n'était absolument pas mon cas, trouvant béatement mon compte chez les Anglais. Et voilà comment j'ai perdu ma virginité : j'écoute le Velvet avec ces mecs (discothèque parfaite, lectures parfaites, films parfaits, fringues parfaites, branchés parfaits, autrement dit PARFAITEMENT chiants), et ils me disent que ce qui est à remarquer avec le Velvet, c'est qu'à l'époque où ils jouaient ("performaient", pour le coup), personne n'en avait rien à secouer, chose représentée dans ces enregistrements où on entend aussi bien le Velvet que les bruits de fourchettes du public en train de se baffrer et de blablater sans savoir qu'un groupe absolument génial est sous leurs yeux. Dépucelage brutal, je ne savais pas, je ne pouvais pas imaginer qu'on soit indifférent au Velvet. J'en déduisais instinctivement que c'était là le "Underground" de leur nom. Le deuxième dépucelage eut lieu plus récemment à la lecture de "Please Kill Me", les trucs arty-scato ne m'ont plus permis d'écouter le groupe de la même manière. Bref. Alors, le mot "underground", est-il apparu dans notre dico national avec le Velvet ou bien y aurait-il aussi un soupçon des significations "clandestin", "secrètement" ? Et là, je pense immédiatement aux bars. "Production artistique qui se situe en dehors des circuits traditionnels". Je respire : ça, je connais, je maîtrise, je pratique, j'adhère, je revendique. Paris Bar Rock, c'était ça. Plus près de nous et plus récemment, Métal Armor, c'est ça. L'Odyssée (Saint-Renan), c'est ça. Le Bastringue (fermé) à Quimper, c'est ça. (Pardon pour les oublis). Tous les pauvres mecs, les pauvres bistrotiers qui essaient de répondre aux pauvres besoins des pauvres rockeurs, c'est ça.

Ces gens, qui se font chier à passer des groupes bons et inconnus malgré le manque de fric, malgré les voisins, malgré les flics à la recherche du verre de trop, et aussi, et ça c'est plus grave, à cause du manque de monde, c'est ça : Underground.

Mais voilà, le jour où il y aura du monde, est-ce que l'innocence, valeur certaine du mot underground, sera toujours là ? Est-ce qu'il y aura du monde (forcément, c'est à souhaiter) parce que les gens seront convertis par passion ou parce que des branchouilles chiantes auront décrété que c'est là qu'il faut être ?

Haha ! Bonne question. En attendant, allons tous dans les rades, voir de bons groupes. Restons innocents, l'Underground, c'est nous !

CAT. THE CAT

LA PISTE AGRICOLE

Underground... Sous terre... C'est là qu'on finit tous il paraît. On démarre sur terre en tout cas. Dans mon cas je devrais plutôt dire dans la terre, et les deux pieds dedans en plus. A la campagne quoi ! Ca ne prédestine pas forcément à une vie exaltante, pleine de bruit et de fureur. Et pourtant...

C'est dans cet environnement que l'ennui a forgé mon côté indépendant, solitaire, un peu rêveur. Je n'étais pas malheureux, mais il me manquait quelque chose. Un truc qui me passionne, qui pourrait changer ma vie.

En attendant, à l'adolescence, j'ai fait comme mes frangins avant moi, ce que j'appelle les "pistes agricoles". Les virées avec les potes sur nos "103 Peuj", le pack de 24 bien calé contre le réservoir. Les frites dégueulasses de Milo devant le Saturne. Le triangle de la Kro à Plabennec (c'est sûr que ça a moins de gueule que le triangle d'or). La Valstar. Les bagarres entre clochers à la Tocade. La Jenlain. La guerre de Plogoff. Les ruzboutous (affreux ! j'ai envie de gerber rien qu'en y repensant). Les branlées sur le parking du Pacific à Plouescat (qu'est-ce qu'on a pris !). Les premiers joints de libanais rouge sur le port de l'Aber Wrac'h. Les acides au Festival Elixir. Les courses effrénées sur la plage du Vougot pour échapper à la sécu du Fanal. Le double zéro. Les pin's de Trust, Téléphone, Motörhead, AC/DC. L'afghan. Renaud en concert plein air j'sais plus où (j'étais trop bourré). La beuh.

Définitivement l'esprit de bande ne me convenait pas, et il manquait toujours quelque chose.

L'école aussi m'ennuyait mais comme je ne voulais pas finir apprenti à 16 ans comme mes frangins, je m'accrochais. Je me sentais un peu décalé dans ce grand lycée catholique. Tout le monde était un peu trop sage à mon goût. Bien élevés et propres sur eux.

Au passage en seconde il a bien fallu envisager l'avenir. Quel avenir ? Il fallait choisir une branche. Moi ma branche, c'était la riboule dans tous les ribins du Léon. J'ai laissé mon conseiller d'orientation décider à ma place. "Qu'est-ce qu'on va faire de vous mon jeune ami ? Le mieux pour vous serait d'aller élever des moutons dans le Larzac. Allez, je vous mets à la poubelle avec les autres : BAC commercial G3". Texto.

C'est sûr qu'après ça, question motivation, fallait pas trop m'en demander.

L'avantage en seconde, c'est qu'on était passé dans la cour des grands. On pouvait fumer. Les filles devenaient intéressantes (un peu trop même, ça m'a fait redoubler). Je n'avais toujours pas l'esprit de bande et je fumais souvent ma clope assis dans un coin.

C'est là que j'ai rencontré mon pote. Il n'était pas comme les autres. Il avait une passion : le Rock'n'roll. Il n'avait pas le droit de sortir, et tout son argent de poche passait dans les disques. Il en avait plein ! Il écoutait vraiment des trucs pas communs, des histoires de losers, des trucs d'énervés de la vie, du qui envoyait le bois avec trois accords et en 2mn30 maxi. Rien à voir avec la soupe que les ondes nous servaient à l'époque, et qu'il méprisait par-dessus tout. Il m'expliquait comment un mouvement était né en Angleterre qui prônait l'anarchie et refusait le système. Je découvrais aussi que l'Amérique n'était pas que le pays du Hard FM, et que même en France, on pouvait écouter autre chose que Téléphone et Trust si on voulait bien ouvrir ses esgourdes. Son univers m'impressionnait. Pour lui c'était toute sa vie, sa branche quoi. De son côté, je crois qu'il aimait en moi cet esprit rebelle. Le récit de mes "exploits" du week-end lui donnait un peu l'impression de vivre sa passion par procuration (il s'est rattrapé depuis).

Un jour il m'a amené une K7 : Face A, les Sex Pistols, Face B, Les Clash... La claque !

Je n'ai plus jamais vu le monde de la même manière après ça. Je me la passais en boucle. Je me suis mis à acheter des disques moi aussi, et j'ai balancé mon 103 Peuj dans un talus. Pour la première fois, je voulais faire partie d'une bande, celle des rockers et des losers de tout poil. J'avais enfin découvert ce qui me manquait, j'étais arrivé "sous terre", l'underground...

KalimerO

VIVONS UNDERGROUND !

Il n'est pas innocent qu'en anglais, "to go underground" signifie : passer dans la clandestinité...

Et dans cette société de plus en plus "big brotherisée", le fourgon reste un des derniers espaces de liberté ! Tu y vis, tu y dors, tu bouges quand tu veux, tu dois des comptes à (presque) personne. Tu deviens SDF, t'as donc moins d'impôts à payer, et en l'aménageant un minimum, tu peux te faire ton p'tit chez toi, avec salon (pour recevoir), transformable en chambre à coucher (pour recevoir et pour donner !), coin cuisine, tout ça même dans les plus petits fourgons (qui ont en plus l'avantage de passer sous les barrières... anti-fourgon !). Il manquera juste la douche, mais elle est toujours possible, dans les aires de camping-cars, les ports ou les bains douches municipaux qui subsistent encore.

LE BONHEUR EST DANS LE FOURGON,
POUR VIVRE LIBRES, VIVONS UNDERGROUND !

VELUX INTERIOR



écrit en écoutant à fond
"Underground" d'Angel City
"leaving no trace
go to a place
where I can never be found
I'm going down to the underground"



LA WIN OU LA LOOSE

Les Brestois, des winners ?

Connaissez-vous la petite histoire d'une équipe de technoïdes brestois qui décidèrent d'aller poser du son sur un teknival près d'un village dans la contrée dite Le Faouët, bref tout commence par les préparatifs dignes d'une expédition pour une mission free party, on joue à l'extérieur donc sans filet et on a l'état qui n'est que à moitié d'accord avec le bordel ambiant. Décollage vendredi soir l'équipe est dans les full straps prête à faire des étincelles au milieu des autres sons qui vont poser. L'expé est composée de deux camions dont un avec remorque gavés de son, de lits, déco et de quoi nourrir et abreuver les cousins qui vont apprécier notre feeling. Brest Faouët bonne route aucun problème tout va bien ambiance fun jusqu'à la place du bourg où... nous nous retrouvons au milieu d'une demi ambiance de guerre des "Bleus" partout des technoïdes qui courent dans tous les sens personne ne comprend que dalle y paraît que y a eu des heurts dont certains violents légende ou pas un gars se serait fait exploser la main avec une grenade lacrymo bref c'est la joie on descend de notre perchoir : deux options un on fait demi tour on rentre à la case et on se dit "merde fait chier" ou deuxième option on s'assoit on réfléchit et on voit si l'on trouve une solution qui nous permettrait d'accéder à la

teuf et après on avise. Conseil de guerre style indiens un gros calumet et puis plusieurs faut pas trop déconner y a un enjeu matos et personnel. Deux heures de conseil et décision est prise de se la jouer style lever du jour on envoie un éclaireur et si c'est well on passe tout schuss avec les cametards, l'heure venue c'est go et là signe du destin o milieu du champ de bataille o abords du teknival pas une âme "Bleue" à l'horizon zi va c'est go on entre, là tout le monde se demande comment on a fait tous les sons se sont fait b... On est les seuls pas forcément meilleure position on est dans la gueule du loup et on peut compter ses dents mais maintenant que l'on est là on va faire ce pourquoi l'on est venu. Installation du zaffaire et on attend la nuit pour y aller. Houuuou c'est la dawa tout baigne le son est cool toute l'équipe est en l'air le public aussi les "Bleus" ont l'air de laisser faire on règle les comptes à la sortie... Ce qui est devenu une certitude pour nous faudra encore jouer les sioux si on veut sortir et rentrer à la city sans problème mais c'est sûr les "Bleus" savent qui fout le son ce soir donc décision est prise de jouer jusque quatre trente et on remballé le tout quand le jour se lève rien ne sonne plus et les cametards sont prêts. Le matin est là les "Bleus" font leur travail et cherchent à repérer de visu les vilains qui ont bravé les interdictions cette nuit mais nada dé nada que du peuple fatigué qui prend son ti dej peinard décuiter avant de prendre la route pour nous onze on décide c'est

l'heure pour nous de jouer la deuxième phase de notre plan on fait partir une voiture pour voir un camion ou plutôt les pèlerins et le camion serviront de leurre pour pouvoir faire échapper le deuxième et disculper du coup le premier si l'opération se passe comme prévu tout baigne on est ce soir tous à la maison avec une belle histoire sinon... On préfère ne pas y penser. Voilà on est lancé la caisse nous annonce que du côté des "Bleus" tout est en place on y va je suis dans le premier camion et effectivement si la "Guardia Civil" ne nous arrête pas je me fais moine sur le champ et ce qui devait arriver on se fait arrêter les gars vraiment pas très "propre" et dans le camion y a essence, groupe électrogène, platines, bacs de disques, bière, judafruit, etc... Mais pas rien en système de son dans nos poches rien du tout ; farcis mais open le chauffeur sobre... Et o moment où ils nous taxent nos papiers d'identité on voit passer devant nos yeux et les leurs passer le deuxième camion avec tout le système son et filer tranquillement vers la city une joie immense mais contenue nous a tous traversé deux minutes plus tard contrôle fini rentrez chez vous qu'ils nous ont dit mais c'est avec un smile jusqu'aux oreilles que l'on a repris la route. Un seul son sur trente-six me semble-t-il a réussi "ce petit tour de passe-passe". Voilà une type histoire des Brestois technoïdes.

LE SCRIBE



Sortir de l'ordinaire. Et causer, rencontrer des gens. Des jeunes et des anciens. Des meufs surtout.

Quand je suis arrivé ici, ça m'a frappé, cet attachement à la jeunesse, un truc profond. Un de ceux qui font toute une vie, un qu'on renie pas. J'avais jamais vu autant de mecs de cinquante ans en blousons de jean. Avec des boucles d'oreille et les cheveux longs, des tatouages au coin des yeux et sur les bras, pas n'importe quoi : les trois points, le fer à cheval, la tombe d'Eddie Cochran et celle de Gene Vincent. J'avais jamais vu autant de gaziers de cet âge-là en perfectos à franges, et ça n'a pas changé, seulement maintenant je les connais mieux. À l'époque je les regardais sans rien dire. Leurs blousons je les trouvais moches, cheap à mort, pourtant ils n'avaient pas l'air déguisé, c'était du sérieux. Du costaud, ces gars-là connaissaient la vie. Certains y ont laissé leur peau, je les ai vus maigrir, grossir, glisser. Est-ce mal de penser à eux, ces pauvres couillons morts seuls ou tombés mabouls parce qu'à un moment, ils ont chevauché le Dragon et traîné du côté sauvage ? Qu'ils ont cru en l'Étoile Sombre ?

Époque lointaine. Où les groupes de rock n'étaient pas ces portemanteaux qui singent les Stones pour vendre des baskets, des t-shirts, des pantalons. Des clés USB. Ne parlons même pas de disques, et oublions les concerts. Cette année, Converse sort des baskets Kurt Cobain, message retenu : "Punk Rock Means Freedom". Pendant ce temps, le poète démagog Abd El Malik est fait chevalier des Arts et Lettres. Underground is dead. Putain qui tapine, label frelaté ("vintage", coco !), tripotage triste, vieux recyclé, pourri. Tout le monde sur le pont avec les mêmes fringues, les mêmes disques, les discours appris comme à la messe à la Fnac, dans les Inrocks ou dans Télérama ou n'importe quelle merde alimentée par des attachés de presse anxieux qui ânonnent des chansons tristes. Star AKKK ! Nouvelle SStar ! TeKKKtoniKKK ! La revanche des SStylistes et des KKKoiffeurs ! Hey mec, c'est chaud pour tes fesses ! Hey mec, est-ce que tu vas encore y arriver, composer, gratter, vendre ! Et le temps passe sans que rien n'arrive. Mais je te vois secouer la tête, tu n'as pas l'air content. Tu trouves que j'exagère. Tu penses que je suis un nigaud, un vieux con qui devient méchant. Oui, mais pense un peu à ça, mec, moi je vends rien ! J'ai rien à vendre ! C'est la différence entre toi et moi, et c'est la seule chose qui a de l'importance si tu y réfléchis bien, la seule qui a un peu de sens, et la seule à laquelle tu dois penser, si tu es encore capable de ça. Écoute-moi bien : le seul endroit où underground signifie encore quelque chose à la rigueur, c'est ma cave où patrouillent la nuit et le jour des rats épais et lestes comme des lapins, dont les petits yeux perçants trouent l'obscurité comme des crayons laser. Ça et les bars clandestins qui vont ouvrir et pulluler dans la France à NiKKKolaSS, dans des apparts enfumés et remplis de guitares, de filles aux yeux qui brillent, de drogues dangereuses et de bouteilles pleines. Les bars fumeurs : l'avenir de l'underground !

STOURM

Photo : JACQUES BALCON (*Rock sur la Blanche - 1987*)

UNDERGROUND IS DEAD

En plus d'être une arnaque totale, l'underground est une notion ennuyeuse et un concept périmé. Comment pourrait-il en être autrement quand tous les journaux paraissent le même jour, quand n'importe quel clampin se retrouve en deux clics sur le net, copain avec Kurt Cobain ou Serge Gainsbourg ?

C'est comme ça, et il faudrait être très con pour ignorer que ce serpent de mer n'arrive plus qu'à emballer des coffrets, vendre des badges et des t-shirts à des très jeunes gens ou à des vieux garçons très nostalgiques et très très fatigués. L'underground n'emmerde plus personne c'est

tout, il n'implique plus qu'on s'implique, corps et âme, à se fabriquer son histoire, avec perte et fracas, dans le tumulte et la provoc et la haine des autorités, des patrons, des parents et puis l'underground n'est plus gratuit, merde alors, si ça c'est pas un signe ! Est-ce mal de penser à ce temps où des gens échangeaient des signes ? Sans travailler, sans argent, sans rire, rien d'autre que la Foi. Sticky Fingers, Blank Generation sous le bras, un air de dur de dur fabriqué avec tout ce qu'on trouve sous la main, tout, n'importe quoi, t-shirts découpés maison, costumes à papa, un look de récup' qui devient vite connivence quand il y en a que deux comme toi à traîner dans ta ville, traité de pédale pour tes yeux maquillés, pourchassé pour tes fringues de fille ou ta tête de putois famélique attifé comme un as de pique aux cheveux bleu métallisé (oui, j'ai été comme ça). Pas d'émissions de rock à la télé, pas de télé, peu de journaux, très peu la radio, juste un ou deux magasins de disques, des bars où on peut voir des concerts.



VIVRE LA RUE

Vingt ans ! Vivre la Rue a vingt ans ! Tudieu, ça commence à remonter ! Ca rajeunit pas cette histoire, car il y a deux décennies, j'y étais !

Oh pas comme adhérent, du moins pas tout de suite, mais comme simple spectateur, ça oui, rue Sébastopol, au "Renc'art". En 1989, l'asso squattait un ancien entrepôt, en plein centre-ville. Bâti sur une venelle, le hangar comportait quelques petites maisons anciennes qui donnaient à l'ensemble un parfum de village rock'n'roll avec concerts, expos et bar plus ou moins clandestin. Mimi accueillait ceux qui voulaient bien lui donner un coup de main pour organiser des événements, des "fêtes" comme elle disait. Mais ça n'a pas duré. Après un ultime concert des VRP, les promoteurs ont rasé le quartier. Avec la rue Saint-Marc en contrebas, tout un pan du Brest nocturne est parti en poussière en un rien de temps.

Mimi a insisté pour être relogée rue Saint-Malo à Recouvrance. Cette rue ressemblait alors à une zone sinistrée. Tous les habitants étaient partis. L'impasse tombait en ruine mais avait encore de beaux restes, ses murs chargés

d'histoire. Les travaux commencèrent sur le vif. Réhabilitation partielle de cinq maisons (électricité, parfois l'eau), dégagement des gravats (plusieurs tonnes), ouverture du Haut Du Pavé situé rue Carpon, un

vieux bar inutilisé qui servait de point de ralliement et où des concerts étaient organisés chaque dimanche (déjà). La vie reprenait son cours dans ce lieu délaissé.

Pourtant, dès son installation, Vivre La Rue suscita la haine de certains voisins. Pourquoi ? A cause de la musique et des looks plus ou moins destroy que beaucoup de sympathisants affichaient. A cause de la bêtise surtout. Il se disait que la rue était devenue un repaire de dealers et de prostituées. Très vite, la mairie s'est mise de la partie. Pour ne pas être délogé, il a fallu s'accrocher, faire des contre-pétitions, et même se présenter aux cantonales en 92 ! Mimi en "Miss Bagheera", moulant léopard avec la prison de Pontaniou en arrière-fond, pour sûr, les affiches avaient de la gueule ! Et puis ce concert de soutien au Parc des Expos avec les Locataires, Powertrip, Jacques Le Guellec, Bruno Nevez et plein d'autres, tous motivés pour aider Mimi à résister, car il n'était question que de cela. Résister.

Mimi aurait bien voulu que toutes les maisons soient retapées, que des artistes s'y installent et que la rue palpité comme à l'origine. Au lieu de cela, deux bâtisses furent incendiées, une autre rasée. D'autres encore se sont effondrées

suite à des travaux salement menés. Imaginez je ne sais quel imbécile de la mairie ayant l'idée de décrépir les maisons sans refaire les joints derrière ! Quand l'ancienne gendarmerie s'est écroulée entraînant deux autres bâtisses avec elle, ça m'a déchiré le cœur... Le sort s'acharnait. Plus d'un aurait baissé les bras. Pas Mimi.

Aujourd'hui, la vieille ruelle est toujours debout, blessée mais en vie, son âme intacte. Elle vit au rythme des Beaux Dimanches, rendez-vous culturel brestois devenu incontournable. Et toujours complètement alternatif. Les mêmes courent entre vos pattes, des chiens aussi, ça boit des coups dans une ambiance bon enfant où tout le monde est heureux de se retrouver pour mater un concert, du théâtre, des jongleurs, des fanfares... Et tout cela sans quasiment aucune subvention !! Alors, plus que jamais, rendez-vous aux Beaux Dimanches et du 1er au 5 juillet 2009 rue Saint-Malo pour fêter les vingt ans de Vivre La Rue. Chapeau bas et haut les cœurs !

CHRIS SPEEDE



**ELECTIONS CANTONALES
22 MARS 1992**

**mireille
cann**

Chiclé!



LE TROU

Pour moi, l'histoire a commencé en 1990. Je venais d'emménager en plein Recou, carrefour rues Bordel et d'Armorique, voisin de chez Cricri, de la Rouille et de l'Arsène (pour les connaisseurs). En allant découvrir les autres bons coins du quartier, je suis tombé (par hasard) sous le charme de cette rue hors du temps, puis de cette assoce qui voulait que tout soit fête, que les pierres chantent en chœur... Au fil du temps, j'en devins secrétaire, et de tous les nombreux combats de l'époque, contre le temps, la connerie humaine, l'incompréhension des gouvernants...

L'un de ces combats fut la défense du Trou, plus vieux bar de Brest à l'époque, et cher à quelques ouvriers de l'Arsenal. Abandonné après le départ en retraite de la patronne, il était squatté par Tom, artiste marionnettiste. Hélas, la mairie (Pierre Maille à l'époque), qui ne voyait pas d'un très bon œil Vivre La Rue, allait mettre les grands moyens pour régler le problème : à 6H30, un car de CRS (tout un car !) nous sautait dessus pour nous éjecter de la place. Je fus le dernier être humain dans ce lieu, les "compagnons républicains" devant se mettre à quatre pour me faire effectuer un petit vol plané qui me vit atterrir le cul dans une flaque d'eau. Une heure et quelques plus tard, un camion-grue venait déposer un bulldozer dans le trou... "Après la disparition du Trou, il ne reste plus qu'un grand vide" allait titrer le Télégramme du 3 décembre 1992, parlant aussi d'une "histoire un peu moche".

La plaque émaillée est le dernier souvenir qui m'en reste. Heureusement, j'en garde de meilleurs, nombreux et émouvants... Alors pour tout ça, merci Vivre La Rue, longue vie et bon anniversaire !

FRANCO



TRIP A LA MODE DE BRETAGNE

Paru dans le supplément d'Actuel N° 29 "UNDERGROUND OU VAS TU ?" en mars 1973.

S'il vous prend un jour l'envie de voir de vos yeux où finit la vieille terre et que, tout naturellement, vous décidez d'aller traîner vos grolles à la Pointe du Raz dans le Finistère, passez donc par Brest. Il y a un trip breton, je l'ai rencontré.

Donc, vous débarquez à Brest. Trempé, transi, vous êtes affamé et ne savez où coucher. Il y a bien quelques troquets où l'on peut bouffer pour six ou sept francs, et une demi-douzaine de blocs de béton baptisés "Maison des Jeunes", dans les terrains vagues. Le port aussi. Où l'on peut se faire embaucher pour dix sacs par jour. Avec un peu de chance, vous pouvez même assister à une manif gauchiste (une cinquantaine de mecs en moyenne) ou bretonne (quelques centaines) dans les rues vides. Mais une indicible envie de vous flinguer vous prendra vite à la gorge. A ce moment-là, rappelez-vous cette adresse, 124 rue du Guelmeur à Brest et sortez vos fleurs, ici est né Merlin Arc-en-Ciel. Un collectif de communication en quelque sorte. Entrez. D'abord... tout d'abord, vous pouvez bouffer (pour cinq francs environ) macrobiotique ou agro-biologique (ça reste à décider). De menu, point. Pas plus que quand vous alliez manger chez des copains. Des produits "naturels", rapportés de fermes amies par les membres d'une coopérative d'achat, tapie dans les sous-sols de la maison. Si vos pulsions créatrices vous démangent, un atelier est à votre disposition avec, bientôt, un métier à tisser. Poussez une porte encore, et vous tombez sur une cathédrale : 200 places. Il est question d'y égayer de gros cubes en bois et de tous les peindre en blanc. Light show, concerts et festivités diverses y prendront toute leur saveur. Pour peu que vous débarquiez un mercredi après-midi, vous risquez fort de déranger une effervescence enfantine, et de recevoir de la gouache ou des accords de binou dans la poire. Les gosses du quartier sont bienvenus. Ainsi que tous les vieux. La maison abritait jadis un club de pétanque dont les anciens se souviennent, la gorge serrée. Depuis que "Merlin" est en chantier, ils sont nombreux à roder autour. Viendront, viendront pas ? Si les cheveux longs et la pop ne leur font plus peur, la langue bretonne est encore le meilleur moyen de faire ami-ami avec eux... Hélas, les Merlinois la parlent très mal (mais ils sont prêts à accueillir une école de breton).

Idéal le pied breton, non ?

Pas si simple. Re commençons : il était une fois une bande de freaks, un ancien marin, un comptable, une dizaine d'étudiants, autant d'ouvriers, qui décidèrent de se brancher à mort sur la nouvelle culture. Le bruit courut dans la zone. On rappliqua aussitôt de partout. Y en avait marre de parler de révolution dans le vide. Un seul ciment faisait l'unanimité : changer de bain. Changer de musique. La vie. Mais personne, bien sûr, n'avait le premier kopeck.

Alors fusèrent les premiers concerts. Tribu, Zig Zag and C° acceptèrent de jouer pour rien, ou pour pas grand-chose : un cadeau de quelques centaines de francs qui fit sortir le projet des limbes. L'affluence des moineaux des zones redoubla, chaleureuse mais bigrement passive. Et quand, au début de l'automne commencèrent les gros travaux, les moineaux s'endormirent sur place. Et les Merlinois se grattèrent longuement le crâne : ils ne se sentaient pas la force de lancer une vraie commune de soixante personnes et plus. Pas l'envie non plus. Ils ne voulaient pas se cristalliser dans un pied trop rigide. Car Merlin cherche en fait davantage à être une grosse baraque d'accueil qu'une commune. Et les leaders, les gourous actuels, voudraient pouvoir un jour reprendre la route, sans qu'il y ait de casse.

Alors où vivent-ils ces mecs ? Dans trois ou quatre petites communautés, implantées dans la campagne proche de Brest. Je dis bien "les mecs" car les nanas sont encore plutôt rares, ce n'est pas la moindre des vicissitudes merlinoises. Et les visiteuses ont parfois ressenti une ambiance un peu trop "mâle". Misère lucide et ... passagère ? Communautés provisoirement mâles donc, définitivement rurales sans être agricoles. L'une d'elles se consacre au

light. Une autre à la vidéo et au cinéma. La plupart des Merlinois bossent actuellement à l'extérieur, pour s'acheter du matériel. Il y en a même une trentaine qu'on a accepté d'embaucher dans la même boîte. Boîte d'engrais chimique ! (Et oui ! Mais pour sept francs de l'heure). Pas de gros problème financier : le loyer de "Merlin" n'est pas plus élevé qu'un petit appartement parisien. Rose, l'avenir est donc rose et bleu ?

Les Merlinois se grattent toujours la tête, ils ont dû vider quelques moineaux. La communication en a pris un coup. Impossible d'assembler ces volatiles entre eux, alors ils errent... C'est le gros point noir qui ternit les regards incandescents. Comment communiquer à l'intérieur de la nébuleuse qu'ils ont mise sur pied ? Et avec l'extérieur ? Comment organiser des tournées de musique avec d'autres communes ? Où sont ces autres ? Allo ? Hey !!

PATRICE BEN AARSIL



DU WOOD BAR A TERRE VIVANTE

Brest. Février 1972. Chez Madame Jacq au Wood Bar, Vanilla Fudge sur la platine. Il pleut. Gus a chopé la crève en allant à Rennes. Le peigne dans la poche arrière du jean, il se recoiffe majestueusement les cheveux et ça lui dégouline dans le cou. " Pour me soigner, Madame Jack, donnez-moi un café cognac et remettez une tournée ! " Chong gratte sa grosse touffe de cheveux roux. J'attends Nono et les frères Le Noël d'Issy-les-Moulineaux. C'est le jour de mes 21 ans, enfin la liberté.

J'ai pris mon sac pour aller m'installer chez des amis à 15 km de Brest dans un gîte au Douvez. Ca faisait trois ans que je me baladais à droite à gauche, l'été en stop, en attendant la majorité. Amsterdam, Bad Sooden-Allendorf, Draguignan... On n'avait aucune envie de bosser sur les docks ou à l'arsenal. On avait qu'une idée en tête : écouter Pink Floyd, les oiseaux, planer en toute sérénité. Le Douvez est un super endroit pour vivre en communauté. Sur la plage dormait une épave entièrement découverte à marée basse où le soir, sous la pleine lune, la fumée du shilom dessinait des formes sublimes. Ca nous rappelait les tableaux de Dali. Par tous les temps, on se baladait le long de la côte, face au pont de Plougastel. Sous mescaline, les arbres prenaient visage humain et la pluie faisait tomber des milliers de gouttes d'arc-en-ciel. En allant visiter les tonnelles des maisons désertées la semaine, on trouvait des journaux dont le moindre article nous faisait pleurer de rire ! On se prenait pour des balèzes, on avait de l'instruction, on n'avait pas connu la guerre. On se sentait vraiment différents.

Un peu plus tard, on s'est retrouvés dans un manoir de Locmaria-Plouzané. La mer était loin mais la forêt et les champs arrivaient jusqu'à nous. Et puis on voyait Brest par temps clair. Au lever du soleil, on allait chercher le trésor au pied de l'arc-en-ciel avec les gars de " Merlin ", enveloppés dans des couvertures (comme



des Indiens), sous acide (comme les crouillous qu'on était !). Les propriétaires, installés de l'autre côté de la route, nous voyaient plutôt comme des romanos. Avec Steven, mon pote de Southampton, on parlait de partir en Inde. Lorsque les Parisiens de Terre Vivante débarquaient en estafette avec leurs instruments et leur light show bricolé, le soir, ça boeufait dur dans le salon. On se faisait des concerts à domicile, très West Coast music ! J'ai pris les manettes de leur light show. Un projecteur derrière des plaques de verre retenant des sachets d'huile de couleur. Avec la chaleur, j'avais les doigts visqueux. Les couleurs sur le mur changeaient et bougeaient au rythme planant des guitares. Mais il fallut à nouveau partir. A Paris cette fois.

Nous rêvions tous d'un monde meilleur avec les cheveux longs, les ongles longs (mais pas les dents !), bagues, bracelets, colliers, toute la panoplie du parfait freak, Easy Rider dans la tête ! Ma grand-mère m'avait brodé une chemise taillée dans un bleu de travail de la marine avec une échancrure sur le devant, façon tunique indienne. Je l'ai paumée dans un appartement de Marais à Paris, un endroit libre pour les beatniks de passage où je ne suis resté que quelques jours. C'était la zone, je préférais encore dormir sur une banquette avec les chiens au Caméléon, une boutique de vêtements rue de Charonne dans le XIème tenue par Papy. Il n'avait pas de papillon tatoué sur la poitrine, mais déjà 35 ans, autant dire un ancêtre ! J'écoutais Zappa toute la nuit en fumant des shiloms. La rue de Charonne donne sur Bastille, on pouvait facilement aller à pied voir des concerts au Bataclan. Au lever du jour, je me baladais sur les quais en rêvant de Paris à Paris.

En contrepartie de mon logement de fortune, j'ai repeint la devanture de la boutique, dessinant un mage chauve qui sort de la montagne, moitié Mr Propre, moitié dragon. Très psychédélique. Ca jetais bien ! Les membres de Gong passaient souvent délirer avec les fringues... Mon frère aussi est passé un jour. Il sortait du boulot, cheveux courts et mallette de travail. C'est comme si un froid glacial avait envahi la boutique, tout le monde l'a pris pour un flic !

Le week-end, on ouvrait un stand dans l'allée des fringues aux Puces de Clignancourt. Hen-

drix m'inspirait pour illustrer les étiquettes des prix. Je me rappelle de Papy traitant ses affaires avec des Pakistanais retors, assis sur un pouf sans rien transiger, comme dans les récits d'Henry de Monfreid en mer Rouge. Je quittais Steven à Paris, il allait chercher ses papiers en Angleterre avant notre départ pour l'Inde. Je ne l'ai plus revu. J'ai su plus tard qu'il était parti en Chine, peut-être y est-il encore ?

Je suis descendu avec les mecs de Terre Vivante faire la saison dans le sud. Une des nana de notre commune était la fille de la maire d'un petit village paumé dans la montagne, en face du mont Ventoux. On s'est installé là. La seule activité économique du bled était une auberge ouverte l'été dans laquelle on bossait tous. Le reste du temps, on travaillait comme ouvriers agricoles ou alors on vendait des fringues et du patchouli sur les marchés. Plein de mecs passaient nous voir. Ca jouait fort, musique à fond. Mais l'ambiance était lourde. Chris, le guitariste-chanteur du groupe, faisait office de gourou. C'était le fils d'un colonel de gendarmerie, ça a dû influencer son comportement je suppose. Tout le monde le suivait, sans piper mot. Ca glandait sec dans l'ensemble, je commençais vraiment à me demander ce que je foutais là.

La maire du village avait des dettes. Elle est partie au Maroc chercher du haschisch. Elle a ramené vingt kilos planqués dans les marchepieds de sa 204. Sa fille a dû manquer de discrétion, elle s'est fait choper à Grenoble et les flics ont rappliqué. J'ai été prévenu juste à temps pour aller enterrer la bonne douzaine de kilos qui nous restait. Ils n'ont rien trouvé mais nous ont tous embarqués. " Vous offrez un Ricard, nous un shilom, quelle différence ? " Evidemment, il y a une différence. J'ai pris six mois avec sursis juste parce que je fumais et que je faisais fumer les autres ! Après deux années de vie communautaire dans la peau du parfait hippie, je suis rentré à Brest au printemps 74. Ma vie de freak était bel et bien finie, enterrée dans la montagne avec les douze kilos de marocain dont il ne doit rien rester aujourd'hui...

Retour à la case départ, chez le coiffeur. Punk avant l'heure ?

MESCAL



NICOLAS CRUEL NOUS ÉTIIONS DES HOMMES LIBRES !

J'ai rencontré Jean Moul pour la première fois lors de l'élaboration de "40 ans de rock à Brest". C'est grâce à lui que j'ai découvert l'histoire de Nicolas Cruel, l'un des tout meilleurs groupes que Brest ait compté. Homme de l'ombre, Jean Moul a cherché, pendant les deux années où il a officié comme manager, à faire de Félix Bagheera une figure essentielle du rock hexagonal... il a bien failli réussir.

Comment le groupe s'est-il formé ?

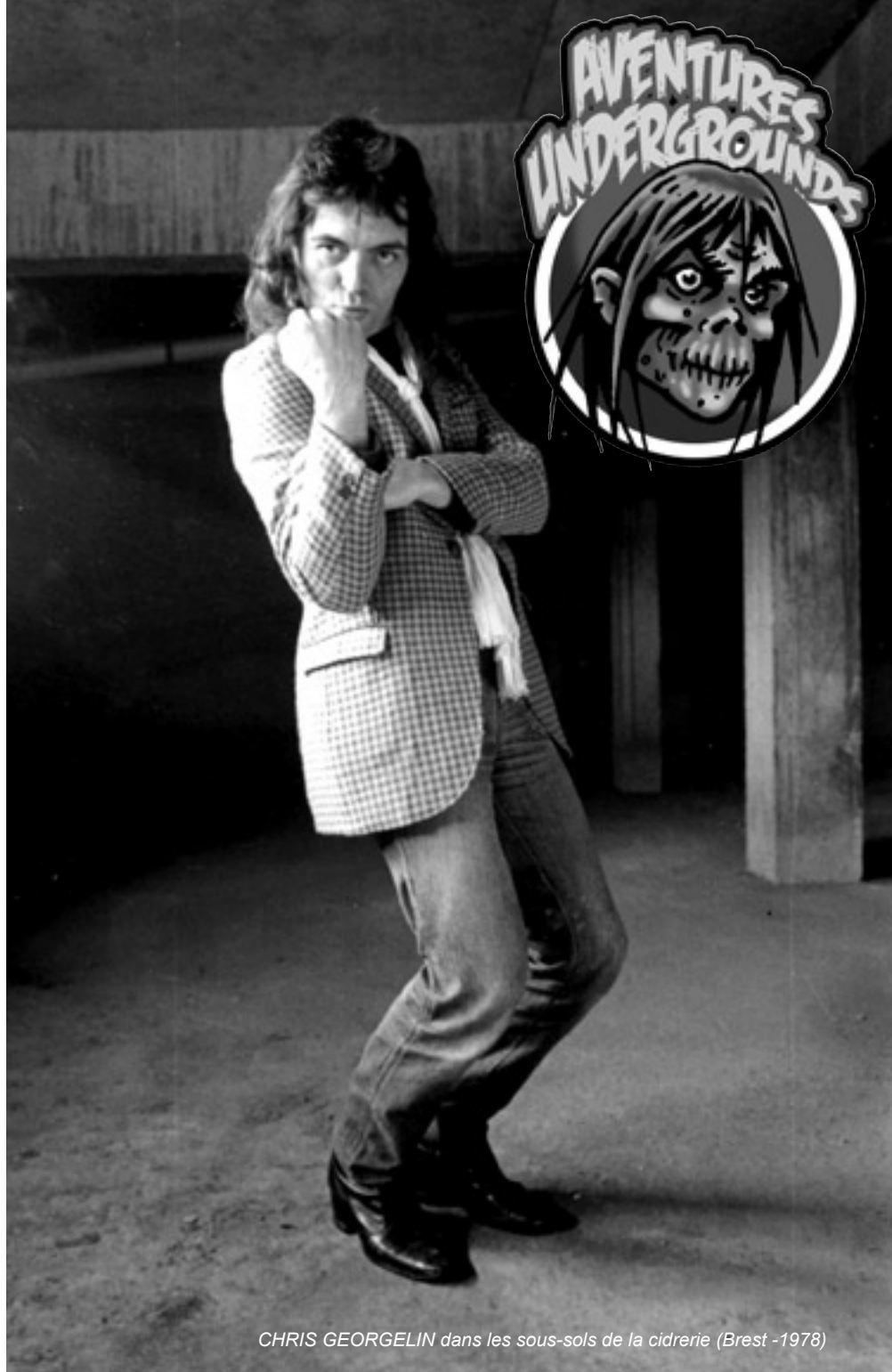
Jean Moul : J'ai commencé à bosser un peu avec Manu Lannhuel en 76. Il venait de sortir son album et j'essayais de le vendre à droite à gauche. Je n'avais rien de mieux à faire et ça me plaisait. Je suis allé jusqu'à Paris et Genève. A l'époque, je partageais une petite piaule avec Chris Georgelin à Kerhuon. On n'avait plus de couverture sociale, pas un rond en poche. C'était un peu Ringolevio pour bouffer ! Ti'Chris jouait dans Éléphant Rose et tournait surtout dans les cabarets. Tout le groupe chantait, il n'y avait pas de batteur. C'était très folk-rock, pas mal de reprises ... Je me suis dit qu'il y avait de telles qualités qu'il fallait absolument faire quelque chose d'original ! Mon but était de comprendre comment fonctionnait le système, le "show-bizz". Notre local à Logonna tournait à plein régime, ça répétait quasiment tous les jours ! La prise de risque était intéressante. S'il avait pu tenir, ce groupe aurait fait quelque chose de vachement bien.

D'où vient ce nom, Nicolas Cruel ?

Jean Moul : Mon chien s'appelait Nicolas, un épagneul breton. Il était tout le temps avec moi. On cherchait un nom pour le groupe. Mon pote Brélivet, le sculpteur, avait toujours des formules percutantes. Il avait pensé à "Chien Choc" pour la première partie des Damned. C'est sous ce nom, faute de mieux, qu'on a ouvert pour eux. Peu de temps après, j'ai laissé Nicolas au Faou chez François, le bassiste. Ses chiens avaient l'habitude de partir en meute se balader dans la campagne. Le soir, mon épagneul n'est pas rentré. Je me suis vachement inquiété. Pierre, le frangin de François, était très branché par tout ce qui était radiesthésie. Il m'a dit "Je pense que ton chien est mort mais je crois savoir où il est !". J'y suis allé et j'ai effectivement découvert mon chien qui flottait sous un nylon dans une piscine. Il avait dû plonger, il n'y avait pas assez d'eau pour qu'il puisse remonter. Il a dû nager toute la nuit. C'est atroce comme mort ! C'était la mascotte du groupe, on était tous affecté. On l'a enterré près du local de répé. On a pris Nicolas Cruel comme patronyme. Ça sonnait, on l'a gardé.

J'ai entendu dire que vous avez fait plusieurs premières parties de Téléphone ?

Jean Moul : Jusqu'ici, la plupart des groupes copiaient à partir de tel ou tel style. Il n'y avait aucune référence dans le rock français. Avec Nicolas Cruel, le potentiel était là, c'est pour ça que je me suis investi, j'ai pris mon rôle à



CHRIS GEORGELIN dans les sous-sols de la cidrerie (Brest -1978)

cœur ! J'ai monté un concert de Téléphone à l'Auditorium avec deux potes et placé le groupe en première partie. Leur premier disque venait de sortir. J'ai branché avec leur manager et je suis parti quelque temps à Paris. J'ai trouvé des plans comme ça. Du coup, Nicolas Cruel commençait à devenir pro grâce à Téléphone. Je n'arrêtais pas de bouger pour trouver des concerts. Pourtant, il suffisait que je parte quelques jours et en rentrant, j'étais VIRE ! Hahaha. Seulement, je revenais toujours avec des dates en poche. J'ai vu comment les mecs travaillaient Yffic et les autres au corps dans un coin de comptoir, le poison qui se distille : "Virez Jean Moul, il est nul !". Il fallait tout le temps que je rattrape le coup !

Tu avais le sentiment de pouvoir percer en national ?

Jean Moul : Le grand déclic ça a été un concert aux Ullis dans la banlieue sud de Paris, un

jour de tempête. Téléphone devait arriver plus tard parce qu'ils avaient déjà un concert dans l'après-midi. Ils tournaient à fond la caisse à cette période-là ! Sur place, il y avait un public rock tel qu'on se l'imagine ici, des durs de la banlieue, tous en cuir. Il pleuvait tellement ce jour-là qu'il y avait du jus sur scène. Les mecs d'EDF essayaient de bidouiller de tous les côtés mais rien à faire, la flotte rentrait plein pot. En montant sur scène, on prenait des beignes ! Seulement, il y avait 3000 mecs dans une espèce de terrain vague, dans la boue, bien énervés. Le concert était organisé par la municipalité. Paniqués, ils nous demandaient "Vous jouez ou pas ?", personne ne voulait y aller. Ça pouvait dégénérer rapidement, tout le monde flippait. Quand Téléphone est arrivé, ils ont dit : "C'est quoi le problème ? Un peu de jus sur scène... et alors ?". On avait l'air malin ... C'est ce jour-là que les musiciens de Nicolas Cruel se sont rendu compte de ce que c'était vraiment

qu'être un groupe de rock ! Finalement, tout le monde a joué. Mondino prenait plein de photos. Avec la condensation, Kolinka fumait derrière sa batterie. C'était un groupe d'enfer ce Téléphone là ! On n'avait aucune référence à Brest et notre observateur principal, c'était eux, pas le genre à rester dans les loges, ils venaient nous écouter à chaque fois !

Sacrée école ces concerts avec Téléphone...

Jean Moul : C'est sûr qu'il fallait avoir les nerfs solides ! A un concert à Massy, notre road est arrivé dans les loges avec un mec qu'il avait ramassé dans le public. On lui avait filé un coup de cutter, comme ça, pour rien. Il disait : "Je sens un truc dans mon dos !". Son cuir était découpé sur 30 ou 40 cm et ça pissait le sang. J'ai cru qu'Yffic allait tomber dans les pommes ! Il a fallu quelques verres de gnôle pour le remettre sur pied avant d'aller jouer. C'était vraiment un coin dur. Fallait pas être émotif ! J'ai vu des groupes se faire jeter dès le premier morceau. Tout le public gueulait "Téléphone ! Téléphone !". Ca a failli nous arriver une fois quand Ti'Chris a pété une corde dans le premier quart d'heure. Il y a eu un flottement et ça a commencé à gueuler. Yffic a rattrapé le coup. Il était capable de ça !

Vous n'avez pas joué très souvent à Brest finalement...

Jean Moul : Il n'y avait pas de salle et il faut bien admettre que se frotter à un public inconnu est beaucoup plus stimulant pour un groupe, bien plus formateur. Alors les distances ne nous faisaient pas peur. Et puis à Brest, la maréchaussée s'invitait souvent par surprise, à croire qu'ils avaient une dent. Une fois, on a fait un concert rue de Siam, organisé par les commerçants un samedi après-midi. On avait à peine commencé à jouer que les flics essayaient de tout stopper. On était dans notre bon droit avec l'accord de la municipalité. Je les ai empêchés de monter sur scène ! Arrêtez Yffic en plein show, c'était vraiment pas le truc que j'avais envie de faire d'autant que des concerts comme ça, on n'en avait pas des masses. J'avais les contrats, j'ai sorti mon diplôme des Beaux-Arts décerné par

le ministère de la Culture. On était dans l'art et pas seulement dans le commercial, il ne faut pas empêcher les gens de s'exprimer, patati, patata ! Il n'y avait rien de légal bien sûr, mais c'était mon baratin et ça marchait presque à tous les coups ! Après le concert, on est tous remonté à la Renaissance, un bar qui faisait office de quartier général. C'était plein à craquer. Les flics sont revenus et ça a été épique ! Ils ont embarqué le groupe pour je ne sais quelle raison. Ca râlait sérieux ! Un deuxième fourgon est arrivé avec deux motards. Les flics ont été obligés d'empêcher tous les clients du bar de monter dans les paniers à salade, d'un seul coup, tout le monde voulait en être et ça chantait l'internationale à tout rompre ! Le mot est passé dans les bars et ils étaient bien une cinquantaine à gueuler devant les grilles du commissariat une heure plus tard : "Libérez nos camarades ! Libérez nos camarades !" Hahaha. Les flics étaient verts ! Quand on est ressorti, on est tous allés à Recouvrance. On faisait sûrement pas mal de bruit dans la rue alors les flics se sont repointés !! Tout le monde est parti en courant se planquer dans un petit square mais c'était un cul-de-sac. Avec Ti'Chris, on s'est glissé sous une bagnole. De là, on entendait les autres se faire embarquer. On a attendu un bon moment avant de rouler sur le côté. Et vian, des phares s'allument, ils avaient laissé une voiture ! Incroyable ! Les cons ! On a détalé, Chris et moi pris dans le truc de la course-poursuite. On a réussi à les semer avant de remonter vers Saint-Martin. En arrivant en face de Colbert, au petit jour, on a vu les potes sortir du commissariat. Je revois Ti'Lou se prendre un coup de pied au cul "Allez, dégage p'tit con !". Pour eux on était des branleurs, on faisait vraiment chier !

Comment se fait-il que vous n'ayez sorti aucun disque, pas même un 45 tours !

Jean Moul : On ramait à mort, faire un disque coûtait une fortune, tout passait dans l'essence. Pour gagner des tunes et pouvoir partir en tournée, j'avais trouvé une série de dates dans les foyers de l'armée. Beaucoup de jeunes mecs venaient faire leur service ici. C'est sûr, les conditions étaient un peu particulières. On était tout le temps encadrés, il y avait un sergent de cha-

que côté de la scène. On a fait les commandos, la base aéronavale, l'Île Longue, etc... On faisait tous les plans possibles ! Dans ces concerts de l'armée, j'ai rencontré un drôle de personnage de vingt-deux ans qui avait toujours un garde du corps à ses côtés. Ca m'a intrigué. Il avait un putain de matos d'enregistrement, un mini truc qui devait valoir une fortune. Je n'avais jamais vu ça... Il nous aimait bien et venait souvent à nos concerts. J'ai fini par l'attirer dans le piège Mélo, les bars et tout le reste. Il m'a proposé de produire le groupe avec crédit illimité ! On devenait vraiment pro, c'était le bon moment. En le cuisinant, j'ai fini par savoir qu'il faisait partie des casinos de Deauville. Je suis allé voir Yffic, je tenais à ce qu'il sache. Je n'allais pas continuer à investir de ma personne s'il ne suivait pas. J'ai dû lui faire un peu peur...

Il a quitté le groupe à ce moment-là ?

Jean Moul : Quasiment, et dans des conditions irréelles ! On jouait à Toulouse. Pour commencer, le moteur de notre fourgon tombe en rade à Nantes. Je dégote un autre fourgon et on repart. Le concert se passe nickel. Le lendemain, on devait jouer au Rose Bonbon à Paris. J'avais de bons contacts. Ce n'était pas des concerts bien payés, mais si ça plaisait, ça permettait d'en trouver cinq ou six dans la foulée. Ca alimente si tu en fais tous les jours. Et paf, le deuxième fourgon claque à Limoges ! J'étais fou, le concert au Rose Bonbon était fichu ! J'ai dû monter jusqu'à Paris en stop pour redescendre avec un camion qu'un mec me prêtait. Quand je suis arrivé à Béthancourt, Yffic n'était plus là. Il nous avait laissé une lettre et était rentré sur Brest. On ne pouvait pas revenir directement, on avait tout le matos sur les bras et pas un rond pour mettre de l'essence dans le fourgon. Yffic a totalement merdé. C'est François qui a chanté, c'était la seule solution. Une fois à Brest, le groupe a engagé Nicolas Rastoul des Bannis. J'étais contre le principe de trouver un remplaçant à Yffic. Pour moi, Nicolas Cruel a cessé d'exister ce jour-là. Fin de l'histoire.

Propos recueillis par OLIVIER POLARD
Photos : MICHEL APIROU





POTEMKIN 73

Il y a quelques années encore, quand tu écoutais du garage punk chez toi, à la maison, c'était presque impossible de retrouver l'énergie directe et sauvage de la scène, à moins d'aller du côté de Rennes, ou dans le Morbihan chez quelques irréductibles. Pourtant un jour, au détour d'une excellente soirée à Bellevue, Espace Léo Ferré, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un groupe sorti de nulle part, d'apprécier leur prestation chaotique et énervée. Tout de suite j'ai adoré. Ces trois-là n'ont jamais donné des tonnes de concerts. Ils se font rares mais leur petite aventure dans les méandres du garage punk dure déjà depuis une dizaine d'années. Ils reviennent pour quelques concerts alors bon, vous savez ce qu'il vous reste à faire...

Salut les gars. Bon désolé, j'ai oublié de prendre les questions que j'avais préparées, est-ce que ça vous emmerde ?

Knut Mikawelski (guitare/chant) : Non, ça nous arrange, elles étaient à chier. De toute façon, mieux vaut une bonne discussion qu'une mauvaise interview.

On me demande de faire un papier sur vous pour un numéro de Mazout dédié à l'underground. Vous vous sentez concernés ?

Rotor Jambreks (batterie) : On a toujours eu l'ambition de percer, nous sommes un groupe mainstream. Être un groupe indépendant, cela ne veut rien dire pour nous.

K.M. : Potemkin 73, ce n'est pas un groupe, c'est une réaction !!

Réaction ? Réaction épidermique ou allergique ?

K.M. : Réaction allergique, oui. Réaction à un groupe qui s'appelait BORDEL.

R.J. : J'ai même été batteur de ce groupe le temps de cinq répétitions. Le précédent était mort. Ensuite, j'ai été remplacé par une lesbienne autrichienne !

Et quelles étaient les véritables raisons de cette "réaction" ?

K.M. : Ils se voulaient vulgaires alors que c'était quasiment des moines. Un truc super austère, ça rigolait pas. Du coup, avec Potemkin, on a voulu faire pire !

R.J. : D'où notre premier nom de groupe : "Les Pires Des Putes", mais cela n'a pas duré...

Potemkin 73, groupe monté sur une bonne blague ?

Tous ensemble : OUI !!!

R.J. : Ça fait dix ans qu'on vit sur une seule répétition, c'est quasiment un phénomène paranormal. Nous avons composé six, huit, je ne sais plus, dix morceaux en une après-midi, soit la totalité de notre répertoire !

Dee Dee Potemkine (basse) : C'est sans compter les reprises que nous jouons encore et toujours.

K.M. : On monte le groupe, et très rapidement on fume "Bordel" qui se sépare. Après, il a fallu trouver un nouveau challenge : on décide alors de fumer "Boda", le groupe punk hardcore brestois (c'est fait !) et tous les autres...

D.D.P. : Et maintenant que les Lost Disciples c'est fini, il reste qui heing ? Tommyknockers ça compte pas, c'est un groupe recomposé. Nous, on est 100% d'origine !

C'est bien de vouloir fumer des groupes brestois, mais bon, vous n'êtes même pas de Brest...

K.M. : (Sur un ton menaçant) Tu rigoles des genoux !!! Quand on a créé Potemkin 73, on vivait tous Rive Droite, entre Recou et les 4 Moul' !

Et ça vient d'où ce nom, Potemkin 73 ?

R.J. : Au premier véritable concert, on s'appelait déjà Potemkin 73, mais on ne sait pas pourquoi.

K.M. : 73, c'est l'année de naissance de ma sœur. Mais c'est aussi l'année de la mort de Salvatore Allende, c'est au choix.

D.D.P. : Façon, il fallait que ça sonne ruskoff, rien que pour pouvoir l'écrire en cyrillique. Et le cyrillique, c'est classe.

Votre premier concert ?

R.J. : Avec Nameless et un autre groupe de hardcore de Rouen à la MPT de Bellevue. Les hardcoreux brestois qui organisaient des concerts nous avaient débauchés à la fac pour jouer. Et le deuxième, toujours à Bellevue, avec Jerry Spider Gang et les Lost Disciples.

K.M. : C'est là que le gaullisme pour Potemkin commence...

C'est quoi ces références à De Gaulle ?

K.M. : Juste qu'on voulait chier sur les gauchistes, du coup nous sommes devenus gaullistes. Mais nous ne sommes pas de droite, rien à voir. Nous sommes au-dessus des partis politiques.

R.J. : Notre truc à nous, c'est la posture présidentielle !

En juin prochain, vous allez fêter vos dix ans d'existence. Alors, Potemkin 73, groupe increvable ?

K.M. : En fait, comme on n'a jamais vraiment existé, on peut pas mourir !

Vous en reprenez quoi de ces dix ans ?

K.M. : On a joué à Guingamp en janvier 2005. On était tellement à chier sur scène que le groupe a décidé de s'arrêter. En réalité, nous nous sommes séparés trois mois plus tard, après un concert au Vauban.

Et c'est ça que vous reprenez, la séparation ??

D.D.P. : Non, le truc c'est qu'on s'est reformé deux mois plus tard pour un concert mémorable devant le Réveil Matin à Landerneau (ndr : big up Pascal !)

Existe-t-il une trace discographique de Potemkin 73 ?

K.M. : Une démo, mais elle ne sort pas de chez moi et ça c'est underground !!!

On n'a pas parlé de votre musique. Potemkin, groupe garage punk ?

K.M. : Non, nous ne sommes pas un groupe de rock garage, nous faisons du rock étable. Nos premières répétitions, c'était dans une étable. On jouait dans une ancienne porcherie avec notre public, soit une grand-mère, deux chevaux et trois vaches.

Quid de votre répertoire musical ?

K.M. : Ça a évolué au cours des années. En 2005, on a donc dit stop, on arrête. Et si on a repris, c'est à cause de Fabien qui nous a dit : "Pourquoi faire de nouveaux morceaux ? Y'en a déjà plein de bien !". Et là, ce fut la révélation, le phœnix qui renaît de ses cendres !

R.J. : Donc depuis 2005, nous sommes un groupe de reprises, entre le punk rock et le baloché.

D.D.P. : On reprend les Beatles, les Who, Darned, les Ventures, Black Flag, Smokey Robinson et Link Wray bien sûr, à fond la caisse !!

K.M. : Et quand même quelques anciens titres de Potemkin 73, le noyau fort. Tu sais, ce groupe n'a jamais été une formule stable, mais à priori pas grand monde veut venir jouer avec nous.

Un mot pour la légende ?

K.M. : démerde-toi avec ça !! Et puis si des mecs veulent sortir un skeud de Potemkin 73, pas de problème. J'aimerais trop sortir un 45T pour nos vingt ans...

Propos recueillis par GOMINA

Discographie sélective :

Une K7 chez moi (Knut Mikawelski)

Un live MD tout pourri (Rotor Jambreks)

Un live à Colombey en 58 (Dee Dee Potemkin)

Les célébrations de la naissance de la Vème République (Knut Mikawelski)



MORLAIX OFF

Morlaix, cité médiévale, petite ville de province, ses maisons à pondelez, ses ruelles étroites et abruptes, sa manufacture des tabacs... Le syndicat d'initiative ne tarit pas d'éloges à propos de cette ancienne capitale du commerce de draps. Mais ce qu'elle oublie de préciser, c'est que Morlaix possède une âme bien à elle. Rien à voir avec la bourgeoise cité quimpéroise, ni les prolétariennes Brest et Douarnenez. Morlaix a pris l'habitude de vivre à son rythme, paisible, accueillante, discrète. Et sous ses vieilles pierres se cachent quelques uns des plus excentriques musiciens bretons. A travers ses projets tentaculaires, ses nombreuses collaborations, son travail d'ingé-son, Thomas Lucas est l'un des meilleurs représentants de cette cité attachante à l'ombre de son viaduc.

Quels liens as-tu avec cette ville ?

J'y ai grandi musicalement. Première répé dans un local avec sono où on peut jouer à fond sans faire trembler les murs de la maison familiale. Premier concert. Avant Internet, c'est à Morlaix qu'on rencontrait d'autres musiciens pour monter des groupes.

La scène morlaisienne est étonnante. Peu de rock'n'roll mais pas mal d'expérimentations. Peux-tu nous dire quelles sont les principales formations ?

Il y a effectivement pOOr bOy, Bye Bye, John Trap et aussi Revo, Tepr, Fortune, Maïon et Wenn, TM Element, Eden Melodic, Abaleo... Bref, il y en a plein, et dans des styles très variés. Ceci dit, je ne les connais pas tous très bien, mais comme j'ai fait aussi beaucoup d'enregistrements, j'ai croisé la plupart d'entre eux. Et bien sûr, il y a ceux qui ne passent pas forcément par le local de répé de la MJC mais qui participent aussi à la richesse du paysage musical, comme Gwladys, Eos, Mazag et bien d'autres que j'oublie... qu'ils me pardonnent. Le socle commun entre tous ces groupes, c'est peut-être la curiosité, l'envie de découvrir, de

s'intéresser à ce que fait son voisin. L'absence de rivalité et de jalousie. Un très bon état d'esprit qui aboutit à pas mal de collaborations. Les groupes se partagent leurs influences, volontairement ou involontairement à travers leurs rencontres. Il y a un peu de tout à Morlaix, et pas de courant musical plus important qu'un autre.

Le rôle de la MJC a-t-il été important ?

Primordial je dirais. J'y ai bossé pendant dix ans aux côtés de Liliane et Carole qui sont les animatrices du secteur jeunesse. Trock'son en est le secteur Musiques Actuelles et aujourd'hui, c'est Tristan qui s'en occupe. Bien sûr, on parle ici de pratique artistique, mais aussi et surtout d'éducation populaire. Le local de répétition est accessible à tous, surtout au niveau financier, et du coup des musiciens de niveaux et d'horizons différents se croisent et communiquent. On peut y faire ses premiers pas sur scène, suivre des formations autour de la voix, de la technique son, de la Musique Assistée par Ordinateur. C'est aussi un lieu ressource pour tous styles d'infos (contrats de la musique, législation, etc.). Les générations se mélangent, échangent... Les plus expérimentés poussent les plus jeunes à aller de l'avant sans trop mordre la poussière. Autour du local de répétition et de la petite salle de concert, des rencontres se font, les groupes se forment, les projets se montent.

Et le Coatelan ?

La programmation du Coatelan est désormais gérée par l'asso WART qui organise le festival Panoramas. Grâce à eux (en partenariat avec la MJC), des groupes locaux peuvent se produire en première partie d'artistes plus connus après avoir bossé quelques jours en préproduction sur le lieu même du concert. C'est super que cet endroit mythique des années quatre-vingt recommence à faire du bruit ! J'ai un souvenir

extrêmement fort d'un concert de And Also The Trees au début des années quatre-vingt-dix, et aussi de tous les concerts de Noir Désir. Ils sont aussi à l'origine du projet de la "Création Bass-tet/pOOr bOy/John Trap (solo)" qu'on a monté l'année dernière pour le festival Panoramas. Un super projet, qui malheureusement tourne peu. L'idée était de mélanger les membres des trois groupes (pas tous, mais sept au total) et de revisiter des titres de chaque répertoire avec de nouveaux arrangements. Il existe une page myspace si certains veulent écouter un peu ce que ça donne. (www.myspace.com/creapano)

Quels sont les autres lieux où il faut aller si l'on passe sur Morlaix ?

Le Ty Coz au centre-ville fait quelques concerts (on y joue assez régulièrement, l'accueil est excellent !), ainsi que Le Tempo sur le port ou le Funhouse pour le rock'n'roll...

Est-il compliqué de s'exporter ?

Avec la révolution internet, je pense que le handicap géographique pour se faire connaître s'est atténué. Le vrai souci, c'est la capacité à se vendre. Pour ça, la quasi totalité des musiciens sont nuls (je dis ça en toute amitié) ! Juridiquement, ils ne s'y connaissent pas assez. Au niveau promo, ils font avec les moyens du bord. Ce qu'il manque, ce sont des structures pros qui évoluent dans des réseaux permettant de faire tourner les groupes.

Quels sont tes projets musicaux aujourd'hui ?

Je prépare un deuxième album de John Trap (solo), qui devrait s'appeler "1980" et que j'aimerais bien sortir en 2010. J'ai moi aussi envie de faire une trilogie ! On finit de mixer l'album de Slug, le groupe que j'ai monté avec Himiko Paganotti et Emmanuel Borghi (tous les deux anciens musiciens de Magma), qui sortira en juin sur le label belge Off. Avec ma femme (ooTiSkulf), on travaille aussi avec Arnaud Le Gouëfflec sur des morceaux en français. C'est totalement nouveau pour nous deux ! On a déjà un titre en boîte qui s'appelle "Starouarz", composé par Arnaud et pressé à 50 exemplaires par Last Exit Records pour la promo radio. Je compose aussi pas mal pour Jack Tyler, le réalisateur de films pornographiques.

Un réalisateur de film X ? C'est pas banal... Comment l'as-tu rencontré ?

Par le biais de (feu) Abstrackt Keal Agram qui avait déjà bossé avec lui pour un film. Il voulait faire une session plus rock qu'électro sur un autre projet, ils m'ont donc appelé pour faire de la batterie et de la guitare. On a créé un petit collectif, le Girl Trouble Band, et on a bossé sur trois films au total. Ensuite, j'ai gardé le contact avec Jack et j'ai composé en solo pour deux autres productions. C'est quelqu'un d'extrêmement cultivé, de passionnant quand il parle de cinéma et qui a une vision très saine et objective du milieu dans lequel il bosse. Les actrices apprécient de travailler avec lui, car il est très respectueux et ne "dévie" jamais. Il essaye de faire les films les plus réussis possible avec les moyens qui lui sont donnés. Ce qui n'est pas banal, c'est qu'il prend la question de la musique très au sérieux car il adore ça.

Et si Spielberg t'appelait pour bosser avec lui ?

Dites-lui que je devrais pouvoir me libérer !!!

Propos recueillis par Yvan Haleine

LE CAS ETRANGE DU DOCTEUR CHADBOURNE

Inclassable, libre, fou à lier? Quel est le principe actif de la médecine du bon docteur? Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Eugene Chadbourne sans jamais oser le demander :

Quelle musique joue-t-il ? Marqué par Jimi Hendrix, la musique psychédélique, le folk, puis Zappa et Captain Beefheart, il plonge très vite dans Derek Bailey, la musique improvisée et le jazz (sous toutes ses formes). Mais à l'aube des années 80, il opère un immense virage vers la country, qu'il trempe dans l'acide de ses premières amours et corrompt épouvantablement avec du free, du noise, de l'indus, du sous-bruit, de l'infra-pataquès et toutes ces sortes de choses qui n'ont pas de nom (mais qui font mal aux oreilles). Il est donc un musicien de thrashbillybepunknoisefreedeathbopfolk.

De quel instrument joue-t-il ? Adolescent, Eugene a vite compris que l'on pouvait draguer les filles avec une guitare et un banjo, qu'il fait pétarader comme des harpes de nerfs. Il a également créé des instruments inédits, comme le célèbre Rake, râteau à feuilles mortes électrique, additionné d'un canard en plastique saturé qui fait pouët. La question est : quel genre de créature peut-on séduire avec le rake ?

Quelle est sa discographie ? Eugene Chadbourne a collaboré avec John Zorn, les Violent Femmes, Jimmy Carl Black des Mothers de Zappa et toutes sortes d'extraterrestres... Mais recenser son œuvre intégrale, c'est ruer dans la folie à coup sûr.

INTERVIEW

Comment êtes-vous devenu guitariste ?

Un jour, on a vu les Beatles à la télévision : c'était l'ébullition le lendemain. Ils faisaient fantasmer les filles et un peu partout, les gars du coin se sont mis à monter des groupes (virtuels). Au départ, ils se contentaient de passer des disques en faisant semblant de jouer par-dessus sur des raquettes de tennis. Ma mère m'a aidé à me procurer plusieurs guitares, dont mes deux premières guitares électriques. Pourtant, elle n'était pas musicienne et, par-dessus tout, détestait le rock'n'roll.

J'ai lu quelque part que votre intérêt pour le rock s'est émoussé quand celui-ci s'est tourné vers la pop, et que vous vous y étiez intéressé à nouveau lors de l'explosion punk hardcore.

Plus exactement, je suis devenu fan de musique vraiment d'avant-garde. Le rock d'avant-garde, comme les Mothers of Invention, m'a conduit au jazz d'avant-garde et à Edgar Varèse, et bientôt j'ai préféré ces trucs au rock d'avant-garde. Quand le premier Led Zeppelin est sorti, j'ai complètement arrêté d'écouter des nouveaux disques de rock, jusqu'à Black Flag et les Dead Kennedys. Je m'y suis à nouveau intéressé parce que certains des critiques qui chroniquaient leurs albums se comportaient comme ma mère, en disant que ce n'était même pas de la musique, tout juste du bruit. Comme c'est justement ce que j'essayais de faire moi-même avec ma musique à l'époque,

j'ai pensé que peut-être j'avais quelque chose à faire dans le punk rock.

Vous avez découvert des passages secrets entre le punk, le rock, la country et la musique improvisée. Vous aimez les passages secrets ?

Hé bien, le simple fait de jouer de la musique me comble déjà. Mais en effet, c'est un véritable plaisir de savoir que l'on est à l'origine de ce type de connexion.

Vous êtes guitariste et banjoïste, mais vous avez aussi inventé des instruments inédits. Quelques mots du Rake ?

Je viens juste d'en concevoir un nouveau pour la période à venir, plus grand et avec un clavier informatique ! Le petit Rake qui a voyagé plusieurs fois jusqu'à Brest vient juste de prendre sa retraite à Auckland, Nouvelle Zélande. Il a sauté par la fenêtre en fin de soirée!

En parallèle de vos disques, vous avez sorti un nombre effarant de cassettes. Quelques mots sur l'autoproduction, l'autodiffusion, le direct-du-producteur-au-consommateur ?

J'espère que je pourrai continuer à me débrouiller avec n'importe quel outil que l'industrie du disque mettra à ma disposition. Les cassettes s'adaptent à merveille à toutes sortes d'emballages : bacs de glace, cartons de Tampax, cartons de repas dans les avions... Et puis surtout, elles coûtent beaucoup moins cher que les vinyles, le consommateur peut enregistrer par-dessus.

La qualité sonore n'était pas optimale. Et pourtant, il y a toujours quelques fanatiques des cassettes en ce bas monde, peut-être un type dans chaque pays.

Pour moi, cette nouvelle période, qui permet de combiner CD-R, impression artisanale et recyclage est très agréable et excitante. On réussit même à faire face à la récession économique du moment : au moins je ne peux pas comprimer davantage mon personnel.

Qu'est-ce que le mot "underground" vous évoque ?

Je l'associe bien sûr à la couverture du disque de Thelonious Monk : c'était la première fois que je voyais ce mot utilisé de manière ironique. J'ai grandi dans une région constellée de grottes et de mines d'or et d'argent désaffectées : l'underground était un mot excitant,

interdit et dangereux. A mon âge maintenant, je pense que ce qui est plutôt fascinant, c'est d'avoir survécu à tant de décennies sans être reconnu par le soi-disant "monde au-dessus de l'underground". J'assiste toujours avec plaisir à la disparition progressive de ceux "d'en haut", lorsque le public finit par s'en désintéresser.

Le label House of Chadula poursuit dans cette logique, mais sur CD-R. Vous fabriquez les pochettes de vos disques vous-même. Cette dimension graphique/plastique a-t-elle toujours été importante pour vous ?

Bien sûr, pour moi, tout l'intérêt des albums, c'est que leur pochette peut être un bel objet que l'on a plaisir à posséder et j'adore le faire moi-même. Chaque artiste peut laisser libre cours à son inspiration. Pour mes pochettes, par exemple, je cultive l'art du recyclage d'objets trouvés : on peut tenir des années avant d'écluser toutes les photos que les gens balancent à la poubelle.

Vous tournez énormément. Cela vous plaît-il toujours autant ?

Cela me plaît plus que jamais parce que je sais désormais précisément comment le faire, et j'ai vraiment conscience de l'importance de jouer la musique "live".

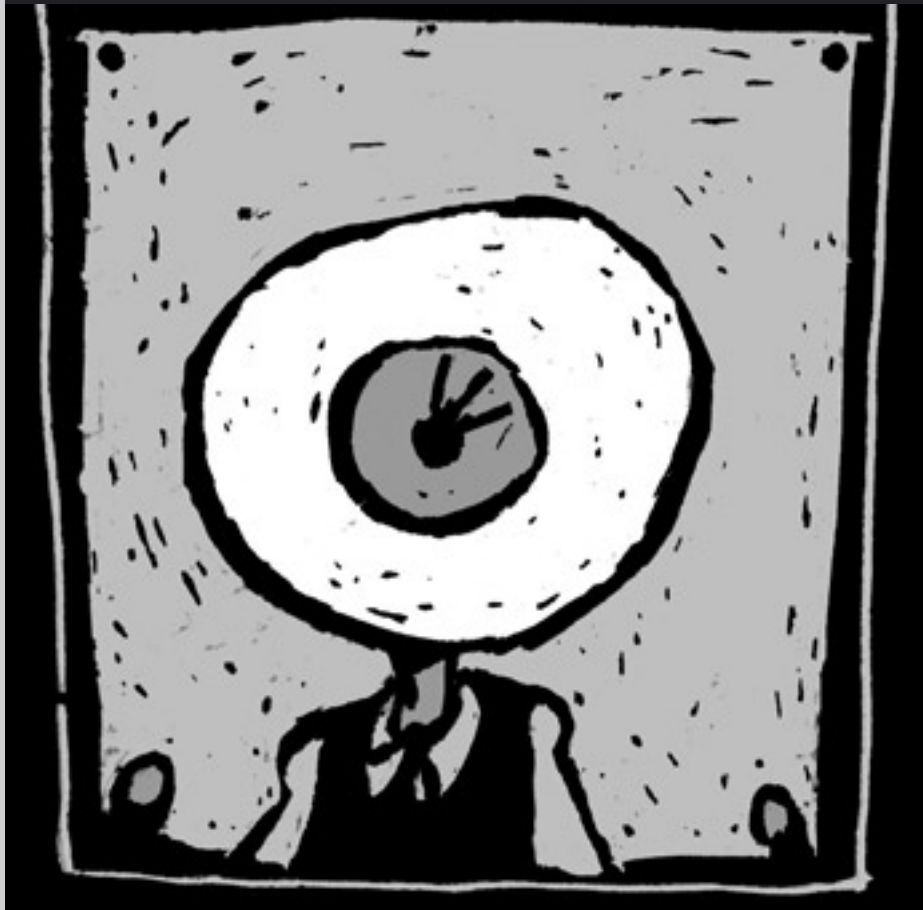
Un mot de Jimmy Carl Black (le mythe que premier batteur des Mothers, avec qui Eugene a joué pendant des années au sein du Jack and Jim Show, et qui est décédé fin 2008)...

Comme à beaucoup, ce grand ami va me manquer. C'était quelqu'un à qui je pouvais parler d'absolument tout. Nous avons fait quelques merveilleux voyages ensemble et c'est avec lui que j'ai créé beaucoup de mes meilleurs morceaux. Rien ne pourra remplacer son "Sweet Sweet Steady Beat" (intraduisible). Pourtant je vais bien devoir essayer de forger de nouvelles amitiés musicales ici-bas, pendant que Jimmy aura le plaisir de retrouver ceux qui l'attendent dans le monde des esprits. Comme par hasard, Mitch Mitchell (batteur de Jimi Hendrix) l'a suivi quelques jours après seulement.

Propos recueillis par ARNAUD LE GOUËF-FLEC et traduits avec l'aide éclairée et éclairante de CAROLINE COMACLE

Photo : RAYMOND LE MENN





ILS SONT DANS L'UNDERGROUND

Ce sont nos espoirs pour 2009, tous à leur manière oeuvrent dans l'underground et dans une totale indépendance artistique. Mazout croit en eux !

THE LONELY TWINS

"ON VA PERCER DANS L'UNDERGROUND !"

"I am a lonely twin/A lonely twin/A lonely twin/Yeah !"

Inscrits jusqu'au bout des ongles (vernissés) dans une solide tradition rock seventies, The Lonely Twins font sensation depuis déjà cinq ans sur le Grand Ouest où ils tournent sans relâche, laissant derrière eux un parfum de scandale, de cuir et de talc.

Lucky Bastard (chant) et Bloody Hair (guitare) constituent la cheville ouvrière du groupe. Amis depuis l'école primaire, ils sont à la base de la plupart des morceaux qui propulsent sur scène la redoutable section rythmique des terribles frères Sky, Black Jack à la basse et Pure Malt à la batterie, rencontrés au collège autour d'un disque d'un groupe ouzbek un peu culte : Chiraptor.

S'il y a quelque chose qui force le respect chez les Lonely Twins, c'est bien l'intégrité artistique. Ah non, c'est pas chez eux qu'on baisse le jean élastique, pas ici qu'on trouvera de ballade commerciale pour les radios. Pas non plus de subvention, pas de concert privé, pas de résidence au Radoub. Mais chut, écoutons-les plutôt : *"On joue où ça nous chante, et PERSONNE ne nous dit ce qu'on doit faire, compris ? Et puis on chante en anglais, on s'en fout si ça nous rend pas très populaires, ça a quand même une*

autre gueule. Tout ce qu'il faut, c'est croire en soi. Nous, ce qu'on vise, c'est l'Underground Planétaire..." Quelque chose nous dit que c'est là-dedans qu'ils vont percer... Yeah !

MICHEL VARREC'H

"JE PREFERE QU'ON PARLE DE TERRIER"

"Rappelle-moi/ Et tu verras/ Si je suis là / Tu me verras/ Tu me verras/ Comme je te vois"

Michel Varrec'h incarne pour beaucoup l'avenir de la nouvelle chanson française consternée. Ses textes ciselés se plaquent à merveille sur des mélodies empruntant au patrimoine local autant que national. *"Voilà pourquoi en ce qui me concerne, je préfère parler de terrier plutôt que d'underground, parce que je m'exprime dans ma langue maternelle exclusivement mais aussi que je m'approprie sans problème tout ce à quoi je suis confronté, littérature, poésie, peinture sur galets. La seule limite que je me fixe, c'est qu'il est hors de question pour moi de me commettre dans des entreprises hasardeuses ou vénales, je ne fais pas la moindre concession là-dessus."* Hors de question pour lui aussi de se reconnaître la moindre influence, à l'exception peut-être du grand Gilles Vigneault. Comme lui, Michel Varrec'h s'attache aux relations entre les êtres, notamment aux malheurs du couple quand il dérape. Devant nos regards admiratifs, il s'arrête un temps, prend un air songeur, reprend avec un sourire modeste en grattant son pull marin usé puis ses larges rouflaquettes pour en écarter quelques miettes de thon : *"Finalement je me vois comme un petit rongeur creusant ses galeries dans la terre... Et d'ailleurs, ne parle-t-on pas de galerie d'art ?"* Longtemps après, l'image nous hante encore.

DJ MO KATE

"TOTAL FOOTLOOSE TU VOIS"

"En ce moment je fais dans le minimal abstract

dubstep mais rien n'est fixe, j'ai pas d'oeillères tu vois." DJ Mo Kate prend un air malicieux tandis que le soir tombe lentement sur la forêt de Kerquiquin où elle se prépare à illuminer la nuit en mitonnant le genre de set diabolique qui a fait sa réputation et grâce auquel elle s'est fait un solide pool d'aficionados. Il est vrai que le spectacle de la Djette gigotant en minijupe de crépon rouge (son gimmick) a de quoi mettre en transe le plus blasé des teufeurs. On peut dire qu'elle donne de sa personne. Alors, DJ Mo Kate, exhibitionniste ou prise dans le feu de l'action ? *"Je vois ce que tu veux dire, en fait tu vois, ce que je kiffe, c'est envoyer la sauce tu vois ? Et j'veux dire, rien à cirer si c'est du pure n'fresh ou du dubstep, tu vois ce qu'i'veux dire, nude ou pas nude, c'est mon blème. J'veux dire, j'suis total free, total upset, total myself tu vois ? Je kiffe quand ça monte, passer la place au karch, c'est quand même un pur blast tu vois ?"*

HUGUES EFFRAIE

"SOSIE OFFICIEL, CA N'EMPECHE PAS D' AVOIR SON STYLE"

"Je me suis taillé un pipeau/ Dans une branche de roseau/ A l'aide de mon coutelas/ J'ai coupé du bois"

Cela fait maintenant près de trente ans que Hugues Effraie reprend sur scène le répertoire de Hugues Aufray. *"Ce n'était pas du tout prévu, au départ j'avais mon groupe, les Chouettes Sauvages et mes compos, ce qui s'est passé, c'est que le sosie officiel, Hugues Onfray est mort subitement dans un accident de cheval, c'est bien sûr malheureux mais j'y ai vu aussi comme un signe, et du coup l'occasion de vivre de ma passion."* Depuis, les galas s'enchaînent à travers la France, et Hugues s'est assuré un public fidèle. *"J'ai même joué une fois avec Hugues Aufray, un grand moment, c'est un très grand professionnel, et j'étais très flatté de voir que le public n'arrivait pas à savoir lequel était le vrai Hugues Aufray, le perf à franges, les camarguaises, ça c'est quelque chose..."* Mais le titre de sosie officiel n'empêche nullement Hugues Effraie d'écrire ses propres compos. *"J'ai un disque entier sous le coude, seulement des chansons originales, c'est un concept album sur les rapaces diurnes et nocturnes..."* En exclusivité, nous avons pu entendre son nouveau titre-phare, "Faucon". *"Faucon, Faucon/ Tu n'as pas peur/ Des avions/ Faucon, Faucon/ Tu ne seras jamais/ Un mouton"*.

LES MUNSTERS

"DES FROMAGES ET DES CHAPEAUX"

"J'ai des fringues mortelles/ Une cravate et des bretelles"

Les Munsters tiennent tout autant à leur pop-rock vintage qu'à leur style vestimentaire. *"On ne néglige rien, de notre allure à notre alimentation, explique le guitariste, par exemple on achète nos chapeaux tous en même temps, et puis on se nourrit exclusivement de produits lactés, essentiellement de fromage, aussi de lactose, d'où le nom de notre groupe, et systématiquement arrosés de vin rouge. Nos deux sources d'inspiration sont là : les fringues et le fromage."* Les Munsters ont les yeux (rouges) fixés sur Londres, où ils se rendent régulièrement. *"Là-bas, ils nous appellent les Munsters, une petite erreur sans conséquence... On met un point d'honneur à ne jamais très bien jouer, c'est important pour nous d'être dans l'approximation, c'est tellement cool d'être juste à côté de tout, du temps, de la note, de la chanson aussi, tu comprends c'est tellement cool."* Voilà



s'échange, le Sous-Bock, c'est universel." Entre deux vomis, Triple-Sec, le batteur, hoche la tête en désignant le guitariste, Vermouth : "On s'est rencontrés au rayon boisson du Lidl, y'a pas, c'était un signe."

HOWLIN' LE CORRE ET MUDDY SCOARNEC

"DANS BLUES, IL Y A LOOSE"

"Woke up this morning / And I found myself / Dead"

À la recherche de l'authenticité, des roots, Howlin' Le Corre et Muddy Scoarnec jouent le blues décharné des origines. "Le blues, c'est la souffrance, le cri primal des esclaves dans les champs de coton, Muddy et moi avons d'ailleurs passé un mois à pratiquer cette activité pour mieux nous pénétrer du spirit. Et quand c'est plus la saison, on se frictionne vigoureusement avec des orties." Howlin' Le Corre nous montre fièrement ses mains calleuses et sa guitare dévastée : "Je l'ai travaillée à coups de burin et puis je n'ai toujours pas changé les cordes en huit ans, pour moi ça veut dire beaucoup." Pour les mêmes raisons, les deux compères refusent toute amplification, ils rejettent aussi systématiquement tout engagement sur des scènes importantes. "Le blues, c'est les bars, et je dirais même en ce qui nous concerne les bars-tabacs. Le blues, c'est ça". Comment s'étonner au vu de cette exigence du respect qui les entoure ? Muddy Scoarnec délaisse un temps son harmonica : "Je pense que nous avons trouvé notre voie, un chemin solitaire et maudit, nous sommes conscients que jamais nous ne rencontrerons le succès, c'est ainsi qu'on rend hommage aux anciens". Peut-être un jour, au fond d'un PMU, à la Gitane ou au Galion tomberez-vous sur ce duo si intègre qu'il renonce même à annoncer ses concerts. Soyez alors attentifs, mais aussi discrets : par souci de modestie, Howlin' Le Corre et Muddy Scoarnec jouent en effet dans le noir, dos au public et refusent toute manifestation de joie entre les morceaux.

RADIS NOIR

pourquoi le groupe n'assure qu'un concert sur trois, au grand bonheur de leurs fans toujours aux anges quand ils sont au rendez-vous, et plus encore quand le groupe est au complet, soit un concert sur cinq environ. On tente d'en savoir plus en en touchant deux mots à Bertrand Cantal, malheureusement le chanteur s'est déjà endormi dans son assiette de brie, alors on s'en va sur la pointe des pieds...

LES SOUS-BOCKS

"UN BON COUP DE LATTE DANS LES PARTIES !"

"Sous les bocks/Y'a les Sous-Bocks/Les Sous-Bocks/Les Sous-Bocks/Oï Oï Oï !"

S'il y a un groupe pour lequel le mot underground semble inventé, c'est bien les Sous-Bocks. Voilà bientôt vingt-deux ans que les punks historiques d'Irillac continuent vaillamment leur épopée destroy, sans la moindre compromission. Avec une légitime fierté, Kro Magnon, le chanteur, ouvre un fût et s'éclaircit

la voix : "Petit à petit on s'est créé un réseau, Houlblon Production, qui nous permet de tourner un peu partout dans des conditions correctes. Évidemment, pour vivre de sa passion, il faut savoir ce qu'on veut : par exemple, on vit ensemble depuis dix-sept ans dans notre local, une ancienne distillerie d'alcool de betterave, le groupe et notre sonorisateur-chauffeur-éclairagiste-roadie, Roteux, on est tous logés à la même enseigne, on dort le jour et on répète la nuit, c'est pratique, dès que quelqu'un a une idée, il suffit de ranger les duvets et les packs de bière. Et quand y'a un coup de mou, y'en a toujours un pour balancer un bon coup de latte dans les parties !" Revenu tout juste d'une tournée triomphale en Ossétie du Sud, le groupe répète déjà des nouveaux morceaux. Et à propos, pourquoi ce nom ? "On a cherché ce qu'on avait en commun, c'est Demi-Sec, le bassiste qui a trouvé le concept, on a tout de suite été emballés." Sans façon, Demi-Sec s'ouvre à nous : "Le Sous-Bock, c'est un symbole, le Sous-Bock, ça





KIM FOWLEY L'ÉTERNEL HUSTLER

“Beaucoup de mes projets ont été conçus pour draguer les filles, désorienter les gens et me marrer, c’était à la fois un hobby et une recherche expérimentale...”

Qui est né à Manille (ou Hollywood, selon les sources), et dont le père jouait les cow-boys dans des westerns ? Qui a découvert les Stooges, les Modern Lovers, traîné avec les Stones pendant l'enregistrement d' "Aftermath", les Beatles pendant celui de "Sgt Pepper's" et tenu la main des Flamin' Groovies pour écrire "Teenage Head" ? Qui annonce le Plastic Ono Band sur le live à Toronto ? A été repris par les Byrds, les New York Dolls, Sonic Youth, Teenage Fanclub...et Emerson, Lake & Palmer ?



Plagié par les Trashmen (et donc les Cramps, les Ramones et Silverchair) ? Surnommé par Daevid Allen le "Studio Shaman" ? Qui pense que la drogue la plus dangereuse est le sucre ? Qui, à 66 ans, estime avoir "environ 15 enfants, dont un noir", et trouve sa bite "admirable, un énorme champignon sur une grosse paire de couilles" ? Qui enfin pense avoir, sous son nom et des dizaines d'autres, vendu 102 millions de disques en 44 ans dans 110 pays ?

Cherchez pas, y'en a qu'un, et c'est lui. Lui, Kim Fowley. Le dernier mohican, chasseur de têtes et de petites pépées, le chaînon manquant entre Orson Welles et Chuck Berry, le roi de la série B (voire Z), grand vizir d'un rock délibérément cheap & nasty ne rechignant jamais à aller au tapin...

Celui-là aurait pu figurer dans les deux premiers numéros de Mazout, à l'aise. En fait, il pourrait figurer dans TOUS les numéros de Mazout.

Personnage atypique apparu à la fin des années 50 dans le business rock, Kim Fowley a tout fait avant tout le monde, sans jamais se prendre au sérieux. Grand sac d'os anguleux et rouquin, tour à tour escroc mythomane, mac, éminence grise, manager corrompu et accessoirement chanteur mégalo, Kim Fowley fait partie de ces (rares) personnages bigger than life, dont la vie agitée est au moins aussi intéressante que la carrière. Comme Phil Spector, ami de jeunesse, ou Andrew Loog Oldham. Producteur et auteur pour les Mothers Of Invention, Spirit ou Kiss, il lancera aussi et managera à la dure son girl group les Runaways, avec Cherie Currie et Joan Jett (15 ans seulement à l'époque !), en pleine période punk. Mais c'est dans ses propres productions que l'on ressent au plus près l'esprit joueur du zigue, sans parler de son incroyable facilité à passer du folk au surf, du rockab' au garage, du hard au glam... Avec comme cerise sur le gâteau le tube le plus improbable du monde (sur lequel il n'est plus très sûr d'avoir joué !), sous le pseudo de Napoleon XIV, "They're Coming To Take Me Away, Ha Ha !", ritournelle maniaque et quasi expérimentale, foutage de gueule intégral surtout, et succès surprise de l'été 66 devant les Beatles et les Stones...malgré le veto de nombreuses radios, inquiètes de cette description imagée de la camisole de force, susceptible de provoquer de la "confusion chez les jeunes". Aujourd'hui, elle est désignée "chanson la plus originale de tous les temps", rappelons que la face B du single était la face A, à L'ENVERS...Pour les complétistes, il en existe même une version par Amanda Lear...

Mais un flash-back s'impose...Impossible à résumer, la trajectoire du vieux sorcier, dès ses premiers efforts en 57, doo-wop et rock'n'roll, tuxedo-banane, avec déjà le goût du mystère et cette schizophrénie galopante qui le voit multiplier les projets au mépris de toute logique de carrière (The Sleepwalkers, Skip & Flip (!), The

Jayhawks, The Hollywood Argyles, The Innocents, The Paradons, The Cadets...). En 61, c'est le tube, "Nut Rocker", Tchaïkovski meets Jerry Lee Lewis, sous le nom de B. Bumble & the Stickers ! En 62, nouveau coup de maître avec les Rivingtons, "Papa-Oom-Mow-Mow" définit les codes du garage-surf, et sera pillé par les Trashmen dans "Surfin' Bird", repris par les Cramps, les Ramones et toute l'internationale garage-punk... Mais déjà Kim Fowley s'ennuie en Californie, les temps changent, l'homme a du nez et l'Angleterre des Beatles lui tend les bras. Là-bas, il retrouve un vieux pote, star à minettes et désaxé notoire, P.J. Proby. Alors commence une période de grand mystère et de rumeurs folles... En deux ans, il aurait lancé Soft Machine, découvert Noddy Holder, le chanteur de Slade, écrit avec Cat Stevens, Family, Traffic, managé les Them, traîné à Abbey Road avec les Beatles... Avant de repartir comme il est venu, attiré comme une abeille par le grand tourbillon psychédélique annonçant l'été de l'amour. Copain comme cochon avec Zappa, il se retrouve dans les studios au moment de l'enregistrement de "Freak Out", et même si personne ne se souvient au juste ce qu'il y fait, lui ressort transfiguré de l'expérience : du psychédéisme désormais il sera le héraut, le gourou, la pierre de taille. Facile, avec des amis comme les Byrds ou les Seeds de graver (enfin !) un premier disque sous son nom, le bien nommé "The Trip", qu'il n'est pas nécessaire d'écouter stoned... Deux albums suivent, dont l'étrange "Born To Be Wild", recueil de tubes de l'époque en versions complètement spaced-out. Mais on est déjà en 68, et Kim Fowley présente la fin du mouvement hippie. En 69, c'est décidé, back to rock'n roll ! On le voit tout en cuir noir auprès de Johnny Winter, Deep Purple, Stephenwolf, Clapton, Iggy, Lennon... Mais aussi derrière son idole de toujours Gene Vincent, dont il essaiera en vain de relancer la carrière moribonde (bel album country bancal avec les Byrds...). Il publie deux recueils de poèmes puis, à nouveau, il disparaît... On le retrouve en Suède, où il ne peut s'empêcher de monter un nouveau groupe (progressif), Wigwam. Ce sont les seventies ! De retour aux States, il essaie d'imposer Jonathan Richman, mais il est trop tôt... Il traîne avec Led Zep, Blue Oyster Cult, Blue Cheer...Son propre album enregistré pour RCA en 71, "Outlaw Superman", reste dans les tiroirs. Alors il tente sa chance dans le cinéma, en écrivant à droite à gauche (la musique de "Ciao ! Manhattan", le film sur Edie Sedgwick, égérie d'Andy Warhol, également des scénarios de dessins animés) mais c'est dans "American Graffiti" qu'il ramasse la mise en surfant sur la nostalgie de l'âge d'or du rock'n'roll avec "Flash Cadillac & The Continental Kids", un groupe conçu pour l'occasion. Il n'a pas renoncé pour autant à sa propre carrière, zigzaguant d'albums expérimentaux ("Good Clean Fun") au rock'n'roll le plus destroy ("I'm Bad"), toujours dans cette veine exaltée qui l'anime. Puis c'est la renaissance glam. Pile à l'heure, maquillé comme Bowie croisé avec un caniche, Fowley sort "International Heroes", monument décadent inconnu... C'est l'époque où ses nouveaux poulains, Alice Cooper, Slade, Kiss rivalisent de paillettes et de make-up. Mais la grande affaire, c'est les Runaways, sa création, succès considérable aux USA, il tentera sans grande réussite de remettre ça en 77 avec Venus & The Razorblades ou The Industrials en 79... On le voit avec des punks, les Dickies, Darby Crash des Germs, qu'il produit... Puis c'est le virage hard-rock hairbrushé, il chapeaute Mötley Crüe,

Poison, Cheap Trick, sans toujours être créé... Pendant ce temps, ses propres productions se vendent mal, en 79 il tente de relancer la carrière de Stiv Bators, en pure perte, avant d'annoncer le désert des eighties dans un disque prophétique, "Snake Document Masquerade", déclinaison en dix plages ("1980, 1981, 1982...", etc...) du désastre à venir, en Nostradamus illuminé mêlant tous les styles existant ou à venir : new wave, metal, ragga, electro naissante, pop... Comme il le pressentait, les années 80 sont un long purgatoire, personne ne veut plus d'un vieux dandy white trash mutilant les provocs en Cadillac rose... Un disque voit le jour, avec Chris Wilson, intitulé "White Negroes In Deutschland", on le voit avec les Replacements, mais aussi Guns n'Roses ou Van Halen... Le voilà bientôt remisé dans un quartier glauque à L.A., en face d'une laverie automatique. Il faut attendre le début des années 90 pour le voir revenir sur le devant de la scène, unanimement reconnu par Nirvana, Sonic Youth, Marilyn Manson, Hole ou Peaches comme le pape d'un certain underground trash... Les disques continuent à s'enchaîner, "Bad News From The Underworld", "Hidden Agenda At The 13th Note", un autre avec Ben Vaughn et enfin "Trip Of A Lifetime", album drum'n'bass (!), résumé finalement parfait d'une vie bien remplie... Mais Kim Fowley (qui ressemble aujourd'hui à un vieux hibou) n'a pas dit son dernier mot : sur son site internet, il recense toujours les adolescentes levées dans la rue dans le but de leur faire enregistrer des disques évidemment destinés à révolutionner la pop music... Incorrigible branleur...

Un morceau pour la route ? Pourquoi pas "Sex Dope And Violence", rap visionnaire du début des seventies, manifeste en trois points aboutissant à cet aveu : "Si tu es blonde à forte poitrine, tu sais ce qui m'intéresse...". Freak, hustler, frondeur, taquin, vicieux... Le punk ultime ?

Discographie sélective, en vrac : "Outrageous" (Imperial, 69), "I'm Bad" (Capitol, 72), "International Heroes" (Capitol, 73), "Visions Of The Future" (Capitol, 74), "Animal God Of The Streets" (Skydog, 75), "Snake Document Masquerade" (Island, 79), la plupart durs à trouver, mais peut-être vaut-il mieux commencer par "Living In The Streets", sous-titré en toute modestie "The Dorian Gray Of Rock'n'Roll", compile de singles enregistrés entre 67 et 74 (Microbe/Discograph, 77, rééditée en 2003), la plupart du temps sous des pseudos impayables (King Lizard, Jimmy Jukebox, Lance Romance, Baby Bulldog...). La marque d'un esprit éternellement facétieux.

LUCAS BRASI

Citations : Sky Saxon (chanteur des Seeds) ? "Un abruti... Si Mick Jagger avait un gosse avec un âne, ce serait Sky Saxon..."

Le manque de reconnaissance d'Outrageous par rapport à Fun House ? "Parce qu'Iggy est surestimé et Kim Fowley l'est moins... Il n'existe aucun inédit d'Outrageous parce qu'il a été enregistré en une nuit, en quatre heures même..."

Enfin, il existe pour ceux qui veulent en savoir plus une autobiographie forcément savoureuse hélas jamais traduite en français, "Vampire From Outer Space", titre approprié pour désigner cet increvable jouisseur.

www.kimfowley.net

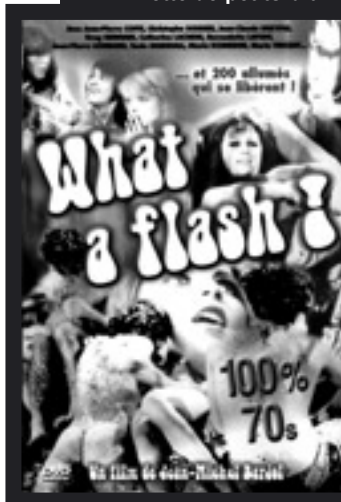
QU'EST-CE QU'UN DISQUE UNDERGROUND ?

Eh ben vraiment j'en sais rien. Si un jour ça a signifié quelque chose, ça doit être genre en Tchécoslovaquie du temps de la guerre froide, quand s'échangeaient sous le manteau des K7 dupliquées à la main avec des textes ronéotypés dans une cave. Les gus, déjà aisément repérables à leurs cheveux longs, Vaclav Havel en tête, s'appelaient les "Plastic People Of The Universe", d'après une chanson de Zappa. Ils s'étaient formés juste un mois après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes russes, en août 68, et risquaient deux ans de taule, voire pire en jouant leur musique et en chantant leurs textes "subversifs"... Ils organisaient des concerts pirates forcément interdits, accompagnés de happenings sauvages et le visage peint, reprenant le Velvet, les Fugs, et jouant leurs propres compos, ivres de liberté... Traversant miraculeusement le rideau de fer, les bandes, enregistrées en 73-74, réapparaissent en France en 1978, et finissent par donner - à l'insu du groupe ! - un disque noir et blanc publié à compte d'auteur, dont le titre parodie ouvertement "Sgt Pepper's" ("Egon Bondy's Happy Hearts Club Banned"). Egon Bondy, poète vagabond, dissident, rebelle... Parce qu'évidemment on n'est pas ici avec les petits oiseaux dans des ciels en marmelade. C'est un disque étouffant et flingué, enregistré dans les pires conditions, entouré de menaces lourdes. Voix d'outre-tombe, raclements de violon, theremins, vibraphones déjantés sur mélodies dissonantes, sur cet infernal punk-jazz-garage-lo-fi, les textes suintent l'ennui, la rage, le dégoût en évoquant la frustration, l'alcool, la constipation (!), autant de paraboles censées échapper à la censure et dirigées contre la société totalitaire régnant en Tchécoslovaquie ("Dis donc qu'est-ce que je peux rouspiller/Tu peux même pas t'imaginer qu'ivres de gnôle et de bière/Je brille comme un joyau de l'univers" /Jo To Se Ti To Spi). Le disque est accompagné d'un épais livret de 60 pages intitulé Le Ghetto Joyeux, recueil de textes, de poèmes, de photos. À ma connaissance jamais réédité, il faut voir si par internet... Tous étaient signataires de la Charte 77, manifeste des droits de l'homme qui valut à quatre d'entre eux, des Plastic People et d'un autre groupe clandestin, DG 307, dont le poète Ivan Jirous, une condamnation à la prison pour "hooliganisme" et pour avoir "troublé l'ordre public"... Bien des années plus tard, en octobre 1990 à Prague, Lou Reed recevait des mains de Vaclav Havel, dissident devenu président de la République Tchèque, un petit livre noir de la taille d'un carnet : "Ce sont vos chansons imprimées à la main et traduites en tchèque. Il n'y en a eu que 200 exemplaires. C'était très dangereux de les avoir, les gens allaient en prison pour ça...". Bon, ça c'est de l'underground je présume, venant d'eux et de tous ceux qui ont risqué et risquent encore leur liberté ou leur peau pour leurs idées. Partout où il n'y a pas de liberté d'expression... Sinon, franchement, tout ce concept me semble aujourd'hui bien périmé... Comme un plan marketing frelaté, une petite branlette de petits branleurs...

ET QU'EST-CE QU'UN FILM UNDERGROUND ALORS ?

Eh bien pourquoi pas "What A Flash !" en 1970, Jean-Michel Barjol a enfermé pendant 72 heures une centaine de volontaires (auxquels se mêlaient les techniciens, notamment les lights bien psychés d'Open Light) pour un huis clos où chacun était libre d'improviser. Il en résulte - au choix - un film expérimental (pour lequel fut inventé le time code afin de synchroniser micros et caméras), un document socioculturel (on ne rit pas), et surtout un bordel sans nom, où people et icônes arty de l'époque se livrent aux pires régressions infantiles, foutages à poil, galipettes, frotti-frotta dans la peinture et les aliments les plus divers, sous l'effet de drogues certainement exotiques... Le retour à la nature dans un hangar, dire qu'il y en a qui regrettent les seventies... Le meilleur pour la fin, les acteurs : Pierre Vassiliu, Jean-Claude Dauphin, Jean-Pierre Coffe, Maria "Où Ai-Je Mis Le Beurre ?" Schneider, Daniel Guichard (!), Jean-Claude Dreyfus, Gregory

"Chacun Fait C'Qui Lui Plait" Ken, Diane Kurys, Bernadette Laffont ou Tonie "Vénus Beauté" Marshall, j'en oublie, en pleine libération sexuelle, pratiquant la levrette avec ardeur au milieu de divers figurants, fêtards, allumés, peintres, musiciens (le groupe Axis), acrobates, s'activant dans tous les sens dans ce joyeux lupanar psychédélique bien ridicule mais marrant quand même, enfin un moment... Le temps de quelques réflexions bien senties, comme celles de l'impayable Coffe qui n'en loupe pas une : "C'est un peu sinistre parce qu'il n'y a ni lesbiennes, ni homosexuels, ni drogués, alors ça devient tout de suite des réunions tristes...". Très daté bien sûr, il n'empêche que la télé-réalité en a fait son miel, recyclant la formule, avec en plus l'esprit de compétition, la ringardise et la fourberie, jusqu'à marquer au fer rouge l'inconscient collectif adolescent, très réceptif on le sait à ce genre de singeries.



IGGY POPO

L'ARTISTE INCONNU

Balade dans les sous-sols du Néant

Je vous l'apprends sans doute, en ce début de XXI^e siècle, le Néant progresse :

« Mais alors pour vous, les néantologues, comment appréhender la notion d'underground ? » m'interpellait un quidam une nuit que j'étais à me morfondre dans quelque bar breton du cœur de Brest. Parcourant les nouvelles de la presse quotidienne régionale, me vint une réponse dans l'eau de vie...

La question est en effet complexe mais, tout de même, tentons d'y répondre de la façon la plus synthétique. Pour les membres de Vacuus, association de néantologie fondée officiellement en 2003, tout ce qui n'a pas de finalité utilitaire se définit comme étant de l'art. Or ceci rejoint la pratique de l'artiste underground. En effet, plus une pratique se veut underground, plus le public touché est réduit. Ainsi le but avoué, ou inavoué, serait donc pour l'artiste se revendiquant underground de toucher le moins de monde et, par là même, d'être le plus inutile possible. La figure archétypique de l'undergroundiste est par conséquent « l'artiste inconnu ». Oui, celui qui au fond de son garage bricole de la musique, même pas pour ses potes. Non, juste pour lui, et encore, parfois, il n'est pas sûr d'être digne de l'écouter.

Et c'est bien tout le drame d'une œuvre underground, elle est morte avant d'exister. Si par hasard elle arrive à sortir de son anonymat attirée par les sirènes du mainstream et aidée par le talent de son créateur, la facétieuse et angoissante réalité du monde contemporain se charge de réguler tout cela.

DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

Voici une liste de quelques situations à méditer. Alors, underground ou pas ?

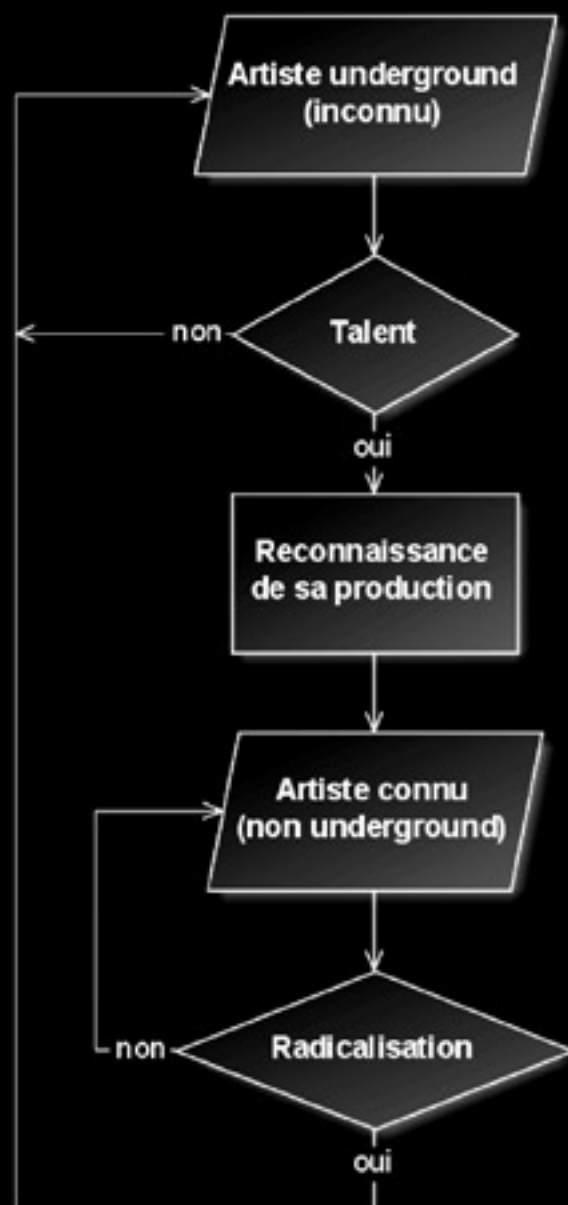
- Vous jouez de la flûte de pan dans les marchés.
- Vous aimez le bruit d'un arbre tombant dans une forêt quand il n'y a personne pour l'entendre.
- Vous jouez du djembé dans les couloirs de la fac.
- Vous travaillez au noir le dimanche à Bamako.
- Vous êtes Edouard Balladur dans le métro.
- Vous êtes gothique, écoutez Mylène Farmer et faites des séances d'UV.
- Vous jouez du piano debout.
- Vous êtes agoraphobe et chantez en chorale.
- Vous portez un bonnet péruvien parce que c'est le même que Manu Chao.
- Personne ne rit à vos blagues.

Par
Philippe Monœuvre
Chroniqueur mercenaire
pour Vacuus



<http://vacuus.over-blog.com/>

Comme un petit dessin vaut mieux qu'un long discours, je vous ai préparé un schéma que même mon beau-frère pourrait comprendre :



La boucle est bouclée et à ce point de la réflexion, il faut se rendre à l'évidence : underground et néant sont intimement liés par un paradoxe existentiel reposant sur une conceptualisation asymptotique tendant vers une limite que l'outil mathématique ne peut actuellement modéliser de manière satisfaisante. Finalement la réponse à notre épineuse question se trouve plutôt par une approche philosophique du problème car, à bien y réfléchir, la conclusion est aisée : la production underground ne peut exister que si elle n'existe pas.

Je vous ai dit qu'en ce début de XXI^e siècle le Néant progressait ?



UNDERGROUNDORAMA

Avec la TGB (Télévision Générale Brestoise). Antisocial, libertaire, excessif, fumeux, subversif, provocateur, obscur, sexy, vulgaire, tel est le cinéma underground en dix bobines...

QUI ETES-VOUS POLLY MAGOO ?

1965

Polly Magoo, mannequin parisien devenue l'égérie d'une nouvelle mode "interplanétaire" se fait interviewer par une équipe de télé hystérique. William Klein, futile et chic, met un somptueux foutoir dans cet ovni pop au montage saccadé qui inspirera à Asphalt Jungle une chanson mémorable.



FRITZ THE CAT

1972

L'anti-Félix Le Chat. Sexe, drogue, orgies, minettes... Poursuivi par les cops, Fritz Le Chat se réfugie à Harlem et déclenche LA révolution. Attention, c'est un dessin animé. Et c'est Robert Crumb.

SCOPITONE

1981

Autour du trou des Halles, et de l'ennui que rien n'arrive à combler, de squats en squats s'agit une faune interlope de petits voyous, punks

et anciens hippies en plein malaise. Ça s'emmerde grave, ça deale, ça se casse la gueule au milieu des façades qui s'effondrent. On reconnaît Pacadis, les Go Go Pigalles, les Lou's et la blonde Edwige... et même Jean-Claude Bouillon ! Premier scénario d'Assayas.

THE TRIP

1967

Peter Fonda, Dennis Hopper, Bruce Dern, des nains à clochettes et des jeunes hurluberlus qui rient bêtement en secouant les bras, le tout dans des couleurs archi-saturées et avec des zooms qui donnent mal à la tête. Un publicitaire flippé demande à un gourou cramé à l'acide de le guider dans son premier trip, histoire de le reconnecter avec son moi profond. Le duo emménage chez un pro qui ne carbure pas à l'hydromel (Dennis Hopper, bien sûr)... Résultat ? Des chevaux au ralenti sur la plage, du Bergman lysergique sur les falaises, avec musique d'Electric Flag. Le scénario (?) est de Jack Nicholson et on offre un buvard à qui reste impassible tout le long du film – surtout en VF. Considéré comme une incitation à la consommation de LSD (mais pourquoi ?), le film fut censuré pendant 37 ans en Angleterre, ce qui est plutôt comique quand on y pense... Au générique figure toujours une hilarante mise en garde contre l'usage des drogues psychédéliques.

FAUT TROUVER LE JOINT

(UP IN SMOKE) 1978

Cheech et Chong étaient les Frères Pétards yankees. Leurs aventures enfumées ne volaient pas bien haut mais elles firent d'eux des stars underground dans les ghettos blacks. Nombreuses suites du même tabac (STILL SMOKIN' etc...).

BLOW

1963

Il fallait bien qu'on parle un peu de Morrissey et de Wahrol, et de leur cinéma expérimental. Autrement dit, BLOW, une fellation en temps réel (31 mn) et en plan fixe, cadré sur le visage d'un inconnu. Sinon, il y aussi EMPIRE, plan fixe de l'Empire State Building le 25 juin 1964 depuis le quarante-quatrième étage de l'immeuble Time Life pendant 8 heures, soit le temps de la projection. Jour/Nuit/Jour... Nous, on s'est relayés.

LES 5000 DOIGTS DU DOCTEUR T.



1953

Bart n'aime pas les leçons de piano que lui impose sa mère. Il s'endort en faisant ses gammes et se retrouve sous la coupe du docteur T, qui ressemble à son prof de solfège, le terrible Terwilliker qui a réduit en esclavage 500 enfants pour leur faire interpréter un concerto à 5000 doigts... Il y a le plombier Zabladowski, les jumeaux à barbe siamoise, oncle Whitney et oncle Judson, montés sur patins à roulettes, les décors fabuleux, les chorégraphies... Fondé sur les recherches de la psychanalyse, ce film magique sur l'enfance n'eut aucun succès à sa sortie. Influence considérable sur Tim Burton, les Residents, David Lynch, Terry Gilliam... ou Matt Groening, le père des Simpson (notamment pour Bart et Tahiti Bob !).



SWEET SWEETBACK'S BAADASSSSSS SONG

Ce film américain de 1971 est le premier long métrage black totalement indépendant, réalisé en dehors de tout système de production et sans contrôle du syndicat ayant la mainmise sur l'industrie cinématographique. L'écriture, la réalisation, la production ainsi que la bande-son sont assurées par un seul homme, Melvin Van Peebles. Film typique de blaxploitation, celui-ci contourne les codes du porno (cadrages non conventionnels, montage psyché, grain d'image épais... tout en conservant l'appellation X pour une plus grande liberté) pour dériver vers un running movie à la BO survitaminée interprétée par un jeune groupe inconnu à l'époque, Earth, Wind & Fire. Ce savant mélange de sexe, de violence et d'humour sur une musique obsédante fera des émules : "Superfly" (Curtis Mayfield), "The Mack" (Willie Hutch) ou encore le célèbre "Shaft" par Issac Hayes.

HARDCORE 1 & 2

Ancien réalisateur devenu photographe, icône de la culture underground, Richard Kern a depuis le début des années 80 réalisé de nombreux courts métrages totalement azimutés tels que "The Right Side Of My Brain", "Manhattan Loves Suicide", "You Killed Me First" ou encore "Death Valley 69". Les films de Kern tournés en noir et blanc oscillent entre le trash pur et dur, le porno sado-maso et le gore assumé. Défini-

tivement subversifs, ses acteurs fétiches sont essentiellement des proches du réalisateur et bien souvent, des artistes connus d'une scène musicale elle aussi qualifiée d'underground puisqu'on retrouve au hasard des castings Lydia Lunch, Clint Ruin alias Foetus, Sonic Youth ou encore Nick Cave.



RUSS MEYER

Russ Meyer aura à lui seul créé un type de cinéma qualifié de "mammaire" et on comprend facilement pourquoi lorsqu'on visionne n'importe laquelle de ses œuvres. Même si au premier abord, les histoires ne sont prétexte qu'à l'effeuillage de ses actrices plantureuses, derrière cette thématique affirmée, on décèle une critique politique et morale de la société américaine des années 60 et 70. Tel "Vixens" qui traite de l'insertion et de la reconnaissance de la population afro-américaine ou encore "Supervixens" et les dérives d'un policier psychopathe. Russ Meyer parvient par le biais de ses films à soulever des questions sur une Amérique pas forcément bien pensante et toujours réfractaire aux notions de changement et d'évolution des mentalités.



UNDERGROUNDOPHONIE



GONG CONTINENTAL CIRCUS

(Philips 1971)

S'il y a bien un groupe qui m'a toujours paru marcher en dehors des clous, c'est bien Gong. Bloqué en France fin 67 en rentrant d'une tournée avec Soft Machine, le fantasque Australien Daavid Allen s'associe à des musiciens français pour créer une communauté musicale et spirituelle dans laquelle il va expérimenter toutes les idées loufoques qu'il a dans la tête. A la réécoute, les histoires délirantes de petits gnomes sous acide peuvent lasser rapidement bien que chaque album possède de vrais moments de grâce. C'est la découverte de "Continental Circus" qui m'a franchement secoué (merci André !). Au printemps 1971, Daavid Allen enregistre ce disque démoniaque pour le film documentaire de Jérôme Laperrousaz dédié au vice-champion du monde de moto Jack Findlay et à son adversaire, l'indétrônable Giacomo Agostini. Le premier titre "Blues For Findlay", de par son rythme lancinant et ses giclées électriques, demeure la meilleure évocation jamais enregistrée d'une course de deux roues. La rythmique sonne comme le moteur d'une grosse cylindrée et les vocaux martelés collent parfaitement au réalisme ras-du-bitume des images. Ce long trip d'un quart d'heure possède un souffle épique, rageur et hypnotique, dévoilant un Gong rock'n'roll bien éloigné de celui de la trilogie Radio Gnome Invisible. Sur la deuxième face, le titre "What You Want", guidé par la basse hantée de Christian Tritsch, groove dans la même catégorie et achève de rendre ce disque indispensable. De la "motorik music" à l'état pur que l'école krautrock allemande n'aurait pas reniée, Can et Neu ! en tête. Dans la foulée, le groupe met en musique les textes déclamés

par Dashiell Hedayat (rappelez-vous du génial "Chrysler Rose") avant de partir se produire au festival de Glastonbury et de sortir "Camembert Electrique". 1971, l'année Gong...

OLIVIER POLARD



MISTY IN ROOTS Live At The Counter Eurovision

(People Unite, 1979)

C'est marrant, on se rappelle souvent le moment où l'on a acheté un bon disque... vinyl. Pour les CD, ça marche pas. Celui-ci, c'était vers 94, à une foire aux puces à Quimper. J'accompagnaï Loïc de Vinyl Records qui débutait dans le métier. Pendant qu'il vendait sa marchandise, je traînais aux alentours et je tombe sur ce bac, disques pourris, tarifs prohibitifs, reggae totalement inconnu. Mais c'était le temps où l'on pouvait encore craquer sur une pochette, alors je suis rentré avec Misty In Roots sous le bras. Il y avait comme une petite voix qui me disait : "Tu vas voir, ça va être tout bon !", et une fois à Brest, le disque n'a pas décollé de ma platine. Misty In Roots, l'un des meilleurs groupes de reggae de l'Angleterre pré-Thatcher. Formé à Londres en 1975, son approche fraîche et neuve se distingue de son modèle jamaïcain, tout en restant, comme son nom l'indique, profondément roots. En pleine vague punk, "Misty" va produire un reggae sincère, rude, suave, sur fond de justice sociale et de réveil spirituel. Ce premier disque sort en totale autoproduction sur leur propre label People Unite. Le son est lourd, envoûtant, hypnotique. Les harmonies vocales des frères Tyson dégagent une incroyable chaleur sur des titres comme Man King ou surtout Ghetto In The City, le plus fabuleux morceau de l'album. Une première face impeccable, classe totale, en concert à la Contre-Eurovision de Bruxelles en mars 79. Le siège de People Unite sera détruit quelques semaines plus tard par la police anglaise, les membres du collectif se retrouvant inculpés sous divers chefs d'inculpation. Ca n'a pas vraiment aidé à la reconnaissance du groupe qui s'est largement fait supplanter par Aswad, Third World ou même cette vieille carne d'Eddy Grant. Pourtant, cet album est sans doute le plus grand disque de reggae anglais. Si, si, juré ! N'empêche, si ce truc a été réédité en CD, il faut absolument le dégoter, de manière légale, ou illégale. Il faut. C'est tout.

CHRIS SPEEDE

THE SENSATIONAL ALEX HARVEY BAND

Tomorrow Belongs to Me

Quand on achète un disque du SAHB, on ne sait jamais à quoi s'attendre, sauf à la qualité d'un produit fini, par un groupe efficace et soudé. Alex Harvey est un conteur, un créa-



teur d'histoires où l'espace et le temps entrent en collision. Chaque morceau est une image musicale différente (Rock, Jazz, Blues, Glam, Charleston). Sorti en 75, "Tomorrow belongs to Me" n'a pas pris une ride et c'est peut-être le chef-d'œuvre du SAHB, tant la cohésion du groupe est évidente et jouissive. Un sweat Shirt rayé bleu et blanc, un accent écossais à couper au couteau, une voix entre Bon Scott et Mike Patto, Alex Harvey ne change pas une équipe qui gagne : Zal Cleminson, maquillé comme le Joker, à la guitare SG, Chris Glen à la basse, Ted MacKenna à la batterie (ces deux derniers rejoindront plus tard le Michael Schenker Group pour les excellents albums "Built to Destroy" et "Assault Attack") et enfin le sublime Hugh MacKenna - le frère du batteur, aux claviers. Bref, un groupe de bestioles que ce SAHB ! Dès le 1er morceau, le ton est lancé : un hurlement de brontosaurus, puis le coup au plexus solaire : c'est "Action Strasse". La bombe est lancée, le guitariste Zal Cleminson plaque son riff à couper du saucisson en rondelles. Un morceau carré, arabisant, qui se termine en danse sous une mosquée (!). Les morceaux suivants sont aussi déstabilisants : du Blues qui vire au Jazz, des comptines qui se métamorphosent en Hard Rock. Alex Harvey distribue des images spatio-temporelles, peuplées de personnages et de créatures fantasques. Ainsi trouve-t-on deux morceaux épiques sur cet album : "The Tale of the Giant Stoneater" et "Give my compliments to the Chef". Le 1er nous plonge en pleine préhistoire, à l'ère du brontosaurus : un riff très lourd (normal), l'intensité monte, l'entente guitare/clavier est superbe, Alex Harvey élève encore le ton puis s'apaise pour réconforter les petits (à l'origine, le morceau s'adresse à de jeunes enfants). "Give my Compliments to the Chef" est le chef-d'œuvre de ce disque. Alex déploie toutes les capacités de son coffre, le groupe est on ne peut plus soudé : le morceau s'élève vers du Hard Rock puis s'élance vers du progressif musclé (Zal Cleminson et Hugh MacKenna). L'exemple même d'une alchimie bien rodée. Puissance, humour, efficacité. Un album à classer dans votre discothèque entre Alice Cooper et Frank Zappa.

LEE ROY



UNDERGROUNDOGLIPHE



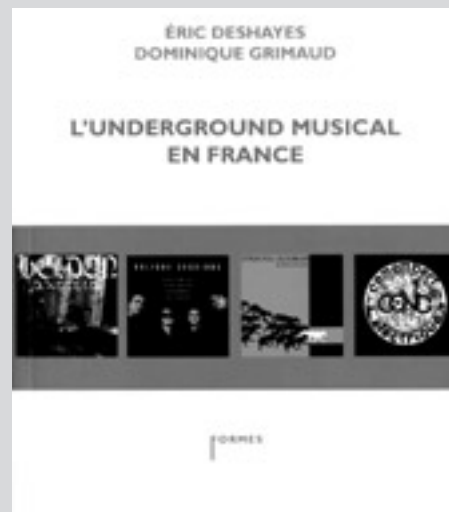
UNDERGROUND (L'HISTOIRE)

Actuel / Denoël, 2001

"La liberté de la presse n'est garantie qu'aux journaux libres." A. J. Liebling
Comment réaliser un dossier tel que celui-ci sans évoquer la Free Press, le magazine Actuel et son fondateur Jean-François Bizot ? Bizot est l'homme qui a rendu possible en France la propagation d'idées nouvelles qu'on qualifie souvent de contre-culture (en vrac, la route, les communautés, la dope, le rock, le cinéma, la culture gay, le féminisme ou l'écologie). Actuel fut un creuset de créativité, d'invention journalistique, entre vrai talent et grand n'importe quoi, un bouillon de culture coloré et bruyant, brassant des idées neuves et de sympathiques utopies sur fond d'acid rock ou de free jazz. Malgré tous ses défauts, Actuel avait cet avantage de TOUJOURS faire à sa guise : publier "Scum" le texte de Valérie Solanas, celle qui a failli flinguer Warhol ? Super. Les féministes françaises la trouvent trop excessive ? Encore mieux ! Bizot était un anarchiste, un vrai, qui se serait fait fusiller comme communiste un siècle plus tôt. Lui, le fils de bonne famille dilapidant sa fortune avec une bande de subversifs farfelus (et souvent junkies), à la fois mécène et chef de clan. Et en 75, la première année où le journal fit des bénéfices, Bizot le sabordait... Bien sûr, il a relancé la machine dans les années 80 avec une deuxième version plus moderne, mais moins passionnante. Voici quelques années, il a sorti de ses armoires les vieux papiers de cette époque héroïque. Le résultat est un livre imposant de 350 pages, superbement réalisé (donc ni chiant, ni trop exhaustif), qui prétend décrire une histoire de l'Underground. Entre textes, interviews et documents d'époque, on y croise tous les barjots que la terre ait portés

depuis les années 50, de San Francisco à Goa. Bizot est resté fidèle à lui-même : on ne sait dans quel ordre, ni dans quel sens il faut lire ce pavé mais qu'importe, c'est absolument passionnant. Pour les complétistes, on peut aussi se procurer l'ouvrage "Free Press", toujours du même Bizot, qui retrace le parcours de l'Underground Press Syndicate créé en 1967. Excellent lui aussi.

CHRIS SPEEDE



L'UNDERGROUND MUSICAL EN FRANCE

Eric Deshayes / Dominique Grimaud

2008 Editions Formes / Le Mot Et Le Reste

Dans le sillage de mai 68 et du pavé jeté dans la mare des institutions, on assiste en France à l'émergence de courants musicaux underground, autonomes quant à leurs circuits de production et de diffusion et qui malgré tout réussissent à affirmer une identité propre, face à l'omniprésence du modèle rock anglo-saxon. Inspirés de la contre-culture psychédélique, de la tradition de la chanson ou encore du free-jazz, les groupes tels que Magma, Gong, Baricade, Art Zoyd, Red Noise, Camizole, Lard Free, Komintern, Crium Delirium, Etron Fou Leloublan, Heldon et tant d'autres prennent le maquis et laissent libre-court à leurs expérimentations musicales "made in France".

Publié aux éditions Le mot et le reste, ce livre nous relate une histoire de "L'Underground musical en France", dans un récit à quatre mains. Le double regard, de deux générations, extérieur et in situ, avec d'une part, Eric Deshayes né en 1973, qui gère le site Internet Néosphères, et à qui l'on doit le dernier toujours aux éditions Le mot et le reste, l'ouvrage "Au-delà du rock, la vague planante, électronique et expérimentale allemande des années 70", et d'autre part, Dominique Grimaud, né en 1950, musicien dans les années soixante-dix avec Camizole, puis dans les années quatre-vingt avec Vidéo-Aventures et aujourd'hui en solo. Également chroniqueur musical, il dirige aujourd'hui une collection discographique "Les Zut-O-Pistes" dédiée à l'édition d'archives musicales.

Deux visions, deux approches réunies dans un seul et même but : définir les contours sur quelques 350 pages de l'exception musicale française dans la musique prog rock. Qui, quand, comment, où et par quels protagonistes ? Un vrai régal pour tous les fans de musique seventies.

F.P.

<http://neospheres.free.fr/>
<http://pagesperso-orange.fr/grimo/>



BEATLES FOR EVER : FROM PONT-L'ABBEY ROAD TO LIVERPOOL

Je suis ce que les sociologues appellent un baby-boomer. Dans les sixties à Pont-l'Abbé, j'avais l'oreille rivée à mon transistor, passant de Salut Les Copains au Pop Club pour prendre ma dose journalière de rock. Perdu dans mon nowhere land bigouden, je n'ai jamais vu le "Quatuor on stage". Mais de single en single, d'album en album, j'ai régulièrement pris leurs chansons en pleine gueule ! Je ne les ai plus abandonnés jusqu'à aller en pèlerinage chez eux, à Liverpool City.

Octobre 2008.

Jeudi 2. 2 o'clock pm.

Nord-ouest de l'Angleterre. L'avion survole l'estuaire de la Mersey. Une ville de près de 450 000 habitants est sous mes pieds. Dans quelques minutes, je serai au paradis. Le Boeing s'immobilise. Je débarque au John Lennon Airport. J'hésite presque à embrasser le sol comme le faisait Jean Paul II !

Dans le Hall, une statue imposante de John, looké façon "Dakota days". Au-dessus, trône une photo de lui avec sa pygmalionne des derniers mois. Je n'aime pas trop cette mise en scène. Elle me rappelle ses années new-yorkaises et sa mort, alors que je suis ici pour célébrer une naissance : celle du plus grand groupe de pop-music du XX^{ème} siècle. Le temps de poser mes valises à l'hôtel, je file vers la rue sacrée où se trouve le Cavern Club, temple mythique où les Beatles ont pris leur envol. Welcome to Mathew Street ! Woaaaaah ! Lennon est encore là. Il m'attend, adossé au mur, avec l'air de me dire "Ca y est ! Tu y es." Je le prends par le cou comme un vieux pote.

En face, l'entrée de la Cavern, tel un spéléorock, je m'engouffre dans ce mausolée, étroit, voûté et humide. Me reviennent alors en mémoire les images en noir et blanc d'hystérie collective. Dans ma tête résonnent les accords de "She loves you... yeah, yeah yeah... !".

Retour à l'air libre. Je reprends mon souffle devant le Wall Of Rock. Tout le gotha est passé par ici. Les noms sont gravés dans la brique. Je zieute vers les troquets du coin. J'ai le choix : le Rubber Soul, le Lennon's Bar... Le pub que je recherche s'appelle The Grapes. Les Beatles venaient y siffler quelques pintes entre deux concerts... Trouvé ! Une plaque signale la table où ils s'installaient pour picoler. Ambiance plutôt irlandaise qu'anglaise. Sympa l'endroit.

Je continue ma virée d'anthologie dans cette ruelle étroite et venteuse. Arrêt dans une "Beatles shop" pour collectionneurs accros. J'achète le poster du concert du 13 octobre 1963 donné au Palladium de Londres. Sur la photo, les Fab portent des costumes noirs, aux pieds les fameuses boots à soufflet qui me faisaient tant rêver ado. Fond bleu. Ils sont beaux et graves. Les années insouciantes s'éloignent. On sent que la machine à fric se met en place. Ca rigole moins.

Vendredi 3. 9 o'clock am.

Ce matin, Good Day Sunshine, je vais au Beatles Story, le musée ! Dans le quartier, il y a de magnifiques apparts aménagés dans d'anciens entrepôts portuaires. Un vrai repaire à bobos. Exit mes images d'une ville noire, mitée de ruines industrielles, minée par la misère sociale, hooliganisée pour tout dire. Liverpool a relevé la tête.

Le musée se trouve au sous-sol d'un bâtiment sur Albert Dock. D'entrée, le choc ! La guitare acoustique de Lennon, celle de l'époque des Quarrymen, des chemises à carreaux et des kermesses paroissiales. Le blaze scotché sur la vitre de protection. Quelle valeur financière pour ce trésor ? Quand on voit que la première gratte de Mc Cartney est partie aux enchères à 500 000 euros !

Malgré la foule qui commence à se bousculer, je m'arrête pas. Je vais, je viens dans tous les coins. Aller-retour dans la bande-son de mon adolescence. Vachement sensass... Tel un entomologiste spécialiste des scarabées. J'observe, comme au microscope, les détails d'un autographe, d'une photo. Je recherche la date d'un contrat, j'inspecte la "quatre cordes forme violon", je scrute jusqu'aux boutons des costumes de scène... Des fois qu'un détail m'aurait échappé. Je ne veux rien rater de ce passé.



Une pancarte indique : Londres 193 miles. Distance que je parcours allègrement en quelques pas. Passage rapide aux Studios Abbey Road avec son matériel au design soviétique.

Pas de temps à perdre. Je m'envole avec eux vers les USA. On plane, proche du nirvana. Hare Krishna. J'atterris dans un sanctuaire : peace and love. Le Sgt Pepper m'attend seul dans son coin. Hippies Hippies Hourra ! 1970. L'Anus Horribilis. Adieu Flower Power. C'est le drame. Celle du Break Up, la séparation des Beatles. Rideau. Fin de la visite.

Je remonte à la surface, déambuler autour des bassins d'Albert Dock zigzaguant entre ses colonnes couleur orange. Décor de film. Les boutiques de souvenirs vendent ici du Beatles comme on vend du Van Gogh au Louvre.

Samedi 4. 2 o'clock pm.

Le Magic Bus qui rappelle celui de Ken Kesey stationne sur Albert Dock. C'est parti ! Le guide qui fait le job assure en même temps l'animation musicale avec son MP3. Encore cette merdique barrière de la langue... Help ! Je capte au vol quelques mots-clés : Merseybeat, Cavern, Hamburg. Suffisant pour comprendre qu'il raconte "The Early Years" des Beatles.

Pas de souci. Je connais l'histoire de ces premières années comme ma poche. Je ne suis sans doute pas le seul dans ce cas. Gast ! Quand même, on ne vient pas ici, et certains de l'autre bout du monde, pour apprendre que Lennon a été élevé par sa tante Mimi ! Et que sa mère est morte renversée par une Standard Vanguard immatriculée LKF 630 et conduite par un policier qui n'était pas en service. Stop. Tout le monde descend. On pénètre dans une petite impasse. C'est là ! Au 12 Arnold Grove que le gentil George a passé une bonne partie de son adolescence. Façade vermillon. Clean !

Retour dans le bus. On roule vers la Children-house de Starr, au 10 Admiral Grove. Des maisons alignées, cité ouvrière, atmosphère corons à Ringoland. Bienvenue chez les ch'tis anglais. Au bout de la rue, je reconnais immédiatement l'Empress le pub immortalisé sur la pochette de Sentimental Journey, le premier album solo du Harpo-Beatles. J'imaginai un immeuble beaucoup plus imposant en manipulant la pochette du 33 tours.

Le guide tripote une nouvelle fois son petit juke-box GPS... Je reconnais les premiers accords de Penny Lane. Le bus s'immobilise à l'angle de la

ruie. Photo incontournable devant la plaque maculée de mots d'amour. All You Need Is Love. Toujours et encore. Le chauffeur vient à peine de reprendre le volant que le MP3 crache déjà Strawberry Fields For Ever. Ça va vite. Trop de lieux mythiques en si peu de temps. J'ai le vertige. On passe devant l'église St Peter où John et Paul se sont rencontrés pour la première fois dans la chaleur de l'été 1957. Le guide nous informe religieusement que l'on arrive aux domiciles du duo lumineux. Au 15 Forthlin Road, chez Macca, bouleversant. Dire que derrière la petite fenêtre du 1er étage a été composé nombre de classiques de la pop music... Le gardien des lieux montre sa binette dans l'encoignure de la porte d'entrée. Le sosie de Mc Cartney. Véridique ! Au 251 Menlove Avenue (Mendips), chez John. Le coin est coquet, très verdoyant. Une jolie propriété "middle class" comme on le lit dans les bios des Beatles. Je confirme. Pas "Working Class" pour un sou. Séparées par 2 km 100 (J'ai vérifié sur mon Tom Tom dès mon retour sur le Continent) ces deux maisons ont été classées monuments historiques. Elles sont gérées par le National Trust. Je ne pourrai visiter les intérieurs aujourd'hui. La poisse. C'est bizarre, mon émotion s'étirole. Faut dire que mon stock d'adréna-

line a été sérieusement entamé depuis le début de l'après-midi. Je redescends vers les Docks par une grande artère piétonnière. Je ne veux pas quitter le quartier sans voir le "Jaracanda Club" d'Allan Williams, une personnalité importante de la saga. Il a toujours revendiqué le statut de "véritable découvreur" des Fab four. C'est lui qui les a envoyés "aux galères" à Hambourg...

Dimanche 5 Octobre. 8 o'clock am.

Clap de fin sur cette balade musicale entre mythes et réalités. Je suis en avance à l'aéroport ce qui me laisse le temps d'aller voir le sous-marin, évidemment jaune, qui trône sur un parking. Aux murs, de grandes affiches rappellent que Liverpool est encore pour quelques semaines la capitale européenne de la culture. Dernière boutique de souvenirs avant décollage. J'écris les dernières cartes postales. Le cœur n'y est plus. Même texte pour tout le monde : "Bisous du pays de John, Paul, George et Ringo". Merci les gars.

GILBERT CARIOU

Photo : CARIBOU LUGUBRE



RAPORTAGE

CUMBIA-ROCK

Bienvenue dans le monde du rock d'Amérique ! Mais attention, pas dans celui qui a vu la naissance du rock et qui a apporté ce qu'il y a de mieux (The Doors ? The Stooges ?) et de pire (Toto ?) pour le rock and roll. Je vais parler d'un autre monde, en dessous de l'équateur, obscur et naïf, où les rythmes anglo-saxons se mélangent avec les chants indiens et les tambours africains. Et du psychédélique au heavy metal, les Sud-américains transitent tous les styles, bien sûr avec des petites altérations...

Moi, je suis un ingé son-musicien argentin, tombé par hasard (et grâce à une fille bien sûr !) sur cette magnifique ville qu'est Brest, où je travaille et fais de la musique. Je n'ai pas été surpris par le manque de reconnaissance du rock latino, je comprends très bien la difficulté d'accès à la musique outre-Atlantique (sauf nord-américaine, bien entendu). Chez moi, on connaît (un peu) la chanson française, et ici vous connaissez (encore un peu) le tango. C'est tout. Alors une petite séance de rattrapage est nécessaire pour ne pas mourir idiot :



On commence par les années 60, au Pérou, où un groupe de jeunes musiciens décide de former Los Saicos, le premier groupe de garage-rock d'Amérique latine. Vous n'avez qu'à écouter "Demolicion" pour sentir que ces petits monstres avaient du talent, brutal et sauvage. En plus, ce morceau-là fut le plus gros tube de l'année 1965 au Pérou, incroyable ! Ils ont laissé six singles pour la postérité, assez pour être reconnus par beaucoup comme des précurseurs

du punk : "Détruisons la station du train ! Démolir, démolir, démolir, démolir !"

Aussi formés en 1965, les glorieux Os Mutantes, du Brésil. Là, mes amis, on parle d'un des plus intéressants groupes de rock psychédélique du monde ! Des mélodies folles, des instruments et effets fabriqués à la maison, des cris de punk rockers et de la samba brésilienne, bref, que du bonheur ! Ils ont influencé des gens comme Kurt Cobain, David Byrne ou Beck. En fait, Cobain avait même tenté de les réunir en 1993, mais Os Mutantes avait dit "non, on est content d'être dans l'oubli, merci quand même...". Les quatre premiers albums (Os Mutantes, Mutantes, A Divina Comedia Ou Ando Meio Desligado et Jardim Elétrico) parus entre 1968 et 1971 sont tous absolument magnifiques.

Et puis un peu de rock de chez moi, l'Argentine, quand même, avec un groupe qui a produit ses albums les plus intéressants dans les 90's. Je parle ici de Los Fabulosos Cadillacs, une bande de copains de Buenos Aires, fans de The Clash, qui font du ska/punk/hardcore/jazz/rock/cum-



bia ! Il ne faut pas loupier "Fabulosos Calavera", un disque magnifique, excellent son et musique d'une autre planète. Eux par contre, ils jouent toujours. Je sais qu'ils viendront en Espagne bientôt, et moi je serai là pour sauter et crier comme un malade mental !...

Maintenant, pour bavarder avec les copains, il faut quand même faire des petites recherches, ça je vous laisse vous démerder, internet est là pour ça...

PABLO DUGGAN

NDLA : le cumbia désigne une musique, un rythme. Il est né en Colombie au XVIIIème siècle, mélange des cultures africaines, espagnoles et indiennes, avant de se répandre dans toute l'Amérique latine.



www.cityrock.
ANGLE DES RUES J.-LE BERRE & DANTON
CITY
ROCK
CD - DVD - CD Imports
Grand choix de musique celtique
PONT-LABBÉ - ☎ 02 98 82 36 70
pont-labbe.com



KRONICKES



LES PLAYBOYS Abracadabrantesque

(2008 Teen Sound Records / Misty Lane)

Trente ans que Les Playboys de Nice (ex Dentist) concoctent dans leur coin des disques aux couleurs sixties. Leur créneau, le british beat à la Ronnie Bird/Dutronc, il faut dire que l'essentiel du répertoire de ces quadras de la Côte d'Azur est composé de titres en français. Psychédélique ou beat, chaque chanson est une réelle plongée dans les sixties, celle des années folles et des soirées à la Locomotive ou au Bus Palladium. La fuzz s'immisce sur une bonne partie de l'album comme marque de fabrique et re-lifte au passage "Mon obsession" des Lionceaux, seule reprise au programme. Chacun de ces dix titres (c'est un peu court mais en même temps le format idéal) rappelle qu'en France, il y a encore (et toujours) de grands talents car hélas, à part sur quelques festivals mods, il reste difficile de voir Les Playboys sur scène lorsqu'on n'habite pas la côte méditerranéenne...

F.P.

www.myspace.com/lesplayboys
www.mistylane.it

THE GOOD OLD BOYS All Or Nothing

(2008 Beast Records)

En matière de rock'n'roll, c'est vers le Sud Finistère qu'il faut regarder depuis la sortie en 2006 de "La Compil Des Locos" proposée par la MJC et les Locos, espace des musiques amplifiées de Douarnenez. L'écho ne s'étant pas fait attendre avec la sortie à l'automne 2007 du premier album de Billy Bullock & The Broken Teeth, voici venu le tour des Good Old Boys. Redoutables performers sur scène, ces p'tits gars de DZ nous prouvent en dix titres (plus un bonus qu'il faut aller chercher à près de 15 mn à la fin) que la formule du tout ou rien leur va comme un gant. Ici, ça serait plutôt tout à fond mais avec classe, naviguant entre les Datsuns (dont ils viennent de faire la première partie à Lorient)



et la scène suédoise des 90's propulsée par des groupes tels que The Peepshows, The Turpentines ou The Hellacopters... Leur rock s'articule donc logiquement autour de grosses guitares bien ciselées et d'une section rythmique à toute épreuve. Beast Records de Rennes ne s'étant pas trompé sur leur compte en sortant leur album, il serait tout de même souhaitable qu'ils fassent un effort sur la distribution de ses productions.

F.P.

www.myspace.com/thegoodoldboysdz

JONATHAN RICHMAN Because Her Beauty Is Raw And Wild

(2008 Vapor Records)

C'est un retour en puissance que nous a préparé Jonathan Richman avec son album "Because Her Beauty Is Raw And Wild". Fidèle à lui-même, on retrouve la voix claire et la guitare rock sixties de l'ex Modern Lovers, toujours accompagné par son batteur Tommy Larkins, mais aussi le son brut de l'enregistrement sur le vif qui lui est si familier. Dans ce dernier opus, on peut entendre des chansons pêchues, même si les titres plus mélancoliques sont majoritaires (on retiendra d'ailleurs le magnifique "As My Mother Lay Lying"). Petit bonus, après nous avoir fait voyager en

JEAN BART
340
KUSTOM CAFE
29250 MOGUERIEC - 02 98 29 95 43

ACHAT-VENTE-ECHANGE
"recherche tout sur la musique"
VPC Disques vinyles 33T-45T-78T
VINYL RECORDS
E-mail: vinyl.records@orange.fr
Website: <http://vinylrecords.com/vinylrecords>
Tél: 02-98-25-04-47
RCS 418411521 Brest
Profitez vos disques!
Vente de pochettes vinyles et CD

L'oreille KC
Vente-Achat-Echange
CD - VINYLES - DVD - VHS
COMICS - MANGA - BD
ROMANS - POLARS - SF - FANZINES
FIGURINES
124, rue Jean Jaurès 29200 BREST
02 98 80 16 14
oufousacha@aol.com



Egypte avec "Abdul And Cleopatra" voici quelques années, Jonathan Richman nous transporte cette fois près de chez nous car il chante en espagnol et en français ! Il était à La Carène le 19 mars dernier : un concert décalé, drôle et attachant, fidèle à l'image de ce fou chantant new-yorkais.

AOURELL GUIVARCH

PAUL COLLINS BEAT Ribbon Of Gold

(2008 Rock Indiana)

A l'heure où l'on reparle des Nerves dont Paul Collins fut le batteur, il est dommage de passer sous silence le nouvel album de l'un des meilleurs compositeurs de la scène power pop américaine des 80's. Rappelez-vous : "Rock'n'roll Girl", "Don't Wait Up For Me", "Working Too Hard" (composé en compagnie des Nerves), "Walking Out On



Love", "The Kids Are The Same" ou bien "All Over The World". Tous ces classiques n'ont aujourd'hui pas pris une ride, pourtant il aura fallu attendre une quinzaine d'années pour que Paul Collins enregistre de nouveau. En deux ans, deux albums, après "Flying High" (2006) qui trouva une petite distribution en France et une édition vinyle via Get Hip aux USA, voici "Ribbon Of Gold". Depuis que Paul vit de nouveau à plein temps à Madrid, il a recruté quelques fins limiers de la scène locale. Enregistrés en Suède et produits par Chips K. (The Nomads, The Hellcopters...) voici les classiques de demain : "I Still Want You" sœur jumelle de "Don't Wait Up..", "Without You" l'amour encore en thème de fond et des chœurs à vous donner des frissons. "Falling In Love With Her" belle pop song toute en richesse et nervosité. Moins rock que par le passé, cet album n'en reste pas moins d'une grande richesse mélodique, marque déposée de Mister Collins.

F.P.

www.paulcollinsbeat.com
www.rockindiana.com

PETER NIGHT SOUL DELIVERANCE Seven

(2008 High Jab Records)

Au rayon des nouveaux venus côté production, voici High Jab Records. Leur première référence est le sept titres d'un groupe des alentours de Beauvais. Oh ! Pas exactement des inconnus puisque l'on retrouve aux commandes des Peter Night, l'ancien guitariste-chanteur des Jekylls. Pierre



Chevalier fut aussi, le temps de l'album "More Soul", le guitariste de King Size. C'est au sein de cette formation qu'il croise le fer en compagnie de Philippe Nicole, bassiste-chanteur du King. Manu, le batteur, est un ami d'enfance de Pierre avec lequel ils joueront sous le nom de Curfew. Sous l'influence conjuguée des Who et des Jam, entre soul 60's et power-pop (Plimsouls, Tom Petty...), ces trois-là déclinent la pop avec punch et mélodies enchanteresses. On retrouve aussi sur ce premier disque la force des compositions de Pierre qui fit les beaux jours des Jekylls. "Beautiful Inexpensive Smiles" en étant le parfait ambassadeur. La production est limpide voire cristalline. La basse gronde alors que les guitares tranchent dans le vif. De la power-pop vous dis-je...

F.P.

www.myspace.com/peternight-souldeliverance
www.myspace.com/highjabrecords

THE BUTTSHAKERS

Gimme A Little Sign Shake A Tail Feather

(2008 Pop The Balloon)

Show Me The Way To Your Heart Feel Good

(2008 Copase Disques / Cargo)

En provenance de Lyon, depuis quelques temps déjà, un nouveau gang revivaliste sévit dans les clubs de la région Rhône-Alpes ainsi que hors de ces frontières. Le gang porte la bonne parole de la soul music et du rhythm & blues tels que le pratiquent encore à ce jour Sharon Jones et ses Dap-Kings. C'est autour de Ciara avec sa voix de velours d'origine américaine et de cinq musiciens que s'articule la formule des Buttshakers. Un sax ténor et une trompet-

te viennent compléter la formation habituelle guitare-basse-batterie afin de donner cette couleur indispensable à leur musique. Sur ces deux singles, la part belle est donnée aux covers, mais attention ! Les versions de ces classiques vous filent rapidement des fourmis dans les jambes et l'envie d'en découdre avec le dance floor.

F.P.

www.myspace.com/thebuttshakers

LES MECHANTS COQUILLAGES Big Or No Future

(2008 démo téléchargeable)

On les avait loupés lors de notre numéro spécial punk, mais ces petits coquillages de la Côte nord (L'Anus-Lisse/L'Aber-en-Vrac) s'étaient fait trop discrets. Rattrapage obligatoire avec ce CD neuf titres qui en plus est pas piqué des hannetons : qualité des zicos (putain de gratteux !), mise en place, variété des morceaux, humour, même si le son... Mass Prod a d'ailleurs eu le bon goût de les signer pour la 7ème compile Breizh Disorder avec "Amoureuse d'un CRS". A noter aussi la reprise de "Caroline" des glorieux anciens de Tulaviok (keupons paillards qui remplaçaient "oi ! oi ! oi !" par "zob ! zob ! zob !"). Punk mâtiné de rock'n'roll (très "Collabos" dans l'esprit) avec un soupçon de hardcore, ils sont loin du punk donneur de leçons et font preuve d'un max de second degré, contrairement aux jeunes redskins (rednecks ?) locaux, qui n'en finissent plus de se décrédibiliser en tapant encore et toujours à côté de la cible. DIE, AYATOLLAH, DIE !!!

FRANCO

mechantscoqs.free.fr





HOWE GELB (GIANT SAND)

**GIANT SAND
ARIZONA***(Le Vauban, 29 novembre 2008)*

Non, l'underground n'est pas seulement le refuge de losers plus ou moins décrépits, chanteurs cheus ou guitar heroes aigris. L'underground est un choix ! À voir la mine réjouie d'Howe Gelb l'autre soir au Vauban, on se dit qu'il est encore possible de s'amuser avec sa musique, prendre plaisir à jouer ici ou là dans une totale décontraction, sans trop s'inquiéter de marketing ou de plan média. Jouer, plaisir, un sentiment partagé par le public attentif du Cabaret. Comme on dit, ce soir-là le courant passait. Heureux comme un môme, Howe Gelb avait ressorti le piano du Vauban, et se dérouillait les doigts dessus. Folk, rock, honky tonk, boogie, arrangements biscornus sur fins de morceaux tordues, au moins une idée par chanson. Une soirée classe et un rappel copieux (l'insaisissable "Shivers" et "A Better Man In Me") servi par un groupe toujours prêt à partir en vrille. En cerise sur le brownie, la présence envoûtante d'une blonde chanteuse, Lonna Kelley, avec qui il était très facile de causer une fois le concert fini. Tout comme Howe Gelb, pas bégueule pour un rond, prompt à hoher la tête nonchalamment sous sa casquette made in Arizona et à répondre sobrement ("Thanks") aux commentaires pointus des fans ("Great gig, man !"). L'occasion de saluer l'asso Memo pour sa programmation exigeante.

THE ZOMBIES*(Le Vauban, 31 janvier 2009)*

Ambiance des grands soirs au Vauban, rien moins que la reformation historique des Zombies, groupe contemporain des Beat-

les et des Stones, formé en 61. Grosse ambiance, et moments magiques quand le groupe enchaîne six extraits d'"Odessey And Oracle" dont le fameux "Time Of The Season". Colin Blunstone, aux faux airs de Donovan, chante toujours miraculeusement bien, les tubes ("She's Not There") mais aussi les extraits de ses albums solo, notamment ceux de "One Year". Après viendront les solos et les démonstrations un peu vaines de Rod Argent à l'orgue (jouer avec les coudes, tout ça...), mais qu'importe, l'essentiel était dit. On a causé ensuite avec le très british Jim Rodford, cousin de Rod Argent et bassiste émérite, de ses premières formations de skiffle de la fin des fifties jusqu'aux Kinks à la fin des seventies. Chez lui, l'enthousiasme est intact, les anecdotes s'enchaînent, les souvenirs, Ray Davies, les sixties, le rock anglais, et tout simplement la chance qu'il savoure d'être là. Il y a très longtemps, Colin Blunstone chantait "I Don't Believe In Miracles", pourtant comment appeler autrement telle réunion de briscards, hilares, heureux, et dignes ?

LES TINDERSTICKS*(La Carène, 5 février 2009)*

Temps de chien sur la cité du Ponant, noyant la Carène sous des trombes d'eau. Le temps idéal en somme pour les plaintes gorgées de larmes des Tindersticks, vieux cabots dépressifs venus en formation serrée, à 7, avec violoncelle, sax (alto, ténor, baryton), trompette, claviers vintage et guitariste (gaucher). Comme c'est la première date de la tournée, on sent une certaine nervosité dans l'air, d'autant que le line-up a changé : nouveau batteur, seulement

6 heures de répét au compteur ! Mais très vite la glace est rompue, le groupe en demi-cercle autour de Stuart Staples, plus Stewart Granger que jamais, va donner un de ces concerts dont on ne se remet pas, revisitant leur répertoire avec une étonnante fraîcheur dans une Carène changée en théâtre à l'italienne, vaisseau fantôme cinglant dans la nuit, soutenu par un public attentif et enthousiaste, de la fosse au balcon. Un public qui ne laissera pas partir le groupe avant un ultime et très long rappel, initié par un Staples aux anges qu'on verra sourire, sortir (un peu) de sa réserve ("Hank You"), et même, mais oui, danser ! Ainsi au bout de la nuit, on aura droit à "She's Gone"... Après le concert, un rapide tour de table fera l'unanimité, tant sur le groupe que sur le son, surnaturel, et les lights, d'une grande sobriété. Oui décidément, c'était un de ces concerts qui fondent à jamais une salle.

KURZ SCHLUSS*(Le Vauban, 19 février 2009)*

Le feu et la glace au Vauban, pour le dernier live d'"Entropie", dernier cd en date de Kurz Schluss, avec Alex aux commandes du système des courts-circuits. Tous étaient là, Dams à la guitare, Steph, Plug, Naab et le Ghost bien sûr, en free lance, pour trois heures de techno et d'électro libre et rude, boostées par images live, vidéos et lights bien barbares. Et puis plein d'invités. Rien à faire, toujours pas question qu'Alex "recule d'1 pas" ! Un bon moment, de quoi patienter avant le prochain skeud, et un autre live, bientôt ?

www.kurzschluss.biz**JONATHAN RICHMAN***(Le Vauban, jeudi 19 mars 2009)*

Légende au Vauban dans le cadre du Festival Invisible. L'ancien Modern Lover en personne accompagné d'un batteur flegmatique pour un concert libre comme l'air, piochant dans son dernier disque

mais aussi dans son répertoire éclectique (le fameux Egyptian Reggae). Ça fait maintenant belle lurette que Jonathan Richman ne porte plus de chemises hawaïennes, peu importe, la fantaisie et la grâce sont toujours de son côté. Ce soir-là, il y avait aussi Valier ("qui ne fait que brûler") et ses chansons inquiétantes et Gil "White" Riot et son Rio Cinema Orchestra, la BO idéale pour finir une journée qui avait commencé bien plus tôt, sous le soleil exactement, au bar du Vauban, avec les prestations solo de Meinsohnwilliam (bruitiste chiant) et de Federico Pellegrini, le Lonesome French Cowboy et ses loops, juste magique.

<http://www.mypace.com/riocine-maorchestra>
<http://valierexperience>

ANAIS ET SIAM*(La Carène, février 2009)*

Ne sont pas des anagrammes, quoique. Cette nuit-là frémissaient à la Carène des vibes drôlement érotiques dans les deux camps, devant une foule toute mouillée. D'abord Siam, en double-mixte, male/female, formule atypique, guitare-bando, chauffait les braises en chantant l'amour à trois, puis réactivait un tube oublié de David Bowie ("DJ") en mode binaire glam. Le truc qui gigote entre Bruno et Fanny fait passer des frissons dans la salle, quelque chose comme les remous qui agitent un couple, de l'extase au dégoût ("Je Te Déteste"). Ensuite Anaïs, carrément remontée pour la première date de sa (grosse) tournée fait rouler les chansons de son dernier album, l'ambitieux "Love Album" dans une formule parfois très new wave. Semble-t-il, parce que pour tout dire, on n'a rien vu du show. Soirée mouillée donc, impeccable.

JACKSON 4**Photos : RAYMOND LE MENN**

JONATHAN RICHMAN





NOIR MAZOUT

TERRE NOIRE

Si le roman noir trouve facilement son inspiration dans les ruelles obscures des nuits de la grande ville, il a aussi pu s'épanouir avec humour et délectation sous le soleil des campagnes profondes. Deux exemples.



FANTASIA CHEZ LES PLOUCS
(THE DIAMOND BIKINI)
CHARLES WILLIAMS

Série Noire n°400 - 1957



LE PETIT ARPENT DU BON DIEU
(GOD'S LITTLE ACRE)
ERSKINE CALDWELL

Gallimard - 1936

Le premier voit Billy, un petit gamin de sept ans, raconter sa nouvelle vie chez "Oncle Sagamore", bouilleur de cru clandestin et filou notoire que le shérif local essaye



ce paysan persuadé que ses champs recèlent un filon d'or et qui, au lieu de cultiver du coton comme tout le monde, transforme son terrain en gruyère, avec l'appui involontaire d'un albinos capturé dans les marais, car il pense qu'il a le don de voir l'or sous la terre ! Mais dans une famille où les filles sont trop belles et où les fils ont plus faim de sexe que soif d'or, on bascule brusquement du comique au tragique le plus noir, dans un déchaînement de passions brutes et de violence animale, qui valut à l'auteur, dans l'Amérique coincée de 1936, un procès pour obscénité...

Ces deux romans furent adaptés au ciné : un triste navet pour Gérard Pirès (Fantasia), où même Lino Ventura a du mal à trouver sa place (malgré le voisinage de Jean Yanne, Mireille Darc, Jacques Dufilho, Rufus...) et une version pitoyablement édulcorée du "Petit arpent" par Anthony Mann en 1959.

FRANCO



It's on the screen!
The explosive, lusty story that 20 million readers said never could be made!



NOW you can see the best-selling novel of all time!

SECURITY PICTURES PRESENTS ERSKINE CALDWELL

GOD'S LITTLE ACRE

AN ANTHONY MANN PRODUCTION

STARRING ROBERT RYAN ALDO RAY BUDDY HACKETT

AND TINA LOUISE

Screenplay by PHILIP YORDAN Based on the world's best selling novel by (ERSKINE CALDWELL) Directed by ANTHONY MANN

Produced by SIDNEY HARMON Music composed and conducted by GORDY BENSTON Released thru UNITED ARTISTS



SKEUD DOMINIQUE FORMA

Fayard noir - 2008

Bowie "Live in Santa Monica 72"

Stones "Some More Girls"

Cramps "Confession of a Psychopath"

Ce sont quelques-uns des disques pirates que presse Johnny Trouble dans son underground vinylique. Au sommet de son royaume interlope, il ne peut plus que descendre, et va chuter, lourdement. Sur cette base de roman noir, l'auteur nous propose un voyage rock dans le Paris du début des années 80 (quartier des Halles, Open Market...), et il semble connaître son affaire, même s'il ne peut éviter l'accumulation tentante des personnages un peu clichés que l'on pouvait croiser à cette époque-charnière : le hooligan anglais suintant la bière, les deux groupies professionnelles (Sucette & Ventouse !), le gros producteur pourri, un skinhead... noir (mais c'est vrai qu'à Paris on pouvait en croiser un qui se faisait appeler "Kanak +"), etc. On y retrouve la violence et un certain cynisme propres à la période, et la bande-son est bien d'époque, avec les Springsteen, Cure ou Prince (qui n'a pas ici le beau rôle...) et quelques clins d'œil d'esthète : Gene Vincent, Jacqueline Taïeb, les Fleshtones... Inconnu dans la littérature française, Dominique FORMA a pas mal roulé sa bosse, tour à tour chanteur, producteur, animateur radio, photographe, il a même réalisé un film avec Jeff Bridges et Henry Rollins (La Loi des armes).

FRANCO



GOULE ET LICHE

Introduction à la mythologie brestoïse

On a décidé d'être drôle et de très mauvais goût. Acide, corrosif et pervers. Taper pile là où ça fait mal, avec un message de paix, d'espoir et d'amour.

- Tu crois qu'on arrivera à entrer avec ce déguisement?

- On est dans une démocratie, Zathara, non? On est en France. On est chez nous. On fait ce qu'on veut. Alors quoi? Tu penses qu'il y aura un gros noir comme au Baroum' pour nous dégager parce qu'on a une tête qui ne lui revient pas ou qu'on a des baskets sans chaussettes? Et puis, mon ami, on est à la fac ici. Et la fac c'est le moulin.

Mardi 26 février de l'an 1 après Joe Dalton. Jour du mardi gras. Jour de grève générale contre la réforme du statut des enseignants-chercheurs à l'UFR de Lettres et Sciences Sociales de l'Université breizhoneg Occidentale.

- Bon, à partir de maintenant Zoby, tu m'appelles Bachar.

- OK. Et moi c'est Gilad, alors. Gilad Shalit.

- Ca marche.

Une foule d'étudiants allocataires en tenue bigarrée, avec les cheveux emmêlés qui boivent du thé et des jus de fruit bizarres - sûrement des produits importés de pays dont ils ont le secret. Ils nous regardent d'un air hautain, presque dégoûté, je dirais.

J'ai un masque de Tsipi Livni, une cape faite avec un drapeau d'Israël, deux HK5 en plastique avec remontoir mécanique, un pantalon élavé rentré dans mes Magnum des Forces Spéciales Américaines et je joue les humanitaires au grand cœur: "J'honore la mémoire de Gilad Shalit, otage du Hamas depuis 2006, en ce jour sacré de grève et de carnaval". Zathara a un keffieh qui lui recouvre intégralement le visage, une chemise, un pantalon et un trois-quarts noirs, ce dernier laissant entrevoir une bouteille de vodka Poliakov volée au Leclerc ainsi qu'une fausse ceinture explosive en plastique.

Je regarde les hippies, mes armes factices braquées sur eux. Les filles sont atterrées. Les mecs rigolent jaune. On ne sait jamais comment et s'il faut rigoler avec Israël et la Palestine. Ma cape magique me protège des attaques. Sous peine de traiter celui qui m'insulte d'antisémite afin que la foule se précipite sur lui, le bouffe, le démembre, lui viole ses entrailles comme des zombies en crise d'hypoglycémie et en pleine montée de viagra.

C'est peut-être même la première fois dans l'histoire de cette fac qu'un drapeau israélien en franchit la porte. Et il faut que ça soit un goy illuminé en plein carnaval qui le fasse.

- T'as vu ça, Zath? Tsalal et le Hamas ensemble. Jamais ça ne se verra. Et regarde comme on remercie notre message de paix? Pas un pour féliciter notre avant-gardisme. Pas un. Tout le monde nous ignore. S'en foutent de la Palestine, ou quoi? Les choses se passent à fond, par chez nous.

- Israël te remerciera, camarade. Laisse les ignorants sombrer, Zoby. Ce n'est pas de ta faute si les gens sont cons.

La grève bat son plein: café, thé et gâteaux à prix libre dans le hall, les syndiqués dansent la valse des tracts. Des messages de haine envers les machines à café dont les fentes sont recouvertes d'un virulent appel au boycott du café soluble au profit des anarcho-écologistes qui le servent, deux mètres plus loin. Tracts contre le gâchis de l'éducation. En papier non recyclé. Visez le contre-sens. Appréciez la suite dans leurs idées.

Des banderoles appelant à la mobilisation jouxtant des banderoles annonçant les prochaines cuites étudiantes.

Dans le soleil absent et parmi les étudiants apathiques, L'UNEF entreprend un numéro de tapinage artistique. On erre sans but quand on entend derrière nous un type qui a vu un Bush arpenter les couloirs.

- Merde, c'est plus la mode des masques Nixon.... On va lui rendre une visite à George? On va le choper?

Zathara chancelle, sort sa bouteille et en boit une grosse gorgée.

- On monte au front. Plus fortes seront les troupes grâce à cette eau-de-vie. Tu ne trouves pas qu'il y a de la folie dans ce liquide blanc?

En plein couloir, devant le plus grand amphi de la fac, devant une foule blonde et brune aseptisée (caban, legging, tunique, ballerines, sac dans le repli du coude et la main levée; l'autre tenant un portable) qui a l'air de le prendre pour Mahmoud l'Iranien. Monsieur qui lance des satellites et qui opère les drag-queens qui veulent donner dans le trans-genre.

Pour leur faire peur et avant que je ne réponde à sa question, il lance un appel à la prière en arabe. Un silence de mort s'abat. Un silence de

consternation, et d'incompréhension qui menace de virer à l'écoeurement et au mépris. Je frôle la crise de nerfs:

- Hey gros raisin terroriste! Arrête de faire peur aux gens! Viens-là ou tu vas te faire lyncher.

Il se marre. Il se rapproche de moi, j'ai mes deux HK5 braquées sur la foule pour le couvrir. On prend l'escalier du premier étage.

- Où est-ce que t'as appris à appeler à la prière en arabe? T'es blanc comme un cul et t'es breton depuis Jules César.

- A part le Allah Wakbar, c'était n'importe quoi.

- Oui, enfin tout le monde y a cru.

- C'est le principal, non? De toute façon, ils sont tellement débiles que ça prendrait trois plombes à leur expliquer.

Les escaliers encore. Des murs jaunes avec les inscriptions: "Fac en lutte", "Le Pen au pouvoir", et "Caca".

Au troisième. Dans le couloir. Un garçon a eu la bonne idée pour faire rire tout le monde de se déguiser en pensionnaire des camps de la mort. Il est de dos.

Des insultes fusent de tout le couloir. Antisémite. Crevure de merde. Négationniste.

Nazi. Ca conspu. Ca hurle. Ca se comporte comme des hooligans avinés.

C'est au moment où il se retourne que je pige le tableau.

Les insultes ont fusé par réflexe. Jailli de l'association 3ème Reich / Camps de la mort, Auschwitz et tout ce qui s'en suit.

En France il y a deux lois. La première c'est: on ne touche pas aux Juifs, ils ont déjà assez souffert comme ça. Légitime et presque impossible à attaquer, me diriez-vous. J'en conviens.

Par contre la deuxième est moins glorieuse: il n'y a que la Shoah qui ait de l'importance. Que la Shoah. Les enfants n'apprendront que ça. Il n'y a eu que ce massacre! Mais uniquement celui-là! Et c'est le plus horrible de tous! Des Juifs emmenés en Pologne, vous vous rendez compte! Des frères humains tués par la main de l'homme! La Shoah, merde!

En gros que tu sois Arménien, Indien, Algérien ou je ne sais quoi, tu l'écrases. Il n'y a que la Shoah. Ton massacre, on s'en fout. Nos enfants ont pas besoin de savoir ce que votre bande de zoulous ont fait. C'est la Shoah et puis c'est tout. Ils ont erré pour l'avoir, ils se sont fait buter en masse alors maintenant laissez-les en paix avec leur Shoah!

Structure pyramidale des massacres. Avec celui-ci tout en haut, tenant la barre. Le plus horrible de tous, le plus abouti, le plus mécanique. Celui qui, comme un logo ou un slogan, regroupe tous les autres dont on ne parlera pas puisque le cerveau humain a besoin de points d'ancrage simples et qu'il est difficile d'attirer leur apitoiement si on introduit trop de données.

Ajoutez qu'à Brest-la-grise on a autant de chance de tomber sur un Juif que pour un joueur de cricket de jouer Federer à la Tournée Ricard de la Pétanque à Marseille - mirages, figures de la télé, figures de l'imaginaire, figures du fantasme. Il en résulte un formatage mécanique de cette brave humanité où les déportations sont un tabou, sacré et susceptible d'attirer le lynchage de la foule si jamais il est évoqué trop fort. Un tabou qui fait réagir tout le monde dans un élan de panique désordonnée et qui leur fait débiter inlassablement les mêmes mots en boucle - nazi, nazebol, négationniste, antisémite - sans qu'ils ne s'arrêtent une seule seconde pour vérifier que le terme soit approprié, ni même prendre la peine de savoir de quoi on parle, pourvu que le déclencheur soit là.

Ping: mauvais goût attendant au judaïsme.

Pong: Auschwitz.

Ping, dans ton nez.

Le type a un écusson des Boers sur la poitrine. Il est déguisé en pensionnaire des camps de la mort anglais pendant la guerre des Boers en Afrique du Sud...

Nazi-Juif, ça sonne bien pour ces ignares d'étudiants. Mais Anglais-Camp de la Mort est un truc qui n'existe même pas en rêve, à en juger leur réaction subite, spontanée, désordonnée et surtout unilatérale.

Un déguisement de génie. Toi, mon pote, t'as trouvé un déguisement de génie!

Le type essaye de s'expliquer mais c'est limite si la foule ne le lapide pas. Nazi. Enculé. Salaud de révisio. Tu penses au peuple juif?

Toujours les mêmes mots en boucle. Toujours les mêmes accroches. Une mécanique huilée. Une mécanique de précision. Evidemment la démocratie est pour tout le monde sauf pour certains comiques de la fange. Et lui n'a pas le droit au débat. C'est l'ennemi. Et puis quel débat? Il n'y en a pas puisque le type et ses accusateurs ne parlent pas de la même chose.

C'est une cacophonie incompréhensible dont la seule porte de sortie est un tir en l'air à l'arme de poing ou une giclée de lacrymogène.

Voilà comment la démocratie s'automutile par ses forces vives.

Du coup, on n'a toujours pas trouvé George Bush. On arpente tout le troisième étage méthodiquement. Coup d'oeil furtif sur l'intégralité de cette

nuée d'étudiantes en petits groupes qui bloque les couloirs. Instinctivement - sans savoir pourquoi - je fais un tour par les toilettes. Je tombe sur un type avec un masque de Bill Clinton qui sort des latrines en se reboutonnant, l'air satisfait et l'oeil vide. Il est accompagné d'une fille déguisée en pute.

- Il est génial ton déguisement de pute, louloute.
- Je ne suis pas déguisée, connard de pervers.
- Heu... En fait on cherche un comique qui est déguisé en Bush. Vous ne seriez pas tombé sur lui par hasard ?
- Bush.... Ah ouais, il est en bas, au parc à hochet avec sa turbulette et sa suce. Il joue à construire des tours et à les détruire en balançant des avions dessus.

JULIEN ZIRELLI



FICTION

PEAUMÉE

Beauté de la chair douce comme une énorme montagne épidermique. Superpositions, couches de peau pleine que l'on crève de caresser. Caresse, caresse le gros monticule de ses seins, tu remontes l'amas laiteux et si le cou est caché par sus-dernier du visage tu lui prends la bouche direct. Les tissus adipeux des lèvres ne stockent pas la graisse, elles n'en ont pas. Alors beauté de la caresse dans le gros mou, tout mou tout ferme. Mains dans la molle masse...J'aime les belles grâsses nues, toujours elles devraient le rester, toujours à poil les belles grâsses parce que dès qu'elles portent un truc sur elles c'est une autre histoire. Tout de suite ça les boudine ou ça les cache. Elles sont moches les pauvres. Mais pour elles, il n'y a rien que je ne ferais pas, pour ces doux tas d'épiderme j'inventerais des vêtements transparents qui garderaient leurs rondeurs au chaud. Voyez comme je les aime et comme je pense à elles et au bien-être esthétique de la communauté ! Sacrés veloutés de viande... Je les encense, certain, et ces boules de garce ne font que me cracher dessus. Ingrates boules de garce ! Couches et couches capitonnées d'amour... Moi, les deux seules boules que je possède tiennent comme par miracle sur mon torse, j'en ai aussi deux derrière mais elles sont trop molles pour être labellisées " boules authentiques ". Sans doute pour ça qu'elles l'ont mauvaise contre moi, pour manque de parcelles remplies.

Rennes, un mardi soir, vers 23h, je rentre chez moi un peu éméché. Mes talons caracolent sur le pavé, vent glacé contre ma frange, toute décoiffée comme ça avec des mèches de partout j'ai l'air d'une folle. Je fais très vite car il fait froid et que je n'aime pas traverser Sainte-Anne. Comme je me presse, automatiquement, je dandine du cul, bruit sec des bottines, c'est bon je suis fichée comme une traînée qui court le ruisseau. Je flaire l'accrochage, je mets le turbo et plus je fonce, plus je balance mes arrières, roulement de croupe, plus je risque de me faire épingle, je le flaire. Moi et ma jupe verte en jean sommes piégées dans la merde des nuits rennaises. Talons qui claquent, je dandine, je dandine !

Roulement de tambour... trop tard. Au distributeur, un groupe de tendres montagnes... perdues sous écharpes et bonnets. Comme je les aime ! Je les compte, trois, accompagnées par un jeune homme très correct du genre étudiant en droit. Pas de quoi se méfier d'un fils à papa en bonne escorte toute molle toute ferme. Ah... devine la tiédeur pulpeuse des plis, des replis.

Femmes d'hiver, pommes de Noël faites pour réchauffer. A plaquer en été car elles suent de tous les pores, ça en fait beaucoup. Donc je passe, attention je les regarde parce qu'elles sont belles, je dandine, je dandine, je passe !

" Hé sale catin !! T'as vu comment t'es fringuée ? Elle a pas froid la vilaine comme ça ??? "

Rumeurs de gloussements. Gorges toutes ouvertes trémoussant de la langue. Roulements de fonds de glotte. Dégueulasse. Très poliment : " Pardon ? Quand je vous ai vus, je me suis dit que vous aviez des phy-



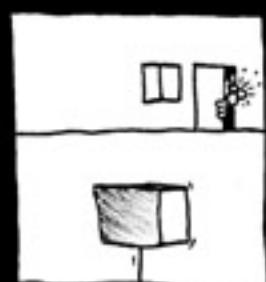
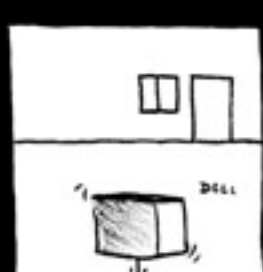
siques ingrats. Je n'ai rien dit parce que c'est gratuit et que je sais me tenir.

- Oh la la ! La putain est furax !! Et regloussements de truies. C'est trop !
- Les gros blocs d'agglomération qui slappent droite gauche ça m'fout la gerbe !!! Ca gigote, ça gigote mais c'est plus la mode des flambies !! Cuissots montés sur bottes ! Ouais ! Morue flasqueuse, tu m'fous la gerbe ! Et... "

Une des grosses m'empoigne. C'est pas des mains qu'elle a ce sont de grosses patounes d'ours. La montagne me plaque, je sens tout son poids d'ombre qui recouvre mon corps. Beauté de la chair douce comme une énorme montagne épidermique...Violence du velouté de viande ! Mes pieds et sa graisse gigotent. Y'a plus qu'elle et ses grognements d'ours dans la montagne et moi je pense à Sarah Palin et à l'Alaska. Je pense aussi à Hollywood. Et d'un coup sec, comme dans les films, je lui plante deux doigts dans le museau ! Un doigt bien profond pour chaque narine. Et là, la sauvage couine un ridicule filet de cris de souris. Un filet de cris de souris ! Stupéfaite elle me lâche, je cours pour échapper à leur merde, je cours, je pleure, et je dandine ! Je dandine ! Je pleure !

J'aime les belles grâsses nues, toujours elles devraient le rester, toujours à poil les belles grâsses parce que dès qu'elles portent un truc sur elles c'est une autre histoire. A peine bouléées, les voilà de vraies boules de garce ! A peine bouléées, les voilà de vraies moules de garce ! Repues de leurs surplis... Plus de peau pleine... Plus de caresses molles dans l'amas... Tout au plus caresser l'envie des chauds tas d'épiderme quand c'est l'hiver, que ça gèle et qu'on est fringué trop court.

E. MONOT





A L'ABATTOIR

J.P. fait son vernissage ce soir à 18 heures dans le sous-sol de l'Abattoir (en fait une ancienne mûrissière de bananes transformée en musée d'art contemporain). C'est un endroit atypique, un genre de loft farci de coins et de recoins, d'ascenseurs hors d'usage, de passages interdits bloqués par des chaînes, de murs qui suintent et d'escaliers qui dévissent.

Calotte glacière en hiver, et serre tropicale en été, l'Abattoir est une enclave météo dans la ville, et l'un de ses plus fiers pôles culturels.

C'est aussi un secret très bien gardé. Seuls des initiés y pénètrent.

L'endroit profite pourtant largement des subsides municipaux et devrait conséquemment s'adresser à tous, mais "l'art contemporain réclame de l'attention et de l'exigence" comme aime à le répéter Yves Lefèvre, le responsable du lieu. De sorte que la communication à l'Abattoir fonctionne en vase clos.

Tant mieux. Comme ça tout le monde se connaît, s'auto-congratule ou se déteste à l'aise et puis il y a plus à manger et à boire aux vernissages.

Ce soir l'excitation est à son comble dans ce petit monde sclérosé et on peut penser que pour cette fois J.P. aura pensé à tout, les cacahouètes et le mousseux, tout sera prêt. Pour l'occasion, Maureen a prêté son carnet d'adresses pour l'expédition des invites. Tout le gratin sera là. Le gratin et l'habituelle cohorte, l'implacable théorie de pique-assiettes, boit-sans-soif, loquedus plus ou moins pittoresques qui squatte invariablement ces événements. Ceux qui lorgnent sur le buffet à peine ils sont entrés, avec acuité et compétence comme s'ils jaugeaient là l'Œuvre de l'Artiste.

L'expo s'intitule "Les Doigts Gourds", illustrant le concept de l'artiste attaché à "représenter le Malaise de l'Individu dans la Cité". Pour matérialiser ce Malaise et notre condition de maigres cloportes, notre misérable marge de manœuvre limitée à mort dans un monde hostile où tout n'est qu'apparence, J.P. tord et déplie des trombones dans tous les sens, dans une frénésie créatrice extrêmement rigoureuse, proche de la transe shamanique.

L'inspiration lui est venue pendant un stage en été dans une entreprise recyclant du papier. Il s'occupait du standard. Impossible de fumer. Pour calmer son ennui (et ses nerfs), il se vengeait sur les trombones. Il est devenu à cet exercice d'une dextérité prodigieuse.

À 18 h 30, le monde commence à arriver devant l'Abattoir. Toujours les mêmes, profs d'art plastique (collège et lycée), étudiants des Beaux-arts efflanqués et hirsutes, journalistes imbibés et désœuvrés notoires, musiciens sous toxiques et bibliothécaires décalés, sans compter les Responsables Culturels aux fonctions mal définies (mais il faut bien qu'ils soient là).

Il y a aussi bien sûr les Amis de J.P., ceux dont on se demande encore en quoi consiste l'activité, en dehors du fait d'être là. Plasticiens, architectes, publicitaires, communicants, DJs... photographes ?

Tout le monde attend.

Personne ne se demande ce qu'il fait là, chacun espère juste avoir échappé aux discours, inévitables dans ce genre de cérémonie.

À l'entrée, de petits haut-parleurs au bout de longues tiges menaçantes réunies en bouquets couinent de vagues messages de bienvenue, d'une petite voix flûtée : "Bonjour ! Bonjour ! Entrez ! Comment allez-vous ?" etc.

C'est une performance, ou une "installation" d'Adelphe, un ami de J.P., une commande du Conseil Général qui a traversé le département, le



temps de quelques animations culturelles ou débats républicains sur le bien-fondé de l'Art Moderne. C'est censé préparer le public à affronter le travail de J.P., ou bien le mettre de bonne humeur, je ne sais pas.

En tout cas c'est gagné.

Les gens affichent un sourire amusé très tongue in cheek.

Mais le sourire ne dure pas.

Dans la salle, le spectacle est terrible.

Répartis dans l'Abattoir, les petits cadavres de trombones mutilés sont exhibés, tous semblables et pourtant tous différents sur leur catafalque de velours noir, encadrés de métal anthracite.

Bouche bée, le regard perdu, les invités reculent.

Le Silence Règne.

Même le Vieux Barbu à la cape noire, invité à présenter l'expo (et rompu à cet exercice) doit s'éclaircir la voix, et faire appel à tout son savoir-faire.

Car comment trouver les mots ?

Il évoque pêle-mêle génocides, productions de masse, manipulation de l'image et responsabilité de l'artiste. Du beau boulot.

Le discours dure cinq minutes chrono, présentation comprise.

Ensuite c'est la ruée, silencieuse, vers le buffet.

Au bout d'un moment ça va mieux, le vin, le punch, les canapés réconcilient le Monde, l'Univers et les Gens à l'œuvre de J.P.

Lui-même n'a plus tellement l'air d'un Individu anxieux dans le Malaise de la Cité. Il a juste l'air bourré.

Quand on sort, deux heures plus tard, les petits haut-parleurs couinent derechef : "Au revoir ! A bientôt ! Revenez vite !" etc.

On a envie de les réduire en miettes - et de les piétiner ensuite, en hurlant.

La prochaine expo, c'est Louis-André le mois prochain.

Lui momifie en été les grosses mouches noires, à la laque siliconée qui sert aux vieilles à donner plus de maintien à leurs cheveux mauves.

Ensuite il les peint en blanc et les colle sur des lattes en balsa où figurent en réduction des scènes habituelles de la vie quotidienne : le ménage à maman, le travail à papa, le repas du soir etc.

Je ne sais pas ce qu'il veut exprimer ainsi mais il a sûrement un concept sous la main, avant le vernissage.

Encore un bon moment en perspective.

STOURM

Illustration : HUBERT POLARD



STORIES

TELLING LIES

When I hit twenty I suddenly decided that normality was a fucking waste of time: I still do. I quit my job; lied like hell and squeezed enough money out of a father I'd never known, to buy an amp and a guitar. Then had an enormous stroke of luck and came across a violinist who made Nigel Kennedy look like a choirboy. Before you could say "Get laid, smoke shit and party"! I was in a group that rocked.

Bates Motel: was an amazing vehicle. None of us had a penny. We lied, cheated and broke our balls working to make it work. Our first concert was on a beach in front of a hundred or so very, very drunk people. I became famous at this party for my fire breathing act that backfired. In fact I caught my head on fire and nearly killed myself. The week before, I set fire to my landladies garden and two weeks previous had terrified the old ladies coming out of church on sunday evening, when I spat a huge fireball from the top of the roof of my house at eleven in the evening.

We hit luck and ended up at the Lorient Festival where we made a dramatic impact, especially in the bars. We were named the find of the festival in "Le Monde", and had to run away from a "huge sado masochist homosexual German" who wanted to play with our drummer!

Neil: From Manchester and had just missed the big time twice. He'd refused, "James" because they were "vegetarians" and missed an audition for the "Stone Roses", both before they got famous. I've never forgotten the time he woke up at five in the morning after a concert at "Loudeac" and decided to brush his teeth to get rid of the stale beer taste. It was dark and it wasn't till the morning he found the tube of "Préparation H" were he'd left it!

Paul: The fiddle player is a bag of nerves. I'll never forget the hours he spent setting light to his farts in the van. There was a festival we played in Dorset which was a dramatic failure. No one turned up and a heavy fog descended on the field. This didn't help the commentator of the falconry

'Telling Lies'



BATES MOTEL

'Telling Lies'



BATES MOTEL

display. No one could actually see them flying! Here I saw my first performance of "Buddhist Monks"... and my last. All those hippies with cd's of traditional Buddhist music must be off their heads. Christ what a load of cock!!! Blowing and clashing things total bollocks!

Andy: The singer is something special. We found him in another group when we parted company with our original singer. When you first meet him you think, nice friendly simple guy. Then he gets drunk and if your a bloke you think, "please shut up", and if your a girl you get nervous. We played a gig for a hell's angels group, in St Austell. It was in a council house they'd bought and turned into a fortress. Metal bars surveillance cameras. A huge air brushed Scorpion on the wall. Most of them had spent a hell of a lot of time in prison. Quite a few for violence. Every fucking cliché in the book, they were having a party. The party was to last a week. We entered on the fifth day. Large amounts of amphetamine had been consumed. They were all very very jumpy. This was just the moment Andy decided to steal from them. He got a punch in the head and was lucky not to get a knifed. Don't ask me how we got him out of there.

Nimbo: Two meters tall, "tattoos" from top to bottom and a capacity to consume anything liquid, combustible or sniffable out of the ordinary. I've seen hundreds come to drink with him but hardly any capable of staying with him. Girls who like a bit of rough love him. One in particular in Ilfracombe decide to sit on his dick while he was in the middle of a gig, I am not joking. She got off two minutes before her husband arrived... I am still not joking!!! We started out in the wilds of Cornwall. We lived life at 1000km per hour. We played hundreds and hundreds of concerts. Laughed till we were sick. Shouted at each other, protected each other. I'll never forget the bravery of one of the guys who played in Camaret the night his father died. We didn't have rich mummies and daddies to catch us when we failed. Nice safe jobs to go back to. We gave it everything. We were 90 per cent self taught. Only one of us had any training. Self financed, we nearly so nearly got signed, but it wasn't to be. The group still goes on. Their taking a six month holiday at the moment. Paul works with the mentally handicapped, Neils been working for a concrete company, Andy and Nimbo are having to work as masons in our beloved Cornwall and me... that's my business.

BOOF



FEUILLETON

MONTPARNASSE BLUES # 3

Ouuuuaaah... 6h00 du mat'. Aujourd'hui, faut aller bosser. Debout les Damnés de la Terre ! Ouais ben, tu m'excuseras mon cher Karl (tu permets que je t'appelle Karl ?) mais le damné va d'abord aller pisser et se chauffer un p'tit café. La Révolution attendra un peu.

Me v'là donc comatant devant le café soluble que le capitalisme planétaire met généreusement à ma disposition, méditant sur le Grand Soir à venir. Que viva la révolution ! Remarquez, en matière de grands soirs, ceux que j'ai connus se sont surtout soldés par des lendemains qui déchantent, à base de Coca et d'aspirine effervescente. Merci le progrès et le capitalisme planétaire (pardon Karl). Allez une bonne douche (ben quoi, on n'est pas forcé de sentir la sueur pour faire la révolution !) et nous voici prêts à sortir affronter l'aliénation du pauvre prolétaire travailleur. La matrice n'attend plus que nous ! Et pis ça caille en plus. Réchauffement planétaire en stand-by dirait-on.

"I just don't know what to do with myself", cher Jack* (tu permets que je t'appelle Jack ?), je suis bien embêté moi aussi. Dois-je tenter une traversée hasardeuse de la rue sachant que le petit bonhomme vient de passer au rouge ? Aurais-je le temps d'atteindre la sécurité du trottoir d'en face avant que la meute sanguinaire ne déboule sur les chapeaux de roues ? Pas de tout repos la révolution !

C'est surtout des scooters dont il faut se méfier. Un pote m'a raconté en avoir vu un renverser une femme enceinte et réussir à engueuler la nana. Le scootérien parisien est un être ignoble dénué de tout sens moral. La régression absolue dans l'échelle des valeurs humaines. Une sorte d'Obersturmführer SS du code de la route. Nuit et brouillard sur les boulevards ! Il se contente de foncer, les lèvres écumantes déformées par un rictus monomaniaque. Foncer est son but, sa passion, sa raison d'être. Pour lui, le piéton n'existe pas. Ou alors celui-ci n'est qu'un obstacle, une gêne temporaire dans sa conquête de l'espace urbain. Le scootérien, être lâche et fourbe, ne connaît qu'une seule loi, celle du plus fort. Ce qui l'amène à s'écraser régulièrement devant les berlines dont les rues parisiennes sont truffées, jouant du klaxon plus souvent qu'à son tour, tel le roquet hargneux désirant montrer une force qu'il n'a pas.

Une fois, il y en a eu un qui a voulu me casser la gueule parce que j'avais traversé devant lui - fort légalement sur un passage protégé, je dois le préciser. Jaugeant le personnage, dont l'haleine empestait la vinasse bon marché, je réalisais que le quidam pesait dix bons centimètres et une bonne vingtaine de kilos de moins que moi. Une intuition me traversa l'esprit : "Il n'osera jamais" me dis-je. Effectivement, il n'osa pas. "You ain't nothin' but a hound dog" comme disait l'autre. A noter qu'une petite semaine plus tard, exactement au même endroit, une limousine trèèèèè longue me céda obligeamment le passage. On ne prête qu'aux riches. Viva la révolution !

La prochaine fois, je parlerai d'un autre personnage haut en couleurs : le fonctionnaire-parisien-syndiqué-CGT. Un révolutionnaire lui, un vrai de vrai !

MARC NEDELEC

Astropolis

du 6 au 9 août 2009

Sven vath Laurent Garnier
 Richie Hawtin The Proxy
 Erol Alkan Puppetmastaz
 Roni Size & Mc Dynamite
 Late of The Piers Surkin
 Gui Boratto Manu le Malin
 Elisa do Brasil & Mc Trouble
 Solange la Frange Mixhell
 Kap Bambino Scratch Perverts
 Otto Von Schirach Das Glow
 High Contrast Shadow Dancer
 Troy Pierce Naive New Beaters
 Au Revoir Simone Sexy Sushi
 Sonic Crew Heartsrevolution
 Enola Delta 9 Dj Drokz Mondkopf
 ... ect... astropolis.org

brest



Brest

Brest



Brest



FCM

sacem

ONK

adami



La vie étudiante
 n'est pas toujours facile.
 Autant le prévoir.



Qui aime bien, protège bien.

mae habitation étudiant

L'assurance sur mesure du logement étudiant

- Incendie, explosion, dégât des eaux, bris de vitres, catastrophe naturelle... En cas de sinistre, tout est prévu.
- Biens assurés jusqu'à 3 100 € en cas de vol ou tentative de vol.
- Prise en charge du loyer pendant 1 an (jusqu'à 3 100 €), si un accident corporel entraîne une année supplémentaire d'études.

Chambre en CDE U 32 €/an

Studio au 3 pièces 49 €/an

-10%

pour toute adhésion à MAE Habitation Étudiant
 avant le 31 octobre 2008
 auprès de la MAE du Finistère
 sur présentation de ce coupon

MAE du Finistère - 02 98 03 35 34
 70 rue Sébastien
 29100 BREST

Le Black Label Café continue sa programmation et prépare activement la période estivale. Avec des concerts aussi variés que les pompes à bière du comptoir, ce café-concert s'impose définitivement comme le lieu incontournable des amateurs de musique live. Rock, ska, blues, funk, etc ... Retrouvez tous les styles de musique qui font la renommée de ce lieu festif et chaleureux.

CLUB CONCERT PORT DE COMMERCE BREST



MAI

Sam 9 : Soirée MAZOUT avec MC VIPER (Rock n' Roll) + BILLY BULLOCK AND THE BROKEN TEETH (Garage Rock) (22h)

Ven 15 : HERVE DEROFF (Chanson Rock) + Guest (22h)

Sam 16 : INNER CHIMP ORCHESTRA (Funk Groove Soul) + Guest (22h)

Mer 20 : KORITNI (Hard Rock / Australie) + Special Guests (21h / 10€) Gratuit après 23h

Jeu 21 : CHERRY BOOP AND THE SOUND MAKERS (Soul Ska Jazz)

Ven 22 : BAD TO THE BONE (Blues Rock) + Guests (22h)

Sam 23 : BAD TO THE BONE (Blues Rock) + Guests (22h)

Jeu 28 : KOMPADRES MUERTOS (Rockabilly) (22h)

Ven 29 : SEXTAN (Hard Blues) + DYSILENCIA (22h)

Sam 30 : SEXTAN (Hard Blues) + SEED (Rock Metal) (22h)

JUIN

Jeu 4 : CISCO HERZAPT (Blues)

Ven 5 : Soirée Stoner avec STANGALA + THE ARM OF THE DIRTY RABBIT

Sam 6 : PHILIPPE MENARD (Blues One Man Band) + Slim Wild Boar and His Forsaken Shadow (Blues Swing Folk)

Jeu 11 : DOUBLE ELVIS (Alternatif Rock) + Guest

Ven 12 : DOUBLE ELVIS (Alternatif Rock) + Guest

Sam 13 : FACELESS (Rock Metal Grunge) + SCIENCERY (New Wave)

Jeu 25 : CITY WEEZLE (Rock Swing Folk / Irlande) + EFIELEM (Rock Indie)

JUILLET

Ven 3 : HARDCORE PARTY avec HOPERCKUT + FALL OF LIFE

Sam 11 : BLANKASS (Chanson Rock) 21h (10€)

BLACK LABEL CAFE
40 quai de la Douane
29200 BREST

www.myspace.com/blacklabelcafe

Ouvert du dimanche au jeudi de 20 h à 4 h
Du vendredi au samedi et jours fériés de 20 h à 5 h